
LANE MEDICAL LIBRARY STANFORD
2 45 0382 6644



SOTTISIER

DE

NASR-EDDIN-HODJA

Tiré à 500 ex. tous numérotés.

Exemplaire N° 155

Turin — Imprimerie V. Bona.

SOTTISIER

DE

NASR-EDDIN-HODJA

BOUFFON DE TAMERLAN

suivi d'autres facéties turques,
traduits sur des manuscrits inédits

PAR

J. A. DECOURDEMANCHE



BRUXELLES
CHEZ GAY ET DOUCÉ

1878.

AVIS DES ÉDITEURS

L'Ouvrage que nous offrons au public est traduit textuellement du turc, excepté les titres explicatifs de chaque anecdote qui sont du traducteur.

Nous comptons sur l'indulgence du lecteur relativement à quelques anecdotes peu piquantes ou se répétant avec quelques variations ou encore assez libres, *que nous avons jugé à propos de laisser comme caractérisant l'esprit turc, surtout à l'époque où elles ont été composées.*



AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.



utre chose est de lire une relation de voyage ou de voyager; la même différence existe, à notre avis, entre juger d'un peuple par des travaux consacrés à la description de ses mœurs et de sa littérature, ou directement et par soi-même, sur les œuvres de ses propres écrivains.

Mû par cette pensée il nous a semblé que le meilleur procédé à employer pour permettre

au lecteur européen de se faire facilement une idée exacte de la manière d'être et d'écrire des turcs, était de traduire en français un de leurs ouvrages les mieux pourvus de données pittoresques, de renseignements précis, et de détails familiers.

Nous avons choisi le Sottisier de Nasr-Eddin-Hodja *pour texte parce que son contenu offre, à notre avis, le moyen le plus rapide et le plus facile de se livrer, sur le vif, à une étude des usages les plus intimes et façons d'être de la nation ottomane. L'immense popularité accordée, dans sa patrie, au Hodja et à ses saillies permet, d'autre part, de voir en lui la personnification même de cette gaîeté railleuse, égrillarde, souvent spirituelle, parfois grosse d'enseignements, qui fait la base de la conversation turque.*

Nasr-Eddin-Hodja est une individualité absolument historique. Cantemir (1) *le donne comme en relations intimes avec Timour-lenk (Tamerlan), le farouche et fameux conquérant*

(1) Tome 1er, pp. 164 à 168. *Histoire de l'empire ottoman* traduite par De Joncquières. Paris, 1743, 4 vol. in-12.

asiatique. Il cite même de lui plusieurs faits comiques, dont il place la scène à Ak-Chéhir en Karamanie, halte de l'armée d'invasion tartare avant la bataille décisive d'Angora (1402) *où Timour vainquit le Sultan Ottoman Bayézid-la-Foudre. De plus Otter* [1] *affirme avoir vu son tombeau à Ak-Chéhir même.*

Les témoignages écrits ne font, du reste, que confirmer la tradition universellement admise dans l'empire ottoman et d'après laquelle Nasr-Eddin-Hodja est considéré comme constamment placé aux côtés de Timour-lenk, qu'il égayait de ses bouffonneries.

Si l'existence du Hodja et l'époque où il vivait ne sauraient être mises en doute, il s'en faut de beaucoup que toutes les anecdotes dont il est le héros puissent, sans conteste, lui être personnellement attribuées. Nasr-Eddin-Hodja est un type populaire auquel les Turcs prêtent toutes les saillies piquantes et toutes les joyeuses facéties: dans son pays il représente à lui seul ces diverses personnalités bouffonnes, entre laquelle on divise, chez d'autres nations, le do-

(1) T. 1, p. 58. *Voyage en Turquie*. Paris, 1748, 2 vol. in-12.

puisé dans le recueil vulgaire de cent-vingt-six anecdotes si souvent réimprimé en Turquie et dont nous avons déjà donné une traduction française spécialement destinée aux étudiants désireux de se livrer, sur un texte facile, à l'exercice du thème et de la version.

Le Sottisier de Nasr-Eddin-Hodja, *tel que nous les publions aujourd'hui, comprend tous les récits qui figuraient dans les diverses compilations consultées; nous n'avons laissé de côté qu'un très-petit nombre d'historiettes absolument insignifiantes ou trop semblables à d'autres.*

Ainsi nous avons pu constituer, pour l'offrir aux amateurs, la collection la plus étendue qui ait été jusqu'ici réunie, même en manuscrit, des plaisanteries si pittoresques et si vivantes de Nasr-Eddin-Hodja.



SOTTISIER DE NASR-EDDIN-HODJA.

CHAPITRE IER.

Narration des plaisanteries du Hodja (1) *parmi le peuple*

I.

Un auditoire prompt à la réplique.

Un jour Hodja Nasr-Eddin monte en chaire pour exhorter et prêcher le peuple.

— O hommes! leur dit-il, écoutez! Savez-vous de quoi je dois vous parler?

(1) L'épithète de Hodja répond presque exactement, chez les turcs, à celle de lettré, appliquée par nous aux Chinois instruits. Un Hodja peut être indifféremment, appelé à des fonctions scolaires, ecclésiastiques ou judiciaires, aussi pourrait on rapprocher l'expression: *Hodja* de celle de *l'Abbé*, surtout comme on l'employait à Rome sous le pouvoir temporel.

— Nous l'ignorons, effendi, s'écrie d'une seule voix toute l'assistance !

Le Hodja s'adresse alors de nouveau aux fidèles et dit :

— Quand vous le saurez je prendrai la peine de vous audresser la parole.

Le lendemain il monte de rechef en chaire et recommence son discours :

— O hommes, savez-vous aujourd'hui ce que je dois vous dire ?

L'assistance se consulte sur la réponse à faire et les uns répliquent : Nous le savons, d'autres nous l'ignorons.

— S'il en est ainsi, que ceux qui le savent en instruisent les autres, dit-il en descendant.

Le lendemain il monte de nouveau en chaire :

— Maintenant, ô hommes, savez-vous ce dont je dois vous entretenir ?

Cette fois l'assistance ne trouve rien à répliquer et reste silencieuse.

Alors Hodja Nasr-Eddin — la miséricorde de Dieu soit sur lui — élève la voix et dit :

— Rendez de grandes actions de grâces au Très-Haut, car s'il avait donné des ailes au chameau, cet animal aurait parcouru les airs

comme un oiseau et se serait echappé de même en volant.

— S'il avait volé, dit-on parmi les auditeurs, il aurait pu descendre sur nos maisons.

— Et que seriez-vous devenus, réplique le Hodja à ces impitoyables répondeurs, s'il en avait enfoncé le toit!

II.

Fiction légale.

Certain jour un esclave du Hodja s'échappe. Malgré de nombreuses recherches il n'en découvre ni trace ni indice et rentre chez lui après avoir perdu tout espoir de le retrouver.

— Hodja, lui demande sa femme, où l'esclave est-il allé?

— Où qu'il soit, répond le Hodja, et n'importe où il s'échappera, il sera toujours mon esclave, tandis que, s'il n'était pas parti, je l'aurais affranchi. C'est à lui qu'il a fait du tort.

III.

Déménagement inattendu.

Certain jour un voleur s'introduit chez le Hodja et ramasse, recherche et emporte les effets sans apercevoir Nasr-Eddin. Celui-ci se charge du reste de ses hardes, marche derrière le voleur et le suit pas à pas. Ils arrivent enfin à la maison du larron qui s'aperçoit alors de la présence du Hodja et s'écrie :

— Que viens-tu faire chez moi?

— Nous avons sans doute loué cette maison, réplique le Hodja en plaisantant; aussi j'emménage. Vienne le premier du mois et nous aurons à payer le loyer en commun.

IV.

Leçon d'architecture.

Un jour le Hodja se tenait debout au pied du minaret d'une sainte Mosquée.

— Qu'est ceci? lui demande-t-on.

Alors le Hodja examine attentivement le minaret et dit :

— C'était autrefois un puits; maintenant on l'a déblayé pour le mettre à sec, et on a fait sortir dehors la portion enfoncée.

Ainsi le rapportent les voisins.

V.

Gosier altéré court à l'eau.

On avait volé, certain jour, un fromage salé au Hodja. Aussitôt celui-ci accourt et se place au bord de la fontaine.

— Hodja, que viens-tu donc chercher ici en si grande hâte? lui dit-on.

— On vient y boire sans manquer dès qu'on mange du fromage salé, réplique le Hodja; j'en use ainsi moi-même. Aussi mon voleur ne faillira-t-il point à y venir aussitôt qu'il aura mangé du mien.

VI.

Les crêpes battues.

Un jour le Hodja entre dans la ville de Koniah; tout en se promenant il arrive et s'arrête

en face de la boutique d'un helvadji (marchand de crêpes). Celui-ci ouvrait alors et avait laissé le helva (les crêpes) sur le devant du magasin. — Sans plus tarder le Hodja prononce la formule: Au nom de Dieu, et commence à manger du helva.

— Vas-tu finir? crie le helvadji au Hodja.

Il s'aperçoit que celui-ci ne l'écoutait aucunement et continuait de manger. Impatienté, il commence à le frapper.

Le Hodja se lève alors et s'écrie: — O Koniah, belle Koniah! que chez toi le helvadji batte, qu'il batte sans cesse! (Sous entendu: le Helva en sera meilleur).

VII.

Bénéfice espéré d'une fâcheuse visite.

Certain jour un voleur s'introduit dans la maison absolument vide du Hodja. Des gens qui avaient vu le fait vinrent l'avertir:

— Prends garde, Hodja, un filou est entré chez toi.

— Prenez garde, Messieurs, à me laisser en

paix, leur répondit-il; qu'il entre, car tout ce qu'il pourra trouver sera un don de Dieu, et s'il arrive à découvrir quelque chose, au moins m'en reviendra-t-il une partie.

VIII.

Leçon de botanique.

Un autre jour on posait une question à Hodja Nasr-Eddin-Effendi à propos de l'abricotier.

— Quel est cet arbre? lui demandait-on.

— A l'origine, réplique le Hodja, il portait des œufs; ensuite la grêle l'a frappé et en a fait tomber le blanc; voilà pourquoi le jaune est resté découvert comme on le voit à présent.

IX.

Prendre est facile, s'échapper l'est moins.

Un jour le Hodja achète un foie au marché. Il s'en revenait chez lui quand un milan l'aperçoit, lui enlève le foie de la main et s'envole.

— Pour un tour, voilà un bon tour, s'écrie le Hodja!

Il court aussitôt se placer sur une hauteur, d'où il voyait les passants sur la route. Quelqu'un survient, qui tenait à la main un morceau de viande. Sans plus tarder le Hodja saute en bas, lui prend le morceau des mains et s'enfuit. L'autre le poursuit tant et si bien qu'il l'atteint et reprend sa viande.

— Pourquoi en agis-tu de la sorte, Hodja? lui dit-il.

— On en a fait de même envers moi, s'écrie le Hodja; on me l'a pris de la main; mais si un apprentí milan prend bien, il ne s'envole pas de même.

X.

Songeur déçu.

Certaine nuit Hodja Nasr-Eddin dormait couché dans son lit. Il voit en rêve qu'on lui donnait neuf aspres; il ne s'en contente point et dit: Donnez-m'en dix! Sur ces entrefaites il se réveille et se trouve les mains vides. Il en

éprouve du regret, ferme vivement les yeux, tend la main et dit: Je me repens, donnez-moi les neuf.

XI.

Contrat sans portée n'est point à rompre.

Hodja Nasr-Eddin savait jouer aux échecs, et donnait volontiers, à l'occasion, des conseils aux joueurs. Un jour il se fâche et fait serment de répudier sa femme s'il se mêlait encore de donner des conseils. Quelques jours après, on faisait une partie en certain endroit, le Hodja arrive là en se promenant, s'approche du jeu, regarde et voit que certain joueur devait jouer autrement qu'il ne le faisait. Aussitôt la patience lui échappe et il s'écrie: — Hé, l'homme, mets la reine dans la case voisine et tu fais mat!

— Hodja, comment oses-tu parler, disent les assistants; n'as-tu point juré de répudier ta femme, si cela t'arrivait?

— C'est en me jouant, réplique le Hodja, que

je vous ai donné un conseil; c'est aussi de cette façon que je me suis marié [1].

XII.

L'arbre à fromage.

Un jour le Hodja était assis sous un grand peuplier.

— Quel est cet arbre? lui demande-t-on.

Le Hodja regarde alors en l'air et dit: — Quel bel arbre que celui-ci!

A ce moment un corbeau, perché en haut, fiente sur le Hodja. Il regarde et voit que quelque chose de blanc est tombé sur lui.

— Messieurs, dit-il en reprenant la conversation, vous ignorez donc quel arbre c'est.

— Nous l'ignorons, répliquent les autres.

— Eh bien, regardez-sur moi, réplique le Hodja: c'est un arbre à lait caillé [2].

---

(1) Comme il ne regardait point le mariage comme sérieux, il n'avait point à le rompre.

(2) Dans le texte il s'agit de iouhourt, espèce de lait-caillé ou de petit lait, mets favori des Tartares.

XIII.

Dans les nombreuses affaires est le bénéfice.

Le Hodja achetait des œufs à raison de neuf le para, les emportait chez lui et les mettait ensuite en vente au marché à dix le para. On l'interroge à ce propos :

— Hodja, lui dit-on, pourquoi achetes-tu les œufs à raison de neuf et prends-tu de la peine à les offrir et à les vendre au marché à raison de dix ? Quel profit y trouves-tu? Il n'y a là évidemment que de la perte.

— Je sais bien que j'y perds, réplique le Hodja; mais je veux que mes amis, en m'achetant beaucoup voient mes affaires marcher.

XIV.

La cigogne transformée.

Un jour le Hodja prend une cigogne. Il la place sur un endroit élevé, l'y laisse, se recule, la regarde et remarque la longueur de ses pattes et de son bec. Il prend aussitôt un couteau

et coupe le bec et les pattes à la malheureuse bête. Il la remet ensuite sur son perchoir et se vante de l'opération :

— A présent, dit-il, lui voilà une figure d'oiseau !

Tel est ce qu'on raconte.

XV.

Nécessité de l'expérience.

On posait un jour une question au Hodja :

— Est il vrai, Hodja, lui disait-on, que le milan est fait de telle sorte qu'il est mâle pendant une année et femelle l'année suivante ?

— Mes chers amis, réplique-t-il, il faut demander cela à quelqu'un qui a été milan pendant deux ans.

XVI.

Un mélomane.

— Hodja, lui demandait-on un jour, quel instrument de musique préfères-tu ?

— J'aime beaucoup, répondit-il, la musique des plats et des casseroles.

XVII.

Les plaisants devinés.

On raconte que des gens, en vue de faire une plaisanterie au Hodja, se disaient : — Eh ! comment pourrons nous lui prendre ses babouches?

Ils se placent au pied d'un grand arbre et demandent au Hodja : — Pourrais-tu bien monter sur cet arbre ?

Sans plus tarder, il relève les pans de sa robe, prend ses babouches, les place dans son sein et commence à grimper.

— Que feras-tu-là-haut de tes babouches, Hodja ? lui crièrent-ils. Jette-les, laisse-les ici.

— Eh ! réplique le Hodja, peut-être y a-t-il par là un chemin de préparé pour elles ; il faut bien que je les aie toutes prêtes sous ma main.

XVIII.

Les approches du jugement dernier.

Hodja Nasr-Eddin-Effendi avait un agneau. Ses amis combinèrent une plaisanterie pour le lui

manger. L'un d'eux le rencontre comme par hasard, et, tout en marchant, lui dit: — Que prétends-tu faire de cet agneau? C'est demain le jour du jugement dernier; viens que nous le tuions et le mangions.

Le Hodja n'en croyait rien; il écoutait à peine.

Un second compère arrive et tient le même langage; bref, soit par petits groupes, soit l'un après l'autre, ils se succèdent tous et, comme il vient d'être dit, affirment que la fin du monde arrivait le lendemain. Le Hodja finit pour les croire.

— Puisqu'il en est ainsi, s'écrie-t-il, soyez les bien venus, mes amis; allons aujourd'hui aux champs tuer l'agneau, et passons agréablement nos derniers moments à faire une petite débauche ensemble.

Tous acceptent; ils prennent l'agneau et s'en vont aux champs.

— Eh! mes amis, dit alors le Hodja, amusez-vous tous; moi je vais faire cuire l'agneau.

Comme il se trouvait au milieu d'eux chacun ôte son bonnet et son turban, les laisse auprès de lui, et tous vont se promener dans la cam-

pagne. Sans plus tarder le Hodja allume un grand feu, y jette tous les effets, et commence à faire cuire l'agneau.

Quelques instants après, quelqu'un de la compagnie dit aux autres:

— Voyons de quelle couleur est venu l'agneau que le Hodja a tué; venez que nous le mangions.

Ils s'approchent, et s'aperçoivent que le Hodja a jeté au feu tous les habits:

— Es-tu fou? pourquoi as-tu jeté nos effets au feu?

— Eh! Messieurs, réplique le Hodja, vous n'ajoutez donc pas foi à ce dont-vos discours m'ont persuadé? Si c'est demain la fin du monde, qu'avez-vous besoin d'habits?

XIX.

Un Juif adroitement dépouillé.

On rapporte que, par aventure, le Hodja fit, à certaine époque, cette prière: Seigneur, donnez-moi mille pièces d'or; s'il en manque une seule je ne les prendrai point.

Un Juif l'entendait: Je vais, se dit-il, mettre le Hodja à l'épreuve. Ce disant, il compte neuf cent quatre vingt dix neuf pièces d'or, les met à l'instant dans une bourse et place celle-ci sur le chemin du Hodja.

Ce dernier remarque l'argent abandonné là, l'enlève, s'aperçoit qu'il y avait neuf cent quatre vingt dix neuf pièces et qu'il en manquait une.

— Puisque Dieu m'a donné celles-ci, dit-il, il me donnera bien l'autre!

Il s'éloigne alors de cet endroit.

Mais le Juif, qui l'épiait, le rattrape et s'écrie:

— Hodja, donne-moi cet argent; il est à moi!

— Passe ton chemin, imbécile, réplique le Hodja. J'ai demandé cet argent à Dieu, il me l'a donné; qu'ai-je reçu de toi?

— C'est moi, ajoute le Juif, qui l'ai à l'instant placé là. Allons chez le cadi, si tu en uses ainsi.

— Attends-moi un moment, répond le Hodja. Je suis sans manteau, il faut que j'aille en prendre un à la maison.

— Permets, répond le Juif, que j'entre chez moi; il n'y manque point de manteaux.

Il en apporte un au Hodja et tous deux s'en vont chez le cadi.

— Monseigneur, lui dit le Juif, cet homme m'a pris l'argent que voici. Tel est le procès.

— Que réponds-tu? fit le cadi s'adressant au Hodja. As-tu vraiment pris cette somme d'argent?

— Non, Seigneur, je la demandais incessamment à Dieu; il me l'a donnée. Mais écoutez la vérité, monseigneur, et remarquez la méchanceté de ce Juif: maintenant, il va jusqu'à se dire propriétaire du manteau que j'ai sur le dos.

— Par Dieu! interrompit aussitôt le Juif, il est bien à moi.

A ce coup le cadi s'emporte et fait jeter le Juif dehors. Quant au Hodja, il s'en fut chez lui avec l'argent et le manteau.

Tel est le récit qu'on fait de cette aventure.

XX.

Où sont les lunes passées.

On posait un jour cette question à Nasr-Eddin:

— Hodja, que deviennent les vieilles lunes, qu'en fait-on?

— Comment, s'écrie celui-ci, vous ignorez cela! Ce n'est pourtant pas là une chose bien difficile: on coupe les vieilles lunes avec des ciseaux pour en faire des étoiles.

XXI.

C'est aux épaulettes qu'on présente les armes.

Une noce se célébrait certain jour dans le quartier du Hodja. Il s'en fut aussi au festin. Bientôt il s'aperçoit que des places supérieures à la sienne étaient données, par le maître de la maison, à des gens bien habillés auxquels il faisait politesse. Quant à lui, on le négligeait absolument. Sans plus tarder, le Hodja se lève, va emprunter un manteau à quelqu'un et revient de nouveau à la noce. Dès qu'on l'aperçoit avec son manteau, il est reçu avec respect: on le fait asseoir à la place d'honneur et des mets délicats et variés sont placés devant lui. Le Hodja soulève alors son manteau

et en trempant les manches dans le plat, lui offre à manger.

— Que fais-tu là, et pourquoi agis-tu de la sorte? s'écrie-t-on en voyant le Hodja en user de cette façon.

— Eh! Messieurs, réplique celui-ci, les honneurs ne s'adressent point à moi, mais à mon manteau, il doit donc seul profiter de la soupe.

XXII.

Avantages d'une éducation religieuse.

La tradition rapporte que le Hodja était profondément instruit dans toutes les sciences; aussi beaucoup de gens prenaient-ils de ses leçons. Toutefois, sa coutume était que, si un écolier voulait apprendre de lui à lire dans le livre puissant (le Koran), il le lui enseignait, mais qu'il se refusait à lui enseigner la lecture dans tout autre livre.

Les élèves prenant garde à sa manière de faire, lui demandaient seulement à lire dans le livre puissant (le Koran). Une fois instruits des procédés de la lecture, ils pouvaient en-

suite, s'ils le voulaient, lire dans n'importe quel autre ouvrage. Cette façon d'enseigner était vraiment la bonne [1].

XXIII.

A chicaneur, chicaneur et demi.

On raconte que le Hodja avait un débiteur. Il le rencontre un jour sur son chemin, l'arrête et le prend au collet.

— Donne-moi mon dû! lui dit-il.

A ce moment quelqu'un survient, et pour faire naître une chicane en vue de délivrer le débiteur, dit :

— Ce n'est pas lui qui te doit, mais moi.

— Ce n'est pas de toi seulement que j'ai à réclamer, réplique le Hodja détournant à son avantage la déclaration de l'intervenant, mais encore de celui-ci.

---

(1) Cette anedocte sérieuse est une louange adressée au Hodja. Son procédé présentait, à vrai dire, cet avantage indiscutable d'initier à la fois l'élève à la connaissance de la lecture et à celle de la religion.

XXIV.

Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es.

On rapporte que l'Hodja mangeait constamment du foie.

— Eh ! Hodja, lui dit-on, c'est commun de manger toujours du foie; n' y a-t-il donc rien d'autre dont tu puisses te nourrir?

— J'en mange, réplique le Hodja, pour devenir un homme-foie. (C'est-à-dire, pour ressembler à un objet modeste et peu prisé).

XXV.

Conseil médical fondé sur l'expérience.

On raconte qu'un jour un homme vint trouver le Hodja et lui dit :

— Eh! Hodja, je souffre extrêmement de mon œil, que ferai-je?

— Retire-le, réplique le Hodja, et tu seras débarrassé.

— Mais, Hodja, jamais on n'ôte un œil.

— Je te le jure, réplique le Hodja, autrefois une de mes dents me fit mal et je n'eus point de repos jusqu'à ce qu'elle fut arrachée.

XXVI.

Mieux vaut petit inconvénient que grand dommage.

Il se trouvait une fois une telle quantité de puces chez le Hodja qu'il en était excédé et dut abandonner la place. Il aperçoit, bientôt après, sa maison dévorée par l'incendie et détruite par les flammes. Il se réjouit alors, frappe dans ses mains et s'écrie:

— La maison est brulée! Me voilà enfin débarrassé des puces et de souris!

Ce disant, il riait aux éclats.

XXVII.

Enigme bien devinée.

On rapporte qu'un jour un homme cache un œuf dans son mouchoir, s'approche du Ho-

dja et dit: Si tu devines ce qui est dans ce foulard je te le donnerai pour en faire une omelette.

Le Hodja réfléchit un moment, ne devine point, et dit:

— Donne-moi au moins une légère indication.

— Ouvre-le, dit l'homme, tu le verras jaune, mais le dehors est blanc.

— J'ai compris, j'ai compris, s'écrie le Hodja: tu as creusé un navet et mis de la carotte dedans!

XXVIII.

La lune tirée du puits.

Par aventure le Hodja s'en fut une nuit tirer de l'eau à son puits; il regarde au fond et y voit la lune. Aussitôt, il va, en grande hâte, prendre chez lui une forte corde munie d'un crochet et la lance dans le puits. Le crochet accroche une grosse pierre. Le Hodja tire en vain, puis fait un second effort, tout cède alors, il tombe sur son dos et voit la lune paraître en face de lui.

[illegible]

XXIX.

[illegible]

Un jour le Hodja [illegible] trouve sur son chemin une grande [illegible] une de ses babouches tombe à l'eau pendant qu'il faisait son ablution. Aussitôt il se retourne, lâche un vent — c'est à dire se remet en état d'impureté légale — et dit:

Reprends ton ablution et rends-moi ma babouche.

XXX.

Réflexion sur le mariage.

Un jour que le Hodja voyageait d'une province à l'autre il aperçoit une grande troupe de femmes qui marchaient en procession. Il s'approche de la foule et demande ce que c'est.

Elles vont chercher une fiancée, lui ré-

pondit-on. Cette nuit, la fille et cet homme qui est là, entourés de ces femmes, doivent accomplir leur désir.

— Allah! Allah! s'écrie alors le Hodja, j'ai parcouru bien des pays, mais je n'en ai jamais trouvé aucun où il y ait autant de proxénètes que dans celui-ci.

XXXI.

Avis confidentiel d'un vendeur consciencieux.

Un jour le Hodja arrangeait son turban, il le trouvait trop court; il le défait et recommence à l'arranger, mais cette fois encore il ne peut rejoindre les bouts. Impatienté, il confie le turban au crieur public. Celui-ci le met à l'encan et un chaland se présente pour l'acheter. Le Hodja l'aperçoit et, devant le crieur ébahi, dit à l'amateur:

— Prends garde d'acheter ce turban, il est trop court.

XXXII.

Avantage obtenu d'une prière.

Une nuit le Hodja, couché dans sa maison, aperçoit un voleur qui cherchait à pénétrer chez lui.

— Femme, dit alors le Hodja en s'adressant à la sienne, quand je veux entrer pour la première fois dans une maison, je récite telle prière, j'embrasse les rayons de la lune, et je descends commodément ainsi.

A ces mots le voleur récite la prière, embrasse les rayons de la lune et comptait encore pénétrer sans chute dans la maison, lorsqu'il tomba lourdement au milieu de la place.

— Eh! ma femme, s'écrie alors le Hodja, lève-toi et allume la chandelle que nous prenions ce voleur.

— Pourquoi tant de hâte, réplique l'autre; avec ta prière et l'intelligence que j'ai, ce ne sera ni aujourd'hui ni même demain que je pourrai m'échapper de tes mains.

XXXIII.

La sauce de canard.

Un jour le Hodja s'approche d'une source; quelques canards qui s'y trouvaient s'envolent à sa vue. Celui-ci court aussitôt prendre chez lui un morceau de pain et une cuiller. Revenu près de la source il coupe le pain en petits morceaux dans l'eau, et commençait à le manger à la cuiller quand quelques individus survinrent.

— Que manges-tu là? firent-ils.

— Ce que je mange, réplique le Hodja? Mais c'est du pain à la sauce de canard!

XXXIV.

Un planteur d'ail prévoyant.

On raconte que, pendant la journée, le Hodja plantait de l'ail dans son champ, mais que, la nuit venue, il le retirait pour le placer sous son oreiller. Le public s'aperçut du fait: on demanda au Hodja pourquoi il en usait ainsi.

— Et que fais-tu là? répondirent-ils.

— Je me suis sauvé, réplique l'autre, dans la crainte du bon et du mauvais ange (1).

XXXVIII.

Effets singuliers d'un coup de vent.

Un jour le Hodja, d'après ce qu'on raconte, entre dans un jardin, arrache quelques carottes et quelques navets et les met dans son sac. Le jardinier le surprend alors et lui crie :

— Hé! l'homme! que fais-tu donc là?

— Pendant que je dormais un vent violent a soufflé, et, ajoute le Hodja, conçois-tu qu'il m'a enlevé et jeté ici!

— Et qui a arraché et sorti tout ceci? réplique le jardinier.

— Mon ami, ajoute le Hodja, ne vois-tu pas qu'en continuant, ce vent qui m'a apporté, comme je te l'ai dit, a causé ce dégat.

(1) Ces anges sont ceux qui, d'après les Musulmans, viennent interroger les morts, dès que ceux-ci sont placés dans la tombe. — Des réponses alors faites par les défunts, dépend leur sort dans la vie future. L'historiette précédente est une plaisanterie sur cette croyance.

— Et qui a mis ceci dans le sac? poursuit le jardinier.

— C'est justement à quoi je pensais, fit le Hodja, quand tu es arrivé.

XXXIX.

Quiproquo.

Un jour, dans le marché, on dit au Hodja :

— Où en sommes nous du mois, au trois ou au quatre?

— Je n'en sais rien, réplique-t-il; je ne l'ai encore ni acheté ni vendu (1).

XL.

Excuse tirée d'une échelle.

On rapporte qu'un jour le Hodja pénètre dans un jardin au moyen d'une échelle qu'il

(1) Il y a, dans le texte, un jeu de mots intraduisible. — La question posée présente à la fois le sens ci-dessus et celui de demander si le mois fait partie du trimestre sacré, composé des mois de Redjed, Chaban et Ramazan, ou d'une autre division de l'année. Ajoutons, qu'en Turc, les mots mois et lune sont synonimes, puisque le comput s'établit par mois lunaires.

avait appuyée contre le mur. Pendant qu'il arrachait des carottes et des navets, il aperçoit le jardinier. Aussitôt il se hâte de monter sur son échelle. Le jardinier le voit et lui crie:

— Eh! Hodja, que fais-tu-là?

— Je vends des échelles! répond-il.

— Où as-tu vu qu'on vendait ici des échelles? poursuit le jardinier.

— Eh! imbécile, tu n'es pas chargé de mon éducation. L'échelle est à moi; je la porte vendre où il me plaît.

XLI.

Le comput du pot.

On raconte qu'une année, à l'époque du Ramazan, le Hodja se dit: Pour suivre exactement la marche du mois, j'aurai soin, chaque jour, de jeter une pierre dans un pot; les trente jours achevés, ce sera le Baïram. Sur ce, il met un pot dans certain endroit, et, chaque jour du Ramazan, y met un pierre.

Le Hodja avait une petite fille; elle y jette

une fois deux poignés de pierres sans qu'il le sache. Quelques personnes s'adressent un peu après au Hodja et lui demandent à quel quantième du mois on en était.

— Attendez que j'aille chez moi, réplique celui-ci, et je vous répondrai.

Ce disant, il court, arrive à sa maison, renverse le pot, compte et voit qu'il y avait cent quarante cinq pierres.

— Si je parle à ces gens-là d'un pareil chiffre, se dit-il, il est probable qu'ils me traiteront de radoteur; aussi, je laisserai de côté la centaine, et leur annoncerai seulement qu'on en est au quarante cinquième jour. Il sort et dit:

— Messieurs, c'est aujourd'hui le quarante cinq de Ramazan!

Ceux-ci se mettent alors à rire et s'écrient:

— Un mois n'a que trente jours; il ne peut donc s'en trouver quarante cinq dans celui-ci.

— Si on s'en rapportait au pot, réplique le Hodja, nous en serions aujourd'hui au cent quarante cinq.

XLII.

Ce que Dieu fait, l'homme ne le peut défaire.

Le Hodja avait une poule noire. Un jour, il la porte vendre au marché. Quelqu'un s'approche et dit:

— Si cette poule était blanche je l'aurais achetée.

— Reviens demain matin, réplique le Hodja, et je t'en donnerai une blanche.

Le chaland s'éloigne satisfait.

Le Hodja s'en retourne, achète deux morceaux de savon, arrive chez lui, fait chauffer de l'eau dans un chaudron et commence à laver la poule. Il s'évertue à la laver jusqu'à ce qu'enfin les morceaux de savon étant usés, il constate qu'elle n'avait aucunement blanchi. Il se fâche alors et s'écrie: A ce que je vois, le teinturier n'a pas épargné la couleur. Bravo! pour l'ouvrier qui l'a teinte!

XLIII.

Qui diffère de prendre, reste les mains vides.

Quelqu'un avait confié dix oies à Nasr-Eddin pour les mener aux champs : en les faisant paître, l'une d'elles se perdit. La fin du mois étant arrivée, le Hodja va réclamer ses gages.

— Où l'une des oies est-elle passée ? demande l'autre. Qu'est-elle devenue ?

Le Hodja les compte et dit :

— Voilà ! il y en a bien dix !

L'homme les compte à son tour et n'en trouve que neuf.

Une grande dispute s'élève alors entre eux. Enfin le Hodja s'écrie :

— La manière d'en finir est que nous amenions dix personnes et les placions dans un même endroit que les oies ; chacun en prendra une, et s'ils se trouvent avoir chacun une oie, tout sera dit.

L'homme accepte la proposition ; on opère comme il vient d'être dit : chaque individu se saisit d'une oie, et l'un d'eux se trouve en manquer. Celui-ci s'adresse alors au Hodja :

— Voilà, il n'en est pas resté pour moi. Comment allons-nous faire maintenant?

— Eh! l'ami, réplique le Hodja, il te fallait en prendre une pendant qu'il y en avait.

XLIV.

Nul ne résiste à l'attrait du gain.

On vint dire un jour au Hodja qu'un étudiant se noyait :

— Comment ferons-nous pour le tirer de l'eau? lui demande-t-on.

— Quelqu'un de vous, répond le Hodja, n'a-t-il point une bourse? Faites-la voir au noyé, il pensera que vous allez lui donner de l'argent et sortira.

XLV.

Chacun croit que les autres s'occupent de lui.

Un jour qu'il se promenait au marché, le Hodja trouve un aspre. Il le ramasse, monte sur une élévation, et dit:

— Pourquoi tous ces gens continuent-ils d'aller et venir; c'est vraiment étonnant, puisque l'aspre perdu est maintenant retrouvé!

XLVI.

Qui paie a le plaisir.

Un jour que le Hodja devait aller au marché, les enfants (ses élèves) s'assemblent autour de lui et commencent à lui demander chacun une flûte.

— Cher Hodja, apporte-moi une flûte, s'écrie l'un; apporte-moi une flûte, dit l'autre!

— Très-bien, gamins, leur répond-il à tous, j'en apporterai, mes enfants.

Cependant, l'un d'eux, en lui disant: apporte-moi une flûte, lui avait remis un aspre.

— C'est toi, s'écrie alors le Hodja, qui joueras de la flûte.

XLVII.

Cadeau de paysan coûte cher.

Certain jour un paysan arrive chez le Hodja, il apportait un lièvre; on le logea cette nuit-là. Environ quinze jours après, plusieurs individus viennent à leur tour demander l'hospitalité.

— Nous tous que voici, disent-ils, sommes les voisins de l'homme qui vous a apporté un lièvre la semaine dernière.

Le Hodja les héberge également mais non sans répugnance. Quelques jours se passent et d'autres gens se présentèrent encore à titre d'hôtes.

— Nous sommes, disent-ils, les voisins des voisins de celui qui vous a apporté un lièvre.

Le Hodja les reçoit chez lui. Le soir venu, il verse un peu d'eau dans un vase et le place devant eux.

— S'il vous plaît! leur dit-il pour les inviter à commencer leur repas.

— Qu'est-ce ceci, Hodja? s'écrient-ils. Il n'y a là rien à manger: c'est de l'eau claire.

— C'est, répond le Hodja, la sauce de la sauce du lièvre.

XLVIII.

Plaisante remarque sur la lune du Baïram.

Un jour le Hodja, en arrivant à Kara-Hissan, aperçoit une troupe de gens qui s'appliquaient à regarder pour voir paraître la nouvelle lune; ils se donnaient mille peines pour chercher à l'apercevoir.

— Quel singulier pays que celui-ci, s'écrie le Hodja, dans notre province on la voit aussi grande que la roue d'un char, et l'on n'y fait aucune attention. Ici, la lune est comme une faucille et tout le monde s'assemble pour la voir [1].

XLIX.

A dénonciateur, mauvais accueil.

Un homme arrive un jour chez le Hodja et lui dit:

— Hodja, un tel a mangé pendant le temps du jeûne.

---

(1) Cette anecdote s'applique à l'empressement que mettent les Musulmans à voir paraître la lune nouvelle qui signale la fin du jeûne du Ramazan et le commencement du Baïram.

— Hodja, dit le magistrat, les affaires de celui-ci ont mal fini, tout est terminé; en un mot il est mort.

— Mais, cependant, maître, fait le Hodja, cet homme a un très-gros ventre; examinez, Monsieur le juge, si par hasard il ne serait point gros d'enfant.

LIII.

Un coq peu perspicace.

Un jour le Hodja portait une cage de poules à Kara-Hissar. Tout en marchant il se dit: — Voilà un jour entier que ces pauvres poules sont en prison dans cette cage, je vais les laisser libres, au moins pour un moment. Il les lâche devant son âne, et leur dit:

— Allez, suivez le chemin.

Les poules, à peine sorties de la cage, s'en vont de côté et d'autre, et se dispersent.

Le Hodja met le bâton à la main, et poursuit le coq.

— Comment, s'écrie-t-il, enfermé dans le poulaillier, tu sais quand approche minuit et quand va venir le matin, et maintenant que te

voilà libre et au grand jour tu ne sais pas distinguer ton chemin?

LIV.

Un passeur arrangeant.

Un jour le Hodja se promenait au bord d'une rivière. Arrivent dix aveugles.

— Passe-nous de l'autre côté, bonhomme, disent-ils au Hodja, nous te donnerons une pièce par tête.

Le Hodja accepte l'offre; il les fait se tenir l'un l'autre pour traverser l'eau. Ils étaient au milieu de la rivière quand le pied d'un aveugle glisse; il se laisse choir et le courant l'emporte. Ceux qui restaient se mettent alors à pousser des cris.

— La rivière a fait sa proie de l'un de nous, disaient-ils; le voilà perdu.

— Bah! répond le Hodja, s'il est parti avons-nous donc à nous en tant inquiéter? Vous me donnerez une pièce de moins, voilà tout!

LV.

Ce qui est différé n'est pas perdu.

Un jour un bœuf entre dans le champ du Hodja; celui-ci l'aperçoit sur ses cultures, met le bâton à la main, et s'apprête à le frapper. Mais l'animal prend la fuite dès qu'il l'aperçoit: le Hodja le poursuit, mais ne peut l'atteindre.

Plusieurs jours s'étaient passés quand le Hodja reconnaît ce bœuf attelé à la charrette d'un Turc qui se rendait au marché. Il met de nouveau le bâton à la main et commence à battre l'animal.

— Eh! l'homme, s'écrie le Turc, es-tu fou? Pourquoi frappes-tu un bœuf qui ne fait rien de mal?

— Tu dis des bêtises, Turc ignorant, réplique le Hodja; l'animal sait bien le motif des coups qu'il reçoit.

LVI.

Tout exemple n'est pas bon à suivre.

Un jour le Hodja se dit : Comment se fait-il que tous ces arbres donnent du fruit, et que je n'en donne point? Assurément si on me plantait je produirais aussi des fruits.

— Mets-moi en terre, dit-il à des villageois qu'il contraint à lui obéir.

On mène alors le Hodja dans un endroit humide, et on lui met les pieds en terre. Une fois les paysans partis, le Hodja se tient là quelque temps ; mais il commence bientôt à avoir froid.

— Cela ne me plaît point, dit-il.

Il s'efforce alors de se dégager et y réussit avec peine. Arrivé au village, les paysans s'écrient :

— Comme tu as vite donné du fruit, Hodja! Mais où est-il?

— Il a bien germé, réplique-t-il Hodja, mais le froid dont il a souffert l'a fait tomber.

LVII.

Une longue station.

Un jour le Hodja lâchait de l'eau en certain endroit, mais, par aventure, une petite fontaine était proche; elle coulait en faisant un léger bruissement. Le Hodja reste là un jour et une nuit, pensant toujours lâcher de l'eau. Quelques personnes surviennent et lui disent :

— Hodja, pourquoi restes-tu ainsi ?

Il ne répond point.

— Eh! Hodja, crient-ils de nouveau, que t'est-il arrivé ?

— Messieurs, réplique-t-il alors, je ne suis plus le Hodja; je suis maintenant une fontaine; j'étais biens d'abord le Hodja; mais me voici devenu fontaine.

— Où est donc ton eau? répliquèrent-ils.

— N'entendez-vous pas les bruissement? répond-il alors. Il est cependant assez fort.

LVIII.

La fortune du pot.

Un jour que le Hodja suivait son chemin, il rencontre près de chez lui plusieurs *sohktas* (étudiants).

— Seigneurs, leur dit-il, venez; allons tous ensemble à la maison, nous y mangerons une soupe à la fortune du pot.

— Avec plaisir, répliquent les autres sans se faire prier davantage.

Ils arrivent chez le Hodja. Celui-ci pénètre dans l'intérieur et dit à sa femme :

— Ma femme, où est la soupe? Donne-la moi pour que mes hôtes et moi nous la mangions.

Aussitôt la femme se met en face de son mari et s'écrie :

— As-tu donc porté à la maison du beurre et du riz, que tu demandes de la soupe?

Un grand vase vide se trouvait près du Hodja, qui le prend, s'en va au dehors et s'adressant aux sohktas :

— Si j'avais eu de la soupe, voyez quel vase je me serais fait un devoir de remplir et de vous présenter.

LVIX.

Moyen d'accouchement ignoré des sage-femmes.

Certain jour, dans le village du Hodja, une femme ne pouvait accoucher et souffrait de grandes douleurs.

— Va, dit-on au mari, cours demander au Hodja qu'il se mette en oraison et prie; s'il plaît au Dieu très-haut on obtiendra ainsi la délivrance.

L'homme accourt, explique la situation et réclame les prières du Hodja.

— A quoi lui serviraient mes prières? réplique-t-il. Sans plus tarder, hâte-toi de courir placer quelques noix dans un crible, que l'accoucheuse le mette devant ta femme, et le secoue vivement, quand l'enfant entendra les noix il sortira sur l'heure pour jouer avec.

LX.

Qui conseille plaide pour son saint.

Certain jour le Hodja monte sur un arbre dans la montagne. Pendant qu'il en coupait les branches, il regarde de côté et d'autre, et aperçoit plusieurs files de chameaux qui s'avançaient de son côté. Aussitôt il interpelle d'en haut les chameliers.

— Arrêtez, je vous prie, leur dit-il, que je vous parle.

Les chameliers s'arrêtent, alors le Hodja descend de l'arbre, et s'adressant à eux :

— Je vous supplie, mes amis, de traverser tout doucement.

— A quel propos parles-tu ainsi ? ils répliquèrent. Quel est ton motif?

— Eh! Messieurs, il est à craindre que comme vos chameaux n'ont point encore vu de montagne, ils ne viennent à s'effrayer, à heurter l'arbre où je suis et qu'ainsi ils ne me fassent tomber par terre.



CHAPITRE II.

Aventures du Hodja avec les princes.

LXI.

Avantage d'un bon avis.

Un jour le Hodja s'apprêtait à rendre visite au prince Tamerlan. Il s'en va au jardin et y cueille un panier de coings. Déjà il était en chemin, lorsque il vint à rencontrer quelqu'un de sa connaissance.

— Où vas-tu, Hodja? lui dit cet homme.

— Il y a longtemps que je ne suis allé chez le bey Tamerlan, réplique le Hodja, aussi je m'y rends de ce pas.

— Et qu'est ceci?

— C'est un cadeau pour le bey, poursuit le Hodja.

— Mais les coings ne conviennent point maintenant, continue l'homme, c'est le moment des figues, porte-lui-en de fraîches.

Le Hodja, sans plus de paroles, retourne chez lui, jette les coings et prend des figues; mais il ne s'aperçoit point qu'elles étaient encore vertes et acides. Il s'en va donc chez le bey, le rencontre et les lui présente sur un plat de bois.

— Monseigneur, dit-il en le saluant.

A ce moment le bey prend une figue qui lui semblait bonne, la porte à sa bouche, s'emporte et ordonne qu'on jette les autres à la tête du Hodja. On les lui jette l'une après l'autre à la figure: à chacune il s'écriait: O Seigneur Dieu, soyez remercié!...

— Hodja, fit le bey en l'interrompant, pourquoi ces remerciments; les dois-je prendre pour une insulte?

— Je rends des actions de grâces de ce que j'allais apporter des coings, et, Dieu en soit loué, on m'a donné le conseil de les rempla-

cer par des figues. S'il se fut agis de coings où en serais-je maintenant?

LXII.

Les oies de Tamerlan.

Un jour le Hodja fait rôtir une oie et la porte au bey. En chemin il se trouve pris de faim, arrache une cuisse à la bête, dissimule la chose et poursuit sa route dans cette situation. Il place l'objet devant le trône du bey. Celui-ci observe qu'une cuisse manquait et interroge le Hodja :

— Comment cet oiseau n'a-t-il qu'une seule patte?

— Dans ce pays, réplique le Hodja, toutes les oies n'en ont qu'une. Si tu ne me crois pas, viens le voir; mais alors que mon bey prenne la peine de sortir de chez lui.

Le bey accepte et se met en selle; ils atteignent bientôt le bord d'une mare. Par la volonté de Dieu, on était alors dans la saison d'hiver et chacune des oies levait une patte à la hauteur de son ventre et restait sur l'autre.

— Voilà, mon bey, regardez! fit alors le Hodja.

Le bey fait un signe; les tambours exécutent un roulement, les oies s'effraient, chacune se pose sur deux pattes et commence à courir.

— Maintenant, s'écrie le bey, les voici sur deux pattes.

— O mon bey, réplique le Hodja, par la force des baguettes, on pourrait bien te faire marcher toi-même sur quatre!

LXIII.

Moyen d'effrayer un conquérant.

On raconte que Tamerlan vint une fois près de la ville où résidait le Hodja. Les habitants se réunissent, vont trouver Nasr-Eddin et le prient d'empêcher Tamerlan de traverser leur ville. Sur le champ le Hodja fabrique un turban de la grandeur d'un roue de char, monte sur un âne, et s'en va à la rencontre de Tamerlan. Il le joint. Celui-ci remarque la chose et dit:

— Hodja! quel est ce turban?

— C'est mon bonnet de nuit, réplique le Hodja, excusez-moi si je suis venu avec ; mais mon bonnet de jour arrive par derrière avec un chariot.

Tamerlan, effrayé de l'étrange et énorme coiffure des habitants, ne passa point par cette ville.

LXIV.

Le bœuf substitué au cheval.

Un jour le bey Tamerlan voulait faire une partie de djérid [1]; il invite le Hodja à cet exercice. Celui-ci arrive sur l'hippodrome monté sur un grand bœuf. Les assistants riaient de le voir.

— Eh ! Hodja, lui dirent-ils, jamais un bœuf ne court.

— Pourquoi rire ainsi, Messieurs, réplique le Hodja, j'ai bien vu courir celui-ci plus vite qu'un cheval alors qu'il n'était encore qu'un veau. Que seras-ce donc maintenant ?

(1) Jeu de paume où l'on est à cheval.

On apporte l'instrument. Le Hodja ne résiste plus aux instances du bey, prend l'instrument, pince une fois une seule corde et s'arrête.

— Hodja, lui dit-on, pourquoi ne joues tu plus?

— Maintenant, réplique-t-il, un moustique bourdonne; au milieu de ce bruit, le son de mon théorbe serait étouffé (1).

LXVII.

De maladie, médecin tire profit.

Le Hodja voyageait. Sur son chemin se rencontre une ville; il avait alors excessivement faim. Une fois entré, on demande au Hodja quelle était sa profession.

— Je suis médecin, répond-il.

— Puisque tu es médecin, viens avec nous, que nous te conduisons auprès du fils du bey, qui est malade.

— Très-bien, dit-il.

(1) Cette réplique est empruntée à un manuscrit autre que celui que nous traduisons. — La leçon de notre texte est copiée si fautivement, que le sens en reste absolument obscur.

Ils s'en vont chez le bey. Celui-ci traite le Hodja avec respect.

— Quel traitement ordonnes-tu à mon fils? lui dit-il.

— Se trouve-t-il ici de pain, du beurre et du miel?

— Il y en a, lui répond-on.

— Qu'on en apporte, dit le Hodja, je procèderai par incantation médicale à la confection d'un remède souverain.

On apporte tout ce qu'il avait dit. Aussitôt le Hodja mêle ensemble le beurre et le miel, et pour essayer sur lui l'effet de ce remède efficace, commence à manger. Un instant après il entend dire de l'intérieur du harem:

— Médecin que fais-tu donc? l'enfant est mort.

— Nous serions morts tous les deux, réplique-t-il, si je n'avais pas pris cette nourriture!

LXVIII.

Leçon de cosmographie.

On raconte que trois moines vinrent un jour trouver le Sultan Ala-Eddin.

— Nous allons, lui dirent-ils, poser trois questions à vous autres Musulmans; si vous en trouvez la solution, nous adopterons votre religion.

Le padischah assemble ses savants, et leur ordonne de répondre aux moines. Ils en furent incapables.

— S'il peut leur être donné réponse, dirent-ils au padischah, ce ne sera que par Nasr-Eddin-Effendi.

— Le padischah dépêche un courrier au Hodja pour l'inviter à venir. Nasr-Eddin monte sur son âne et arrive.

— Parlez, dit le Hodja aux moines. Quelles sont vos questions?

— A quel endroit est le milieu de la terre? dit l'un d'entre eux (1).

— J'ai pensé à cette question, réplique le Hodja; il se trouve entre les jambes de mon âne qui est là debout.

— Quelle preuve en as-tu? réplique le moine.

— Si tu ne crois pas, dit le Hodja, prends une corde et mesure.

(1) Il s'agit ici de la cosmographie ancienne qui considérait la terre comme un objet plat, approximativement rond, et entouré d'eau.

— Quel est le nombre des étoiles de ce ciel que nous voyons? dit alors un autre moine.

— Celui des poils dont mon âne est couvert, réplique le Hodja.

— Quelle raison en donnes-tu? fit le moine.

— Si tu ne me crois pas, dit le Hodja, vérifies-en le compte.

Le troisième moine s'avance alors:

— Combien y a-t-il de poils à ma barbe? dit-il.

— Autant qu'on en compte à la queue de mon âne, réplique le Hodja.

— Quelle raison en donnes-tu? fit le moine.

— Si tu ne me crois pas, dit le Hodja, vérifie, en arrachant simultanément un poil de ta barbe et un de sa queue.

Les moines, convaincus, se convertirent à la religion musulmane.

LXIX.

Réponse adroite d'un faiseur de miracles embarrassé.

Un jour, raconte-t-on, le Hodja voyageait. Il entre dans certaine ville. Les gens de l'en-

droit le remarquent et lui demandent quelle était sa profession.

— Par la permission de Dieu, réplique le Hodja, je ressuscite les morts.

On le crût, on le maria et il vécut là à boire, à manger et à se divertir environ un an. Cependant Dieu voulut qu'un certain tisserand vînt à mourir. On court alors chez le Hodja.

— Viens-le ressusciter, lui dit-on.

Celui-ci vient se placer à la tête du défunt et dit :

— Hommes, quel était le métier de celui-ci ?

— Tisserand, répondirent ceux qui l'entouraient.

— Hélas! fit le Hodja, dans quel mauvais cas il se trouve!

— Comment cela ? lui dit-on.

— Ah! poursuit le Hodja, quand un tisserand est mort, on ne le peut ressusciter.

— Et pourquoi ? firent les assistants.

— Pendant que celui-ci vivait, réplique le Hodja, il avait déjà les jambes dans un trou, sa destinée était évidemment d'y suivre ses jambes.

LXX.

Question de cérémonial.

Une fois, dans une réunion, le Hodja s'était placé au dessus d'un Hafiz (personnage qui sait le Coran par cœur). Cela déplut au Hafiz.

— Hodja, dit-il, s'il se trouvait dans un même endroit le volume par excellence (le Coran), et un autre livre, lequel mettrait-on dessus, le Coran ou l'autre livre?

Le Hodja devine l'intention du Hafiz et réplique:

— En vérité, on mettrait le livre sacré par dessus l'autre, mais non par dessus sa propre couverture.

Ces paroles le convainquirent.

LXXI.

L'exemple du riche n'est point pour le pauvre.

Un jour trois individus se rendirent à la ville vénérable de la Mecque. L'un d'eux était de Sivri-Hissar (le Chateau pointu), un autre de

Merz-Houm (la Frontière sanglante), et le dernier de Tach-Guetcher (la Pierre roulante). De retour de la vénérable ville de la Mecque, celui de Sivri-Hissar dit, en vue d'accroître le mérite de son pélerinage: — Que mon serviteur Khoch-Qadem (Bon seuil) qui est dans ma maison et fait partie de mon bien soit affranchi. — Que ma servante-esclave Benefché (Violette), qui est dans ma maison et fait partie de mon bien soit affranchie, réplique celui de Merz-Houm. — Celui de Tach-Guetcher, rustre ignorant, et le plus ignorant des trois, s'écrie à son tour: — Que disent ces coquins? Dans ma maison, je n'ai ni Khoch-Qadem pour esclave serviteur, ni Benefché pour esclave servante, mais, s'écria-t-il, que la mère de mon fils Jacob soit divorcée d'avec moi; par trois fois, qu'elle soit libre. Voilà comme, pour ne point être en reste avec des amis, un turc grossier de ce village a été mis à l'épreuve (1).

(1) Cette petite historiette et surtout la reflexion finale tendraient à prouver que l'auteur était bien de Sivri-Hissar. Il s'y révèle en effet un sentiment de jalousie de clocher d'une trop âpre saveur pour être inspirée par un littérateur ottoman uniquement occupé à composer un recueil de plaisanteries.

LXXII.

Le rieur et les poissons.

Certain jour la mère du Hodja faisait cuire de gros et de petits poissons. Celui-ci s'appliquait à l'observer par un trou de la porte.

— Le Hodja va venir, disait la mère à son père; cachons ces gros poissons sous le lit [1] et mettons les petits sur la table pour les manger; quand le Hodja sera parti, nous sortirons les autres et nous les mangerons.

A ce moment le Hodja entre.

— Viens, mon fils, que nous mangions du poisson, lui dit-on.

On place au milieu d'eux les petits poissons. Aussitôt le Hodja en prend un, et le met près de son oreille.

— Eh! mon fils, s'écrie son père, pourquoi en agis-tu de la sorte?

---

(1) Dans le texte le mot — Kérévet — est employé. Le Kérévet est composé d'un matelas et de coussins posés sur une caisse de bois à un seul fonds.

En soulevant cette caisse, il se trouve un espace libre.

— Je questionne ce poisson, réplique le Hodja.

— Que lui demandes-tu donc?

— Je voulais savoir de quel poisson s'était servi Jonas. Je n'en sais rien m'a-t-il répondu: mais dessous le lit, il y en a de plus grands que moi, interroge-les.





CHAPITRE III.

Aventures du Hodja avec sa femme.

LXXIII.

Une dispute nocturne.

On se disputait une nuit dans la rue pendant que le Hodja était couché. Aussitôt il jette sur sa tête la couverture du lit, ouvre sa porte et s'avance au dehors. A ce moment un homme survient et lui enlève sa couverture; un autre s'empare de son bonnet puis ils s'enfuient. Le Hodja, tout chagrin, rentre chez lui.

— Femme, dit-il, ils se disputaient pour la couverture et le bonnet; une fois ces objets enlevés, la contestation a pris fin.

LXXIV.

Toute plaisanterie a ses limites.

On raconte qu'un jour le Hodja jouait à cache-cache avec ses amis; chacun s'était caché dans un endroit différent. Quant au Hodja, il sort d'Ak-Chéhir, arrive à Koniah et se cache dans un minaret. Ses amis restent plusieurs jours sans le voir. Son épouse et sa famille criaient partout: — Hodja, où êtes-vous? — Les journées se passaient, on l'avait déjà cherché dans les environs quand, par hasard, une caravane arrive de Koniah à Ak-Chéhir. On interroge les gens de la caravane; on leur demande des nouvelles du Hodja:

— Nous l'avons vu, répondirent-ils, dans Koniah.

Sur cet avis, on envoie exprès plusieurs hommes à Koniah; ils y arrivent et le cherchent

partout. Le Hodja au haut du minaret, les appelle en disant :

— Qu'on me donne les gages !

Ces hommes en croyaient à peine leurs oreilles, quand enfin il descendit.

LXXV.

Nouvelles de l'autre monde.

— A quoi reconnais-tu qu'un homme est mort? dit un jour le Hodja à sa femme.

— A ce qu'il a les pieds froids, réplique celle-ci.

Quelques jours après, le Hodja s'en va dans la montagne couper du bois. C'était un jour d'hiver. Pendant qu'il faisait le bûcheron, il eut froid aux pieds, mais d'un froid de glace. Le souvenir des paroles de sa femme lui revient alors. — Je suis mort, s'écrie-t-il, c'est certain, je suis mort ! — Il se couche par terre; des loups arrivent, jettent l'âne à bas et le dévorent.

Le Hodja, toujours étendu, le remarque : — Quand vous trouvez le maître mort, s'écrie-t-il, vous mangez son âne.

Le lendemain sa femme s'aperçoit que le Hodja n'était point rentré, elle s'en va à la montagne pour chercher à le découvrir. Celui-ci, étendu, gisant à terre, l'appelle et dit: — Hélas! ma femme, ne me vois-tu donc pas? Me voici étendu et mort. Cours vite en porter la nouvelle aux gens du village, qu'ils viennent m'emporter.

La femme s'en va annoncer la chose aux villageois; ceux-ci arrivent, enlèvent le Hodja et l'emportent pour le mettre dans un tombeau. Chemin faisant, il se trouve une rivière à traverser. Ils ne savajent comment la passer, et allaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le Hodja lève alors la tête:

— Quand j'étais vivant, leur dit-il, c'est par là que je passais!

Ils traversent alors, tout en le portant, le placent enfin dans un tombeau et se retirent. En cet instant, le Hodja entend un bruit de clochettes et de sonnettes.

— On va m'interroger, se dit-il [1].

---

(1) Les Musulmans croient qu'à peine enterrés deux anges, l'un bon, l'autre mauvais, viennent les interroger sur les actes de leur vie.

Il sort alors la tête du tombeau, regarde, et aperçoit plusieurs files de mulets qui s'avancent. Ceux-ci prennent peur à la vue du Hodja, brisent leurs licous en un instant, s'enfuient tous et se dispersent. Les muletiers s'approchent alors et aperçoivent le Hodja dans le tombeau.

— Pourquoi effrayes-tu ainsi, lui dirent-ils, les mulets que nous conduisons?

Ils l'accablèrent de coups. Aussitôt les muletiers partis, le Hodja sort de sa tombe et arrive chez lui. Les paysans, à son aspect, s'assemblent incontinent autour de sa maison.

— Le Hodja est revenu, s'écrient-ils. Hodja, qu'y a-t-il, que n'y a-t-il pas dans l'autre monde? Donne-nous-en des nouvelles!

— Qu'en voulez-vous faire, réplique le Hodja, cessez toutes vos questions, et contentez-vous de savoir qu'il n'y faut pas effrayer les mulets; autrement vous recevriez des coups de bâton.

LXXVI.

Nécessité d'invoquer la Providence.

Un jour le Hodja s'en va aux champs pour moissonner. A l'approche de la nuit, il s'arrête et revient chez lui.

— As-tu, lui dit sa femme, beaucoup moissonné aujourd'hui?

— J'en ai encore pour demain jusqu'à midi, réplique le Hodja.

— Ajoute donc : s' il plaît à Dieu, fait la femme.

— Si je n'ai pas invoqué son nom, poursuit le Hodja, je n'en finirai pas moins.

Le matin venu, il prend sa faucille et s'en va aux champs. Chemin faisant, il rencontre des cavaliers qui le firent marcher à leur tête pour leur servir de guide. Le soir venu ceux-ci le renvoient. Le Hodja s' échappe en hâte, et sur le minuit arrive chez lui et frappe à la porte.

— Qui frappe à pareille heure? dit la femme en s'approchant.

— C'est moi, ma femme, répond le Hodja, s'il plaît à Dieu. Viens m'ouvrir.

LXXVII.

Calembourg astronomique.

Un jour la femme du Hodja avait étendu le lit sur la terrasse. Le mari arrive, et à cette vue, se met à battre sa femme. Les gens du village entrent chez le Hodja et lui demandent le sujet de la dispute.

— Venez et voyez, Messieurs! Ma femme a placé le lit sous la balance; elle a de la haine contre moi, et elle la pousse jusqu'à vouloir que, quand je serai couché, j'aie la tête fendue par l'ocque (poids de deux livres et demie) de la balance.

— Hélas! Hodja, dirent les villageois, es-tu fou? Où y a-t-il ici une ocque?

— Mais n'y a-t-il point, répond le Hodja, les dirhems (400 dirhems font une ocque) de la balance (1)?

(1) Cette plaisanterie repose sur un calembourg. Le Hodja entend par la balance la constellation de ce nom ou par les dirhems les plus petites étoiles de cette constellation.

LXXVIII.

Un mari attentif.

La femme du Hodja lui dit un jour:

— Fais-moi présent d'un foulard de soie de Yemen rouge, pour mettre sur ma tête.

Le Hodja étend les bras et dit:

— Est-ce assez comme cela? Cette largeur suffit-elle?

Quelqu'un se rencontre sur son chemin pendant qu'il allait au marché les bras toujours étendus.

— Prends garde où tu marches, l'homme, lui crie le Hodja, tu vas me faire perdre ma mesure!

LXXIX.

Un mari docile.

— Tu devrais bien sortir un peu, lui disait un jour sa femme.

Sur cela, il s'en va dans la ville et ne rentre pas. Plusieurs jours se passent. Le Hodja rencontre alors un homme de ses amis.

— Fais-moi la plaisir d'aller demander à ma femme si cela suffit, lui dit-il, ou si je dois encore m'éloigner davantage.

LXXX.

Qui demande du savon ne se sent pas propre.

Le Hodja s'en fut un jour avec sa femme laver des culottes à la rivière. Un corbeau arrive, on ne sait d'où, enlève le savon et s'enfuit avec.

— Holà ! Hodja, crie la femme, arrive donc ; un corbeau s'échappe en emportant le savon.

— Tais-toi et cesse de te plaindre, femme ; laisse-le lui emporter ; il a certainement plus besoin que nous d'être blanchi.

LXXXI.

Moyen d'améliorer une voix défectueuse.

Le Hodja s'en va, certain jour, au bain. Il s'y trouve seul ; tout réjoui et content de cela, il se met à chanter quelques couplets. Sa voix

lui parut belle et agréable dans ce lieu étroit. — Elle n'est pas sans mérite, dit-il, comment laisserais-je dans l'oubli une si jolie voix? — Ce disant il sort du bain et s'éloigne. On en était alors au milieu de la matinée. Le Hodja, sur l'heure et sans plus attendre, monte au minaret et commence à appeler au temdjìd (prière d'avant l'aurore).

— De quelle espèce, crie quelqu'un, est ce fou qui appelle maintenant notre quartier au temdjìd avec cette voix désagréable?

— Hélas! s'écrie à son tour, d'en haut, le Hodja, un homme charitable et bienfaisant ne fera-t-il donc point bâtir un bain au sommet de ce minaret pour transformer cette voix dont on se plaint?

LXXXII.

La sueur de nègre.

Le Hodja avait un élève nègre. Un jour Nasr-Eddin renverse l'encrier sur ses habits et s'en va à la leçon.

— Qu'y a-t-il donc sur toi ? lui demanda-t-on.

— J'étais en retard pour la leçon, réplique aussitôt le Hodja ; nous nous hâtions, ce pauvre diable de nègre et moi ; il transpirait : c'est sa sueur que vous voyez.

LXXXIII.

Exemple du respect dû à Dieu.

Le Hodja et un autre homme cheminaient un jour de compagnie. Par aventure, un cavalier s'avançait en sens contraire. Il s'approche d'eux et s'adresse à celui qui était à côté du Hodja.

— Place-toi promptement devant moi, lui dit-il, pour me servir de guide.

— Je suis, réplique l'autre, le domestique et l'esclave d'un tel.

Il se tire d'affaire de cette façon.

— Alors, dit le cavalier au Hodja, viens toi, sois mon guide.

— Je suis, répondit celui-ci, le serviteur et l'esclave du Dieu très-haut.

A peine a-t-il achevé de parler que l'homme lève son fouet comme pour l'en frapper. Le pauvre Hodja, sans essayer de faire résistance, se place auprès du cheval et conduit le cavalier.

— Comment se fait-il, se disait le Hodja en lui-même pendant la marche, que le Créateur permette que mon camarade sorte d'embarras en se faisant connaître pour le serviteur d'un chétif mortel, et que moi, en me disant l'esclave du Dieu très-haut, je ne me tire point d'affaire?

Il cheminait ainsi quand, soudain, il entend un bruit derrière de lui; puis un grand cri éclate. Tout étonné il se demandait ce que cela pouvait être quand il aperçoit ce même cavalier dont il était le guide, tombé de sa monture et étendu mort auprès d'elle.

Tel est le récit authentique des amis du Hodja. Il est facile de voir quelle moralité on peut en tirer.

LXXXIV.

La laitière et le pot au lait.

Le Hodja s'apprêtait un jour à couper du bois dans la montagne. Il prend avec lui une pastèque et part. Mais en chemin la pastèque s'échappe de dessous son bras, et roule dans la vallée. Un lièvre dormait en cet endroit; effrayé par la pastèque il se met à courir.

— Quelle faute grossière j'ai commise, s'écrie le Hodja à la vue du lièvre: la pastèque que j'ai apportée était enceinte; un mulet en serait né.

Il s'éloigne à ces mots et se met à couper du bois sans s'interrompre. De retour chez lui il fait à sa femme le récit de son aventure.

— Hélas! mon mari, s'écrie la femme, il fallait le prendre puis l'emmener pour monter dessus en allant au verger et au jardin.

Aussitôt il prend un bâton à la main et dit:

— Descends de dessus son dos; il est encore trop jeune. Tu vas lui casser les reins.

LXXXV.

Chaque témoin, chaque version.

On raconte qu'un jour un clou était sorti dans le dos du Hodja. Celui-ci l'indique à sa fille et lui dit de le regarder.

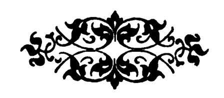
— Papa, répond-elle, ce clou noircit.

Le lendemain, il l'indique à sa femme.

— Mon mari, dit-elle, le clou blanchit.

— Je m' étonne, dit le Hodja, qu'il commence déjà à passer. J' ignore la vraie nouvelle.

On dit que, dès ce jour là le proverbe connu de tout le monde en est resté.





CHAPITRE IV.

Aventures du Hodja avec les enfants.

LXXXVI.

Illusion d'optique.

Un jour le fils du Hodja lui dit :

— Dans notre maison il y a comme un homme dans le grand pot au pikmez. (Le *pikmez* est du jus de raisin épaissi par la cuisson et dont la surface est brillante.)

Aussitôt le Hodja renverse le pikmez et le répartit dans des trous qui se trouvaient dans le sol de la maison. En cherchant son homme il voit sa propre image dans chaque trou comme

s'il s'y trouvait quelqu'un. Il prend aussitôt son sabre, se place à l'entrée de la porte et s'écrie:

— Holà, les hommes, si vous n'êtes point des lâches, vous ne vous avancerez contre moi que l'un après l'autre.

LXXXVII.

Réflexion paternelle.

Un homme arrive un jour chez le Hodja et lui dit: — Hodja, ton fils est tombé du haut d'un âne; il a perdu le sentiment. A ces mots Nasr-Eddin reste un moment absorbé dans ses réflexions.

— Hodja, lui dit-on, qui te rend si pensif?

— Je songeais, réplique-t-il, que mon fils Adjib n'avait jamais eu de sentiment. Comment a-t-il donc pu le perdre?

LXXXVIII.

A l'exemple d'autrui joins le discernement.

On raconte également qu'on vint chercher un médecin pour un malade. Le médecin arrive, tâte le pouls du sujet et dit:

— Je suppose qu'aujourd'hui tu as mangé du poulet. Cela t'est mauvais. Prends-y garde, n'en mange plus.

— C'est vrai, fit le malade, j'en ai mangé.

Les assistants étonnés témoignaient de leur satisfaction. Une fois le médecin sorti de la maison, son fils lui dit :

— Père, est-ce par ta science seulement que tu as su cela?

— Je l'ai d'abord connu par ma science, dit le médecin, et en y joignant de plus une intelligente observation. Je l'ai su d'abord par la science seule; je l'ai vu par le battement du pouls, et les symptômes me l'ont appris. Mais en m'approchant de la maison, j'ai également observé des plumes de poulet et des écorces de fruit. A cette vue, j'ai compris et j'ai tiré le diagnostic que le sujet s'était rendu malade pour avoir mangé tout cela d'un seul coup.

Ces paroles du père se gravèrent dans la mémoire du fils. Un jour que le père était sorti, on vint s'adresser au fils à propos d'un malade. Le fils s'en va trouver le patient et observe les alentours de la maison, mais il n'aperçoit rien

autre chose que le bât d'un âne. Il s'approche ensuite du malade, lui tâte le pouls, et en branlant la tête, lui dit :

— Aïe, aïe, tu as mangé aujourd'hui la chair d'un âne. C'est mauvais. N'en mange pas une autre fois ; cela prédispose à la maladie.

— Eh ! médecin, s'écrie le patient ; pareil langage n'a pas de nom. Jamais on ne mange de viande d'âne. J'en ai assez !

A ces mots les assistants mirent poliment à la porte le fils du médecin.

LXXXIX.

Bonne réplique à des commères.

Un jour la femme du Hodja avait fait cuire du boulgour (blé pelé et concassé puis bouilli), préparé du tarkhané (lait caillé séché avec du blé) et trait sa vache. Elle prit alors des privautés avec le Hodja, et se trouvait par suite obligée d'aller au bain. (Les Musulmanes sont tenues à cette purification par la loi religieuse.)

— Hodja, lui dit-elle, pendant que je serai au bain, veille sur l'enfant, qui est dans le ber-

ceau; prends garde que les oiseaux ne mangent pas le boulgour déjà préparé; bats le lait pour en faire du beurre, et écrase à nouveau du boulgour avec le moulin que nous faisions cuire du pilaf (riz ou pâte que l'on plonge dans l'eau bouillante et que l'on arrose ensuite de beurre brûlant).

Le Hodja commence par prendre un bonnet garni de sonnettes, le fixe sur sa tête avec une corde, s'attache dans le dos le bâton à battre le beurre, ainsi que le berceau, et pour le faire tourner, place devant lui le moulin. Il balance alors sa tête et, par ce moyen, il remue le berceau, agite le lait et secoue sur sa tête le bonnet aux sonnettes dont le bruit éloigne les oiseaux du boulgour. Pendant que le Hodja, de cette façon, gardait le boulgour, tournait le moulin, battait le beurre et travaillait à deux ou trois choses à la fois, l'enfant s'éveille et commence à pleurer dans son berceau. Le Hodja voit que bercer l'enfant ne l'apaise point, et se voit forcé de le sortir de son berceau. Il écarte ses jambes, l'assied entre elles, sort certain bâton et le met entre les mains de l'enfant comme un jouet. Celui-ci commence à

jouer avec pendant que le Hodja continuait à s'absorber dans son travail. Beaucoup de femmes passaient dans la rue en suivant leur chemin; elles arrivent devant la porte de la maison où le Hodja travaillait avec ses sonnettes, son moulin et son lait.

— Allons donc voir comment le Hodja s'arrange, se dirent-elles.

Elles franchissent le seuil et pénètrent à l'intérieur.

— Pourquoi, lui demandent-elles, as-tu des sonnettes à ton bonnet?

— C'est pour que les oiseaux ne s'approchent pas du boulgour.

— Et pourquoi as-tu ceci dans le dos? ajoutent-elles.

— Mes belles, ne voyez-vous pas que c'est le bâton avec lequel je bats le beurre?

— Et qu'y a-t-il là devant toi?

— C'est le moulin qui me sert à écraser le boulgour.

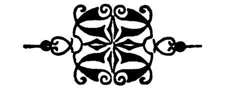
— Et pourquoi ce petit n'est-il pas dans son berceau?

— Il pleurait et je l'en ai sorti.

Elles remarquent alors quel jouet l'enfant avait entre les mains.

— Quel impudent tu fais, Hodja, lui dirent-elles. Pourquoi lui mets-tu ceci entre les mains?

— Eh! effrontées que vous êtes, allons donc dans un coin, nous verrons bien quelle main le fera sortir la première.





CHAPITRE V.

Plaisanteries du Hodja envers les gradués (sokhta) et étudiants (amad).

XC.

Chasse au loup.

Le Hodja s' en fut un jour à la chasse avec son amad (ou élève secrétaire). Arrivés dans certain endroit, ils découvrent le repaire d'un loup.

— Entre dedans, dit le Hodja à l'amad, tu en tireras les petits.

— Je n'y entrerai certes pas, réplique l'autre.

La discussion s'échauffe. La fin du débat fut que l'amad s'introduisit dans le trou. Le Hodja était resté à l'entrée. Le loup s'apercevant

alors de la présence d'un homme auprès de son antre, accourt, se jette sur le Hodja, le force à s'éloigner de l'entrée et se précipite dans la tanière. Le Hodja, par pitié pour son amad, saisit à deux mains la queue du loup et ne la lâche point. L'animal se met alors à gratter de toutes ses pattes et soulève une poussière qui atteint l'amad. Celui-ci en a bientôt les yeux remplis et se met à crier de l'intérieur :

— Hodja, qui cause toute cette poussière ? cesse donc d'en soulever.

— Si la queue cassait, lui crie le Hodja, tu verrais bien une autre poussière ! —

Telle est cette parole encore aujourd'hui employée en commun proverbe par des millions de personnes.

XCI.

L'ignorant en remontre à son maître.

Un jour le Sultan Ala-Eddin se préparait à festoyer les gens les plus distingués. Il invite naturellement le Hodja. Celui-ci se présente accompagné de son amad. Arrivés auprès du

Sultan, ce dernier traite le Hodja avec honneur et respect et lui offre une pomme qu'il tenait à la main. Celui-ci l'accepte et se met sans plus tarder à mordre dedans. L'amad tire le Hodja à part et lui dit:

— Fi! Hodja, comment peux-tu commettre pareille incivilité? Quand un Sultan vous donne une pomme, on ne la mange pas aussitôt en sa présence.

— Il n'est donc pas convenable, demande le Hodja, de manger devant lui?

— Non, réplique l'amad, il faut mettre cela dans son sein.

On sert ensuite le souper. Le Sultan fait assoir le Hodja près de lui, lorsqu'on s'apprête à commencer le repas. On place bientôt au milieu des invités un lièvre par dessus lequel on avait versé du iouhourt (sorte de lait caillé). Le Sultan, pour faire politesse au Hodja, met sur du iouhourt une cuisse du lièvre et place le tout devant le Hodja. Ce dernier, sans hésiter, le prend et le verse dans son sein.

— Eh! Hodja, s'écrie le Sultan à cette vue, pourquoi en uses-tu de la sorte? Tu commets là une bien grande incongruité.

— Mon Sultan, réplique le Hodja, j'ai cru ce que me disait mon amad, qu'il n'était pas bien de manger ici.

XCII.

Arabes mauvais linguistes.

On avait envoyé le Hodja en Arabie pour certaine affaire. Il s'y rendit accompagné de l'amad. Les princes arabes offrent un repas au Hodja. Pendant la conversation, celui-ci s'oublie fort bruyamment. Une fois dehors l'amad lui dit :

— Comme tu es mal élevé, Hodja, tu nous couvres de honte !

— A quel propos parles-tu de modestie ? réplique l'autre.

— A propos de ton pet, fit l'amad.

— Eh ! l'ami, reprend le Hodja, pourquoi se montrer honteux de cela ? Le mot que tu dis appartient à notre langue [1], et les Arabes ne la connaissent point.

(1) Dans le texte il y a : est Turc.



CHAPITRE VI.

Aventures du Hodja avec les cadis alors en fonctions.

XCIII.

Erreur judiciaire.

Un heudjet (document émané d'un tribunal), était un jour nécessaire au Hodja. Il remplit de terre une cruche, place par dessus un peu de miel, s'en va au tribunal trouver le cadi et obtient facilement le heudjet. Le soir venu, le cadi s'en retourne chez lui, et après avoir enlevé de la cruche quelques cuillerées de miel, voit paraître la terre. Dès le matin, et de bonne heure,

est un poul [1]. J'en prononce jugement contre cet homme: Qu'il te donne un poul!

Le plaideur cherche et ne trouve point le poul sur lui; il sort pour l'aller quérir et reste fort longtemps. Le Hodja attend, attend encore et finit par s'impatienter. Il s'aperçoit alors que le cadi, occupé à écrire, baissait la tête; sans plus tarder il lui applique un soufflet sur la nuque. Le juge se redresse:

— Holà! Hodja, s'écrie-t-il, que fais-tu donc là?

— Si je l'ai fait, réplique le Hodja, c'est qu'il le fallait: l'homme ne revient pas, et j'ai des affaires pressées. Quand il reviendra, tu prendras le poul pour toi.

Cela dit, Nasr-Eddin sort lestement du tribunal et s'éloigne.

XCVI.

La peine du talion.

Pendant que le Hodja était cadi, un homme et une femme se présentèrent un jour au tribunal.

(1) Monnaie de valeur infime.

— Effendi, cet homme, dit la femme, est un personnage infernal; il m'a prise et m'a baisée. Je veux exercer mon droit, mon droit incontestable.

— Eh! comment ferons-nous? fit le Hodja. Un baiser de toi compensera l'autre.

XCVII.

L'oreille mordue.

Deux individus arrivent devant le Hodja, alors cadi. Ils exposent leur procès.

— Effendi, cet homme m'a mordu l'oreille, dit l'un.

— Pourquoi, fit le Hodja, l'as-tu mordu?

— Je ne l'ai pas mordu, monseigneur, répond l'autre, c'est lui même qui s'est mordu l'oreille.

Là-dessus le Hodja se met à réfléchir: Qu'y a-t-il de vrai dans cette parole? se dit-il en lui-même. Serait-il donc jamais possible qu'un homme se mordît lui-même l'oreille?

Il se redresse et répond aux plaideurs:

— Hommes, allez faire un tour; vous re-

viendrez dans un moment. Nous rendrons alors notre jugement sur votre procès.

Aussitôt ceux-ci partis, le Hodja se retire dans un endroit solitaire et se prend l'oreille :

— Voyons ce qu'il y a de vrai, dit-il, et si l'on peut se la mordre.

Il commence alors à tirer de plus en plus fort son oreille vers sa bouche. La douleur le faisait pencher d'un côté, et toujours se penchant, il finit par tomber et se fendre la tête. Il retourne aussitôt s'asseoir sur son tribunal de cadi. Les deux hommes arrivent de leur côté.

— C'est vrai, dit le Hodja à l'un deux ; tu t'es mordu l'oreille.

— Comment sais-tu, Effendi, qu'il s'est mordu lui-même ?

— Sachez, reprend le Hodja, qu'il pouvait non seulement se la mordre, mais encore se fendre la tête.



CHAPITRE VII.

Aventures du Hodja et de son âne.

XCVIII.

Secret bien gardé.

Le Hodja s'en fut un jour couper du bois dans la montagne; mais, pendant qu'il était occupé à couper du bois, des loups mangèrent son âne. Il retournait tout affligé au village quand il aperçut les enfants du pays qui jouaient.

— Enfants, leur demanda-t-il, dit-on dans le village que l'âne du Hodja a été mangé par les loups dans la montagne? Parlez-moi de cela.

— Non, répliren les enfants, on n'en parle pas.

— Que le Dieu très-haut fasse que votre parole soit véritable, dit le Hodja, que votre discours soit exact!

XCIX.

Bon effet d'une recette.

Certain jour que le Hodja allait couper du bois dans la montagne, il rencontre un homme qui montait un âne des plus vifs. Il arrive auprès du Hodja et le dépasse:

— Attends, l'homme, dit le Hodja en l'appelant de son côté, j'ai une question à te faire.

L'homme s'arrête alors.

— Pourquoi, dit le Hodja, ton âne marche-t-il aussi bien? Le mien n'avance pas. Quelle drogue emploies-tu donc?

— Que me donneras-tu, reprend l'autre, si je te l'indique?

— Je te donnerai une ruche à miel.

— A présent, répond l'homme, il se trouve à la ville du poivre rouge. Achète-s-en; va-t-en

ensuite dans la montagne, coupe du bois, et, après que tu en auras chargé ton âne, prends un peu de ce que je t'ai dit et fourre-le lui au derrière. Fais-y une fois attention: tu verras avec quelle vivacité l'âne courra.

Immédiatement le Hodja rebrousse chemin; il va sans plus tarder à la ville, achète du poivre rouge, retourne ensuite à la montagne, coupe du bois, le charge, puis fourre un peu de poivre rouge au derrière de l'âne. L'âne prend alors vivement la tête; il arrive même que le Hodja ne peut le suivre.

— La recette de cet individu est vraiment bonne, se dit le Hodja en lui-même; si j'en usais pour moi, ne deviendrais-je pas également fringant? Je n'en sais rien.

Ce disant, il s'en met un peu à lui-même, mais il ressent alors une telle brûlure qu'il commence à courir comme le feu, dépasse l'âne et arrive à la maison.

— Qu' as-tu donc? lui dit la femme.

— Le moment de parler n'est pas venu, réplique le Hodja, l'âne arrive par derrière, décharge son fardeau pendant qu' à plusieurs reprises je parcourrai le village.

C.

Avis judicieux donné par un âne.

Un homme vint un jour demander l'âne du Hodja.

— Attends, répond ce dernier, je vais entrer le consulter.

Il pénètre à l'intérieur et sort ensuite de chez lui en disant :

— Camarade, notre âne n'a pas été content; il prétend que si je consens à le prêter, on lui frappera les oreilles, et que, de plus, on se moquera de moi.

CI.

Un âne disparu.

Un jour le Hodja s'en va couper du bois dans la montagne et dans un endroit fort escarpé. Il remarque un arbre et se dit à lui-même: — Si je puis abattre cet arbre je n'aurai plus besoin d'en couper d'autres. — Il commence aussitôt à abattre l'arbre, auquel il attache son

âne. Une fois le bois coupé, il en charge l'animal et le fait descendre tout droit. L'âne tombe et se trouve mis en pièces. Quand le Hodja voit les choses en cet état, il s'afflige, se chagrine, retourne au village et rentre chez lui. La dame du logis ne voit plus l'âne.

— Qu'est-il devenu? s'écrie-t-elle.

— Hélas! ma femme, dit le Hodja, j'ai vu cet âne suivre directement son chemin; depuis lors, je ne l'ai plus aperçu [1].

CII.

La queue dans le sac.

Certain jour le Hodja s'en va vendre son âne au marché de la ville. Pendant qu'il était en chemin, il coupe la queue de l'animal pour la préserver, disait-il, de la boue. Il arrive au marché et remet la bête au crieur public. Un chaland se présente pour acheter, mais il remarque la queue raccourcie de l'âne.

(1) Dans le texte il y a: « arriver directement à son étoile ». C'est à dire atteindre au meilleur sort qui puisse lui arriver.

— Quel malheur, dit-il; s'il avait eu sa queue, je l'aurais acheté !

— Conclue toujours le marché, fit le Hodja, la queue n'est pas loin.

CIII.

D'où l'eau vient-elle au moulin à vent?

Un jour le Hodja Nasr-Eddin aperçoit un moulin à vent; il n'en avait encore vu aucun. Aussitôt il s'adresse à un passant.

— Comment appelle-t-on ceci?

— On appelle cela un moulin à vent, répond l'homme.

— Et de quel endroit l'eau vient-elle à ce moulin? répond le Hodja.

— Celui-ci est un moulin à vent.

— J'ai compris, j'ai compris, poursuit le Hodja; tu as bien parlé, mais d'où l'eau vient-elle à ce moulin?

Encore aujourd'hui cette parole, connue de mille personnes, est citée comme proverbe (1).

(1) Cette historiette est une critique dirigée contre les inventions; d'où l'eau vient-elle, signifie: d'où viendra la clientèle, le bénéfice.



CHAPITRE VIII.

Aventures du Hodja avec son bœuf et aventures diverses.

CIV.

Point de plaisir sans peine.

On raconte que le Hodja possédait un grand bœuf. — Ah! ma femme, si je m'étais assis entre les cornes de ce bœuf j'aurais pris un grand plaisir. — Par hasard, un jour et pendant que la femme trayait la vache, le bœuf s'approche et se couche. Sans plus tarder le Hodja s'avance tout doucement, tout doucement et s'assied entre les cornes du bœuf. Immédiatement, l'animal prend peur, se met sur ses jambes et lance le Hodja par terre.

14

Celui-ci s'évanouit ; sa femme arrive à ses cris. Peu après il revient à lui, ouvre les yeux, regarde et voit sa femme assise auprès de lui.

— Ne pleure point, ma femme, dit le Hodja, si j'ai souffert, maintenant mon désir est satisfait.

CV.

Faux témoignage.

Un jour le Hodja avait pris la pelote de fil, assez légère, d'une femme.

—On m'avait fait beaucoup de fil, disait celle-ci ; il était près d'atteindre le poids d'un bathman (treize livres environ), mais on m'a pris la pelote.

Le Hodja se trouvait là. Il n'y tient pas, découvre le fil, et le tenant dans sa main, dit à la femme : — Eloigne-toi d'ici, va cacher ta honte.

CVI.

La fontaine réprimandée.

Le Hodja allait boire à une fontaine. Il aperçoit un bâton enfoncé dans le goulot; il retire le bâton. L'eau s'échappe alors avec violence, coule sur lui et lui mouille la tête. Il se rejette en arrière et dit: — Folle que tu es; tu coules à flots! Voilà pourquoi on te fourre un bâton dans le derrière.

CVII.

Dispute entre ignorants à propos d'un savant.

Un jour que le Hodja suivait son chemin, il rencontre un turcoman.

— Quel est ton métier? dit-il au Hodja. Es-tu Faqui? (jurisconsulte ou sous juge).

— Oui, répond le Hodja.

— Maintenant, nous n'avons point de faqui dans nos tentes; viens, dit-il, aussitôt ton arrivée tu deviendras notre faqui.

Le Hodja ne fait aucune opposition; ils s'en

vont ensemble. En chemin, ils rencontrent un autre turcoman.

— Quel est celui-ci? demande le nouveau-venu.

— C'est un faqui que je conduis vers nos tentes, répond l'autre.

— Arrive, donne-moi ce faqui, parce qu'il ne s'en trouve point dans nos tentes.

Une contestation s'élève alors entre eux; l'un tire le Hodja par une main, l'autre par l'autre; ils le tiraient ainsi, quand le dernier venu sort subitement sa masse d'armes de sa ceinture et dit:

— Maintenant je m'en vais frapper la tête de ce faqui, et après que je l'aurai tué, il ne sera ni pour toi ni pour moi.

Le Hodja tombe de peur. A sa chûte, le premier turcoman dit:

— Si tu ne tues point le faqui, un grand chien noir que j'ai te reviendra, si tu le tues je ne te devrai rien.

Maintenant on ignore la véritable valeur de la science, de la vertu et de l'habileté; on s'en va avec un autre plus ignorant encore que soi-même, et on ne connaît plus leur valeur réelle.

(Le discours du premier Turcoman est passé en proverbe.)

CVIII.

La faute de l'enfant s'impute au père.

Un jour le Hodja labourait; il avait un bœuf paresseux. Celui-ci rompt subitement la paire et s'enfuit. Le Hodja ne s'en était point d'abord aperçu; ensuite il se met à battre le bœuf qui restait.

— Pourquoi, dit-on alors au Hodja, ne frappes-tu point le jeune et t'attaques-tu au vieux?

— Le tort est au vieux bœuf, dit le Hodja, il fait semblant de ne point voir le jeune et l'a laissé échapper.

Cela est également resté en proverbe auprès de mille personnes; on le cite à l'occasion.

CIX.

Un malade dégourdi.

On rapporte qu'un jour le Hodja tomba d'un toit. Ses amis vinrent s'informer de sa santé.

— N'y [illegible] personne qui soit tombé [illegible] demande le Hodja.

— Non, personne, [illegible]-ils.

— [illegible] figurez donc pas comme [illegible] temps, réplique le Hodja.

X

[illegible] couru

[illegible] pas entendre.

Ta femme se promène, dit-on un jour au Hodja pour lui inspirer des soupçons contre elle.

— Après sa promenade, elle revient chez nous, répond-il.

— Non, ce n'est pas cela, Hodja ; elle a la tête dehors.

Si elle a la tête dehors, répond le Hodja, c'est que sa calotte est trop petite.

Ce n'est pas encore cela, dirent les autres ; elle va de côté et d'autre.

Certes, s'écrie le Hodja, il me plaît beaucoup qu'elle aille de côté et d'autre.

— Ce n'est pas cela, dirent-ils, elle va de côté et d'autre avec des étrangers.

— Eh! moi, réplique le Hodja, suis-je donc son frère ou son père?

CXI.

Chaudière féconde.

Par aventure le Hodja emprunte un jour la chaudière d'un voisin. Quelques jours après il la rend à son propriétaire avec une petite casserole dedans.

— Quelle est cette casserole? dit le voisin.

— Cette chaudière était enceinte, dit le Hodja, elle est accouchée.

Le voisin se réjouit de la chose, prend le tout et l'emporte. Sur ces entrefaites, plusieurs jours se passent puis le Hodja emprunte, de nouveau, la chaudière du voisin. Un jour celui-ci vient la réclamer.

— La chaudière est morte, lui dit cette fois le Hodja. Porte-toi bien.

— Hodja, s'écrie l'homme, quelle est cette

plaisanterie? Jamais une chaudière peut-elle mourir.

— Comment, s'écrie le Hodja, tu as bien cru qu'elle se trouvait enceinte et était accouchée quand cela te profitait, et maintenant tu ne crois pas qu'elle est morte?

CXII.

A l'impatience succède la résignation.

Un jour le Hodja aperçoit une tortue. Cet animal ferait un bon porteur, se dit-il. Aussitôt il la saisit et s'accroche sur son dos. La bête s'efforce de le faire tomber de dessus son dos.

— Agite-toi, agite-toi, lui dit-il, tu t'accoutumeras ainsi à porter ta charge.

Cela est également un proverbe connu de mille personnes.

CXIII.

Qui n'a point de défauts est dénué de qualités.

Un jour le Hodja se trouvait malade. Un riche vint s'informer de sa santé.

— Hodja, lui dit-il, quel est ton secret désir?

— Je voudrais un plat de pilaf, dit le Hodja.

Le riche fait aussitôt cuire du pilaf et l'apporte. Le Hodja dévorait le pilaf avec avidité.

— Ne te sera-t-il point mauvais de manger autant de pilaf? demandait le donateur au Hodja.

— Ce qui ne fait pas de mal, réplique le Hodja, ne fait pas non plus de bien.

CXIV.

Pédantisme hors de saison.

Un jour le fils de Hodja tombe dans un puits. On vînt rapporter le fait au père. Aussitôt le Hodja court au bord du puits et crie d'en haut:

— Fils, es-tu là-dedans?

— Mon petit père, dit le fils d'en bas, porte-moi du secours, je te prie, pour m'aider à sortir.

— Il est inutile, répond le Hodja, que j'aille

chercher du secours. Je vais seulement chercher une corde qui est à la maison, et je te sortirai avec.

— Cette plaisanterie repose sur le mot secours, que le fils, écolier quelque peu pédant, dit en arabe, ce que le père ne comprend pas ou feint de ne pas comprendre.

CXV.

Jeunesse éveillée vaut vieillesse rusée.

Le Hodja arrive un jour à Malathia. En parcourant les rues de la ville, il voit un jeune garçon jouer avec un ducat d'or qu'il avait trouvé.

— Viens, mon fils, lui dit le Hodja, que je te donne un aspre. Tu me donneras ce morceau de cuivre rouge.

— Je connais les aspres, répond le garçon. Brais une fois comme un âne et je te donnerai cette pièce de cuivre rouge.

Le Hodja, poussé par son avidité, se met à braire. Il s'arrête ensuite.

— Eh! l'ami, dit le garçon, si un âne comme

toi connaît ce que vaut ce ducat, pourquoi un garçon comme moi ne le saurait-il pas?

CXVI.

C'est où il y a qu'il faut chercher.

Un jour le Hodja sort de chez lui et commence à chercher quelque chose dans la rue. Sa femme l'aperçoit.

— Que cherches-tu, Hodja? lui dit-elle.

— J'ai perdu ma bague, répondit-il. Voilà ce que je cherche.

— En quel endroit, poursuit la femme, l'as-tu perdue?

— C'est, réplique le Hodja, dans la maison que je l'ai laissée tomber.

— Alors, dit la femme, pourquoi la cherches-tu dehors?

— C'est qu' il fait sombre dans la maison, et clair dehors. Plût à Dieu que je l' aie déjà retrouvée.

CXVII.

On donne souvent au mort ce qu'on refuserait au vivant.

Certain jour le Hodja voit arriver une troupe de villageois. Pendant qu'ils venaient, il s'étend par terre et reste immobile. Les choses en étaient là quand un des paysans s'approche et voit le Hodja mort. Il retourne alors vers ses compagnons et leur dit :

— Ce pauvre Hodja est mort. Il nous faut recueillir de quoi l'ensevelir.

Ils se cotisent entre eux et réunissent cinq cents aspres. Les villageois s'assemblent autour du Hodja : — Il a suffi, disent-ils, de cent aspres pour lui acheter un linceul; quelqu'un voudra-t-il se charger de porter chez lui les quatre cents qui restent?

Aussitôt celui-ci lève sa tête et s'écrie :

— Approchez, donnez-moi ces quatre cents aspres, je les porterai moi-même avec plaisir à la maison, car jamais il ne m'est arrivé d'en porter ni d'en posséder autant.

CXVIII.

On ne saurait contenter tout le monde.

Dans le temps que le Hodja était cadi, un procès survint entre trois individus. En vue de le gagner, l'un d'eux lui fit présent d'un tapis, le second lui donne cent aspres et le troisième lui apporte une hache. Ils se trouvèrent enfin réunis à l'audience.

— Seigneur, dit celui qui avait apporté la hache, tranche la difficulté comme tu ferais avec une hache.

— Examine l'affaire pendant qu'elle est sur le tapis, ajoute celui qui en avait donné un.

— Sache bien distinguer les espèces, poursuit le plaideur à l'argent.

— Je vais, réplique alors le Hodja, trancher la difficulté comme avec une hache et retenir l'affaire pendant qu'elle est sur le tapis, ces deux choses sont faciles; mais comment pourrais-je, de plus, distinguer les espèces ?

CXIX.

Présence d'esprit d'un cadi.

Un cadi, à ce qu'on raconte, se trouvait en état d'ivresse, quand survint le sultan Méhémet-Khan.

— Ne crains-tu donc pas Dieu, lui dit le Sultan, et ne respectes-tu donc point le prophète? Est-il possible qu'un homme instruit et un cadi souille ainsi de vin sa barbe blanche?

— Mon padischa, répond le cadi, si mes mains sèches ne tremblaient point, ce n'est pas ma barbe qui aurait profité de mon vin.

Le padischa prit en bonne part cette réponse du cadi; il lui fit là une grande grâce.

CXX.

Moyen de ramener un faux prophète à la raison.

Sous le califat d'Haroun-el-Raschid un individu prétendait être prophète. Haroun fait appeler ses médecins.

— Tâtez, leur dit-il, le pouls de celui-ci. On verra d'où cela vient.

Les médecins lui tâtent le pouls et l'examinent.

— Quelques mets, disent-ils, lui ont monté à la tête et troublé l'esprit.

— Qu'on lui porte pendant quarante jours, dit Haroun, des plats légers de ma cuisine royale; s'il plaît au Dieu tout puissant, une transformation et un changement s'opéreront dans sa manière d'être.

On nourrit ainsi cet individu pendant quarante jours. Au bout de ce temps on le ramène devant le calife.

— Es-tu encore prophète? lui demande celui-ci.

— O Haroun! réplique-t-il, après les jouissances dont tu m'as comblé, je ne prétendrai plus être un prophète, mais bien un Dieu.

CXXI.

Le sultan et le musicien.

On raconte qu'un Sultan sortit une fois de son palais le matin de bonne heure. Il partait

en guerre. Chemin faisant, il voit arriver, en sens contraire du sien, un musicien qui tenait un instrument à la main; il avait les yeux de travers et à moitié engourdis. Le Sultan n'augura pas bien de la rencontre de ce musicien; il lui fit donner quarante coups de bâton et ordonna de le jeter en prison. Un an se passe et le padischa, après avoir conquis de nombreuses provinces, rentre vainqueur et couvert de gloire dans sa capitale. Alors le musicien lui revient en mémoire; il le fait tirer de sa prison et amener devant lui.

— Mon padischa, dit celui-ci, te voilà revenu vainqueur. J'avais vu en songe s'accomplir tes conquêtes, quand je t'ai rencontré. Dieu soit loué, me dis-je, lorsque je te vis, et je tirai de ta rencontre un bon augure. Cependant, voici un an que je suis en prison; que d'ennuis et d'incommodités j'ai soufferts! En bonne justice qui de nous deux était de mauvais augure?

Le Sultan prit en bonne part ce discours du musicien, le combla de bienfaits et le renvoya le cœur content.

Il est nécessaire, on le voit, que les Sultans et leurs Ministres se souviennent de ceux qui

souffrent un emprisonnement et les appellent devant eux dès qu'ils leur reviennent en mémoire.

CXXII.

Un facétieux tailleur.

On rapporte qu'il y avait à Constantinople certain tailleur des plus adroits à dérober des morceaux lorsqu'il coupait les habits. Un jour plusieurs maîtres de sa profession se trouvaient chez lui quand, par aventure, on vint lui apporter une étoffe de brocart.

— Coupe cela, lui dirent les autres dans le désir de voir comment il s'y prenait pour subtiliser des morceaux.

Le rusé compère comprend le dessein qu'ils ont de l'éprouver, et remarque, en outre, que l'étoffe était magnifique. — Est-ce que, par hasard, se dit-il en lui-même, je ne saurai pas m'approprier une partie de ce superbe brocart?

Tout en faisant cette réflexion, il constate que les maîtres tailleurs ne quittaient point l'étoffe des yeux. Sans bouger de place, il lâche

un vent. Ceux-ci, alors assis sur le divan, se mettent à rire de si belle façon qu'ils se couchent sur le dos. Sans perdre un instant, notre coquin fait disparaître un morceau.

— Eh! maître, s'écrient-ils, tu joins donc à l'état de tailleur celui de bouffon. Apportons maintenant au premier toute notre attention.

Il lâche alors un second vent. Les autres se mettent à rire, et un nouveau morceau va rejoindre le premier.

— Maître, disent les assistants, que le jeu recommence une troisième fois, et que ce soit fini, autrement nous allons éclater.

— En vérité, réplique alors ce rusé compère, je ferais volontiers comme vous dites et je n'y faillirais certes pas, mais alors l'étoffe manquerait pour faire le caftan.

CXXIII.

Rêve extraordinaire d'un tailleur.

Un tailleur vit en songe que le jour du jugement dernier était arrivé. On le promenait sur la place avec tous les morceaux d'habits

dérobés par lui attachés au cou. Il s'éveille encore tout ému de crainte. Le matin venu, il s'en va à sa boutique et confie son aventure à ses apprentis :

— Si la patience m'échappe, leur dit-il, et que vous me voyez m'emparer d'un morceau d'étoffe, dites-moi : — Maître, souvenez-vous du collier. Aussitôt la mémoire me reviendra, et je m'abstiendrai de toute soustraction.

Quelque temps après, plusieurs personnes lui apportent une étoffe superbe, il ne peut résister à la tentation et subtilise adroitement un morceau sous les yeux des propriétaires. Aussitôt un apprenti s'écrie :

— Maître, souvenez-vous du collier !

— Eh ! qu'aurai-je à m'en souvenir, réplique le patron, il n'y figurait point de pièce comme celle-là.

CXXIV.

Plaisante excuse d'un tailleur.

Certain tailleur vendait à un vieux filou de Juif les morceaux d'étoffe qu'il volait au public,

Une fois le propriétaire d'un caftan arrive et lui fait une scène, l'accusant de lui avoir volé de son étoffe.

— Ce n'est pas moi, réplique le tailleur, qui ai le morceau, mais ce vieux filou de Juif.

CXXV.

Scrupule de dévote.

Certain jour la femme d'un marchand se mît en prières chez elle pendant que son mari était allé au tidjaret (sorte de bourse). Un vent lui échappe, mais elle ne sait au juste si cela lui était vraiment arrivé ou si le bruit entendu ne provenait point d'un gémissement fait en priant. Elle s'en va consulter un vieillard instruit, lui explique le cas et demande son avis. L' autre lâche aussitôt un vent.

— Était-ce, dit-il, ce bruit-là ?

— C'était plus fort.

Il en lâche un autre.

— Était-ce comme cela?

C' était encore plus fort.

— Eh! va-t-en au diable, s'écrie l' homme, je me suis conchié.

CXXVI.

La viande séchée.

On raconte qu'un personnage de Constantinople fut désigné autrefois pour être cadi de Jérusalem. Il prend passage sur un vaisseau et s'y rend avec toute sa suite. On allait lever l'ancre et le navire allait se mettre en marche quand un Juif accourt et monte à bord. Il portait deux corbeilles où il ne semblait y avoir rien autre que des habits, et prie le Juge de prendre ces paniers avec lui. Celui-ci les fait remettre par le Juif à quelqu'un de sa suite qui se trouvait là. Le Juif parti, l'autre s'aperçoit que, dans les corbeilles, se trouvait beaucoup de pasterma (viande séchée). Il en coupe aussitôt un morceau et le trouve de son goût, aussi ne se fît-il point faute d'en manger pendant le reste du voyage si bien qu'il n'en restait plus quand ils arrivèrent au port de Jaffa. Tout le monde débarque et arrive sans encombre à Jérusalem.

Le serviteur du cadi se reprochait en lui même d'avoir mangé le pasterma du Juif, mais il

comptait lui offrir de l'en dédommager d'une façon ou d'autre. Sur ces entrefaites le Juif arrive.

— Viens, lui dit l'autre, j'ai à te parler; il m'est arrivé un accident fâcheux où tu as quelque intérêt; en un mot, j'ai mangé le pasterma qui était dans tes paniers. Dis-moi le prix que tu en veux ou la façon dont tu désires que nous nous arrangions?

A ces mots, le Juif commence à gémir et à s'arracher la barbe. La foule s'assemble autour d'eux.

— Qu'y a-t-il donc, Juif? lui demande-t-on.

Le Juif cesse en un instant de pleurer, de s'arracher la barbe et de pousser des hurlements, sans parler, pour cela, d'avantage. Tout à coup il se met à se frapper la tête et à s'arracher la barbe; puis il pousse un cri, saisit l'autre par le collet, et le conduit devant le cadi.

— Qu'as tu donc pris à cet homme? dit ce juge à son serviteur.

— Monseigneur, répond l'autre, ce Juif était monté avec nous sur le vaisseau; il avait une certaine quantité de pasterma. J'en ai quelque

peu mangé chaque jour, si bien qu'il n'en restait plus à notre arrivée à Jaffa. Je lui ai expliqué la chose, et lui ai offert de l'argent pour le dédommager ; mais ce Juif, au lieu d'accepter ma proposition, s'arrache les cheveux et la barbe, et me fait un procès.

— Parle, Juif, lui dit alors le juge : à quoi prétends-tu ?

— Monseigneur, dit le Juif, cet homme m'a causé un grave préjudice avec ce qui était sur le navire.

— Poursuis, dit le cadi, que nous voyons de quoi il s'agit.

— Seigneur, dit le plaignant, mon père était un riche marchand ; malade, et sur le point de mourir, il me recommanda instamment de l'enterrer à Jérusalem. Je n'ai pas trouvé de moyen plus facile que de séparer sa chair des os, d'en faire du pasterma, et de le placer dans un panier. Quand j'ai reclamé ce pasterma paternel, il s'est trouvé que tout était mangé, mais tout, jusqu'à la dernière bouchée.

Le cadi comprit qu'il n'y avait rien à faire en pareil cas ; il évinça le Juif et déchargea son serviteur de la poursuite.

Voilà comme on rapporte le procès où il s'agissait d'un homme qui avait mangé un Juif tout entier.

CXXVII.

Propos d'un polisson de Constantinople.

Il y avait autrefois à Costantinople, près d'Iki Kapou, dans le quartier de Kara Agadj, un jeune polisson nommé Akinedji-Zadé (le fils de l'aiguille), des plus prompts à donner une réplique soignée à toute parole maline.

Un jour quelqu'un fermait une boutique et attachait le volet à l'intérieur. Akinedji vint frapper sur le volet.

— Que veux-tu? dit l'autre.

— Approche-toi. J'ai quelque chose à te dire.

L'autre ouvre le voulet: Qu'as-tu à me dire?

— Je fais l'amour avec ta mère. N'en parle à personne.

— Et toi-même n'est tu pas ce fils de putain qu'on cite à l'occasion?

— C'est un mensonge, réplique Akinedji; ta mère n'est pas la mienne.

CXXVIII.

Scène conjugale.

Certain jour un individu écoutait un prédicateur :

— Si une personne engagée dans le mariage, disait celui-ci, remplit le devoir conjugal à la tombée de la nuit, elle en sera récompensée comme du sacrifice d'un mouton ; si c'est pendant le jour, il lui en sera tenu compte comme de l'affranchissement d'un esclave ; si c'est au milieu de la nuit, le prix sera celui obtenu par le sacrifice d'un chameau.

Rentré chez lui, l'auditeur rapporte ce discours à sa femme. La nuit venue, ils se couchent tous deux. La femme se sent alors prise de désirs.

— Viens, dit-elle à son mari, que nous gagnions la récompense promise pour le commencement de la nuit.

— Très-bien, dit l'autre ; et il satisfait sa femme.

Au milieu de la nuit, celle-ci se sent de nouveau en bonnes dispositions.

— Eveille-toi, mon mari, dit-elle, que nous ayions le bénéfice du sacrifice d'un chameau.

Le mari s'éveille, et, de nouveau, accomplit le désir de sa femme.

Lorsque le matin s'approche, celle-ci, encore fort excitée, s'écrie :

— Eveille-toi, mon mari, que nous obtenions le prix accordé à l'affranchissement d'un esclave.

— Ma chère femme, dit alors le mari en plaisantant, gagne-le en m'affranchissant le premier, moi qui suis ton esclave.

CXXVIX.

Un mari scrupuleux.

Un autre jour, un homme écoutait un prédicateur.

— Si quelqu'un, disait celui-ci, remplit le devoir marital envers sa femme, on bâtit pour eux un kiosque dans le paradis.

L'autre rapporte ces paroles à son épouse. La nuit venue, celle-ci lui dit :

— Viens, mon mari, que nous fassions bâtir un kiosque.

— Très-bien, répond-il.

Après avoir accompli le désir de sa femme, il allait s'endormir, quand celle-ci lui dit :

— Bâtissons, je t'en prie, mon mari, un kiosque pour ma fille.

— Très-bien, dit l'autre.

Quelques moments après, sa femme l'invite encore à bâtir un kiosque. Il la satisfait de nouveau; mais, enfin, à force de réitérer, il n'en pouvait plus, et sa femme réclamait encore un kiosque.

— Arrêtons-nous, fait alors le mari; Dieu, au lieu d'être satisfait, se fâcherait à la fin contre nous, si nous l'obligions à bâtir tant de kiosques à notre intention.

CXXX.

Distribution intéresse.

Menla-Djami se trouvait par hasard cueillir des pêches dans son jardin quand survint le

sultan Houssein-Baiqar, accompagné d'un chambellan et de Tchoqdar, son jeune mignon. Quatre pêches se trouvaient à ce moment dans les mains de Menla-Djami. Il en offre aussitôt une au Padischa, une au chambellan et deux à Tchoqdar.

— Pourquoi, lui dit alors le Sultan, as-tu donné une pêche seulement à chacun de nous et deux à ce jeune homme ?

— J'en ai donné une à Tchoqdar, réplique Menla-Djami, et lui ai prêté l'autre [1].

CXXXI.

Adresse d'un faux prophète.

Un imbécile prétendait être prophète. On l'arrête et on l'amène devant le Sultan. Celui-ci l'interroge en présence d'un cadi qui se trouvait là.

— Cet homme, dit le Padischa au cadi,

---

(1) En turc on emploie le mot pèche comme synonyme de baiser; aussi Menla-Djami veut-il dire que le jeune homme lui rendra un baiser pour la pêche prêtée.

émet une prétention absurde; selon la loi de Dieu que faut-il en faire?

— S'il s'opiniâtre dans son dire, et s'il refuse de l'abandonner, réplique le cadi, il faut le mettre à mort.

— Puisque tu dis être un prophète, dit le Sultan à l'accusé, fais-nous voir un miracle.

— Qu'on m'apporte un sabre tranchant, réplique l'autre.

— Et qu'en penses-tu faire?

— Je trancherai la tête du cadi, répond-il, et le ressusciterai ensuite.

Le cadi, saisi d'une terreur panique, et comprenant l'intention du faux prophète, perd la tête et s'écrie:

— Eh! l'ami, je me convertis le premier à ta religion; compte-moi au nombre des fondateurs.

CXXXII.

Un faux prophète mis au pied du mur.

Une autre fois encore, un individu se disait prophète. On le conduit devant le Padischa.

— Est-il vrai, lui demande celui-ci, que tu émettes la prétention d'être prophète?

— Oui, répond cet imbécile.

— Eh bien, poursuit le Sultan, fais-nous un miracle.

— Dites-moi celui que vous désirez.

A ce moment un ouvrier apporte une serrure au monarque, et lui dit qu'on ne la pouvait ouvrir qu'avec onze clefs.

— Eh bien, dit alors le Sultan à l'accusé, ouvre-nous cette serrure sans clef.

— Ai-je dit, réplique cet insensé, que j'étais prophète, ou ai-je dit que j'étais serrurier?

CXXXIII.

Juif pendant le carême, musulman au Baïram.

On rapporte qu'un musulman avait passé sa vie dans l'observance des préceptes mahométans. Certaine année, il se mit, pendant le Ramazan, à manger avec les Juifs. Il se disait converti à leur foi; mais, au baïram (carnaval), il leur déclara n'être point leur coreligionnaire.

— Que veux-tu dire, s'écrient alors les Juifs; n'es-tu pas des nôtres?

— Comment, s'écrie le néophite, j'ai passé trente ans dans la foi musulmane sans pouvoir devenir un vrai mahométan, et je serais devenu juif au bout de trente jours seulement! Cela ne se peut.

CXXXIV.

Qui se couvre trop transpire.

Un individu vint certain jour demander l'hospitalité chez Nasr-Eddin-Hodja; mais il y régnait un tel dénûment que l'aiguillon de la faim en avait chassé jusqu'aux souris. La nuit venue, le voyageur s'adresse au Hodja et lui demande où ils iront coucher quand ils auront mangé.

— Mais, réplique le Hodja, nous avons dîné avant que tu ne viennes; veux-tu maintenant te coucher?

L'autre était couché depuis un moment quand il se mit à appeler le maître de la maison:

— Donne-moi une couverture, crie-t-il, car j'ai grand froid.

— En ai-je donc une pour te la donner, réplique Nasr-Eddin; il ne fait pas si forte bise que tu puisses trembler.

— Soit, répond le visiteur, après avoir hésité un instant.

De son côté, le Hodja se met à réfléchir et dit:

—Mais, mon hôte, j'ai une échelle; la veux-tu?

— Apporte toujours, n'importe quoi.

Le Hodja apporte l'échelle et la place sur lui. L'hôte, encore moins échauffé, appelle encore Nasr-Eddin.

— Pense un peu, lui dit-il, et vois si tu n'as rien d'autre à me donner.

Le Hodja, après un moment, s'écrie:

— Mais c'est vrai; j'ai une auge. Qu'en dis-tu?

— Apporte toujours.

Nasr-Eddin va la chercher et la pose, encore toute pleine d'eau, par dessus l'échelle. Lorsque l'hôte, obsédé du poids des deux objets, vient à se retourner, renverse l'auge et se trouve inondé. Il se met alors à appeler de nouveau le maître de la maison.

— Retire les couvertures, lui crie-t-il, il y en a tellement que me voilà maintenant tout trempé.

CXXXV.

Or inactif, or inutile.

Le Hodja, en voyageant dans le but de s'instruire, atteignit une fois certain pays dont les habitants avaient coutume de planter un drapeau sur leur maison pour chaque vase d'or qu'ils possédaient. On voyait ainsi de maisons avec un, deux, trois, quatre et cinq drapeaux. Le Hodja séjourne là une année entière, puis il remplit alors plusieurs pots avec des pierres de silex, et plante un drapeau sur chacun. La coutume du pays était de s'inviter les uns les autres pendant le Baïram. Le tour du Hodja venu et le repas fini, on s'en fût au bain. Les invités remarquent les vases et y trouvent uniquement des pierres de silex.

— Mais, Hodja, disent-ils, il n'y a là que des cailloux.

— Que ce soit de l'or ou seulement des pierres, répond celui-ci, cela revient au même quand c'est pour laisser dans les pots.

CXXXVI.

Blague dévote.

— Dans ce mois, quels jours mange-t-on, et quels jours ne mange-t-on point? demandait-on à un calender, pendant le jeûne du Baïram.

— Je ne sais quel jour on garde le jeûne, répondit un abdal (moine), car je ne mange qu'une fois par mois.

CXXXVII.

La maladie du pauvre c'est la faim.

Un médecin tâtait le pouls d'un calender, accoutumé à faire usage de la drogue assoupissante appelée beng. Il s'aperçut facilement qu'il n'avait d'autre maladie que la faim. Aussitôt il fait cuire un plat de pilaf et le place devant ce pauvre diable.

— Bienfaisant docteur, s'écrie-t-il après avoir tout mangé, je connais vingt autres calenders sujets à la même maladie que moi ; je vous les aménerai, et de cette façon vous pourrez expérimenter sur eux l' efficacité de votre remède.

CXXXVIII.

Remords médical.

Certain jour un médecin trouve un cimetière sur son chemin ; il ferme aussitôt les yeux.

— Pourquoi en agis-tu de la sorte? lui demande son fils.

— Je veux éviter de reconnaître aucun de ceux qui sont ici, car c'est là que sont enterrés ceux que ma potion a fait mourir.

CXXXIX.

Lunettes à déplacer.

On avait mis le Hodja comme lecteur et précepteur auprès d'un fils de roi. Il prenait ordinairement congé du prince aussitôt après

l'appel à la prière du midi. Certain jour, cet appel fait, le Hodja continuait sa lecture, les lunettes sur le nez.

— On a donné le signal de la prière, dit alors le prince. Nous sommes maintenant libres.

— Je n'ai pas entendu, réplique le Hodja.

— S'il en est ainsi, poursuit le royal élève, tu aurais bien dû mettre tes lunettes, non sur tes yeux, mais sur tes oreilles.

CXL.

Propos de table mal garnie.

On invite un jour un jeune élégant, nommé Desdar Oglou, à la table d'un riche. On n'apporte ni pilaf, ni viande hachée, mais seulement une soupe; encore le riz y avait-il été fort ménagé.

— Quelle est donc cette soupe? demande-t-il alors assez mal à propos.

— Sans doute, monseigneur va souvent à la chasse, dit quelqu'un, car il a beaucoup de chiens.

— Vraiment, réplique Desdar Oglou, j'en ai plus qu'il ne m'en faut. L'un chasse la perdrix, l'autre la caille, un autre encore la gelinotte.

— Il vous en manque cependant un, poursuit le plaisant.

— Et lequel?

— Celui qui aurait cherché et découvert du riz dans cette soupe.

CXLI.

Qui s'occupe des affaires des autres perd le repos.

Certain jour le Hodja arrive chez lui.

— Femme, dit-il, prépare ce soir un pilaf, que nous nous couchions bien repus, car je me sens vraiment dépourvu de toute tristesse.

La femme fait cuire le pilaf; ils le mangent et se mettent ensuite au lit. A peine étaient-ils couchés qu'on frappe à leur porte.

— Va, femme, dit le Hodja, voir ce que c'est.

La femme s'approche de l'huis.

— Qui est là? dit-elle.

— Mon ânesse a mis bas, dit un voisin, mais le petit n'a ni queue ni oreilles.

— Que veut-on ? demande alors le Hodja.

— On ne nous demande rien, réplique la femme; c'est seulement notre voisin dont l'ânesse a mis bas un petit sans queue ni oreilles.

— Je ne puis rester couché, dit alors le Hodja, car, maintenant, je ne suis plus tranquille.

— Et quel est, demande sa femme, le motif de ta préoccupation?

— Si cet ânon, poursuit le Hodja, atteint l'âge de deux ou trois ans, si on l'emmène dans le bois, et si alors il se trouve de la boue dans le chemin, où s'attachera-t-elle après lui, privé de queue et d'oreilles comme il l'est? C'en est fait de ma tranquillité, levons-nous, ma femme!

CXLII.

Un signe précurseur de la fin du monde.

Certain jour le Hodja atteint le bord d'une rivière; il satisfait alors certain besoin et voit

ensuite surnager ce dont il s'était débarrassé. — La fin du monde approche, s'écrie-t-il à cette vue, cela ne fait pas de doute, puisque cet objet immonde nous enseigne à nager et à passer l'eau.

CXLIII.

Question sur le jugement dernier.

— Quand donc arrivera, demandait-on au Hodja, le tumulte prédit?

— De quel tumulte parlez-vous, réplique le Hodja; du grand ou du petit?

— Qu'est-ce donc que le grand et le petit?

— Le petit est celui que fait ma femme; le grand arrive quand c'est moi qui me mets en colère.

CXLIV.

Un sultan endurant.

Certain jour le Sultan Mourad et Hussein Pacha, le fou, se promenaient incognito et dé-

guisés en derviches auprès du Bosphore. Arrivés à un lieu de promenade publique, ils désirent alors prendre le café.

— Mon Padischa, dit Hussein Pacha, puisque nous n'avons pas de feu, je m'en vais ramasser du bois.

Il en va chercher. Le Padischa en fait un tas et se met à souffler le feu; mais, par distraction, il le laisse prendre beaucoup trop. Hussein Pacha s'en aperçoit.

— Polisson, fils d'une putain d'esclave! crie Hussein Pacha, pour rappeler son attention, et comme il aurait dit à son domestique, et sans penser à l'allusion qu'il faisait à la naissance des sultans, tous issus d'esclaves.

— Heureusement, dit le Padischa, que tu as parlé de cette façon par plaisanterie, car autrement je t'aurais tué.

CXLV.

Réflexion faite à propos d'un tambourineur.

Il existait autrefois un joueur de tambour dont la femme, disait-on à un jeune élégant de

Bassora, dépérissait des coups que son mari lui donnait chaque nuit.

— Ce doit être vrai, réplique l'auditeur; car, où l'on frappe le tambour, il n'y a ni paix ni tranquillité, tant le maître est habitué à battre la peau d'âne.

CXLVI.

A bon chat bon rat.

Un jeune homme sans expérience avait apporté avec lui un petit assortiment de porcelaines de Chine. Arrivé au port, et sur le point de débarquer, il conçut le projet de faire porter ces porcelaines sans rien donner, pour sa peine, au portefaix.

— De quel pays es-tu? dit-il à l'un des porteurs.

— Je suis, répond l'autre, d'Anatolie et de Tach Keupru.

— Voilà, pense le client, un imbécile de Turc; si tu portes, ajoute-t-il tout haut, ce fardeau à mon caravansérail, je te donnerai trois bons avis.

— Fort bien, répond le Turc à ce rusé compère. Il se charge, arrive au caravansérail, et monte quelques degrés ; maintenant, fit-il, je t'écoute.

— Si l'on te dit, répond l'autre, que la faim est préférable à la satiété, n'en crois rien.

— J'entends, fait le porteur, et il gravit encore quelques marches.

— Et qu'as-tu encore à me dire ? demande-t-il.

— Si l'on te dit que la médiocrité est meilleure que la richesse, n'en crois rien.

L'autre monte encore, puis l'invite à parler.

— Comme troisième avis, si l'on te dit que l'état de piéton est préférable à celui de cavalier, n'en crois rien ; tels sont les conseils que j'avais à te donner.

Le portefaix continue de monter encore, atteint enfin le haut de l'escalier et jette alors sa charge bas.

— Que fais-tu donc ? s'écrie le jeune homme.

— Si l'on te dit qu'il reste dans ce ballot un seul objet entier, n'en crois rien, dit à son tour le porteur.

CXLVII.

Le Hodja et sa belle-sœur.

On rapporte que Nasr-Eddin-Effendi avait un frère; tous deux étaient célibataires, mais désireux de se marier. Chacun d'eux trouve une fille à sa convenance, célèbre de noces et entre dans une nouvelle famille. Le frère du Hodja vient voir ce dernier; il s'aperçoit que la femme de celui-ci était gaie et joyeuse, riait et folâtrait, tandis que la sienne était des plus sérieuses.

— Tu es mon frère, dit-il à Nasr-Eddin; fais-moi donc la grâce de me dire comment tu t'y es pris pour donner à ta femme une humeur aussi enjouée; j'en userai de même avec la mienne.

— Cela ne s'indique point gratis, répond le Hodja; si tu me donnes un vêtement complet, je mettrai en œuvre le moyen de la faire rire.

— Je te le promets, fit le frère.

— Invite-moi un soir, poursuit alors Nasr-Eddin, et après être demeuré quelque peu avec

nous, fais qu'on t'appelle au dehors. Commande alors à ta femme de ne se coucher qu'après que je le serai moi-même, quoique je puisse dire et quelles que pressantes soient mes instances. Une fois cet ordre donné, éloigne-toi.

Le frère invite le Hodja comme il avait été convenu; après l'appel à la prière du soir, ils se trouvaient ensemble tous trois quand, selon le programme, on vint appeler le maître de la maison. Celui-ci donne à sa femme l'instruction indiquée et s'éloigne. Le Hodja resté seul avec sa belle-sœur, ne dit plus un mot; celle-ci fatiguée de rester debout indéfiniment, commence à sentir les atteintes du sommeil.

— Effendi, dit-elle au Hodja, souffrez qu'on vous prépare un lit; vous prendrez un peu de repos.

— Je ne désire point me coucher, répondit-il.

— Et pourquoi ne le voulez-vous pas?

— J'ai peur que, si je me couche, les souris ne viennent me manger la tête.

— Et comment, quand vous êtes chez vous, évitez-vous cet inconvénient?

— A la maison, quand je me couche, je place ma tête entre les mains de ma femme;

elle laisse la chandelle allumée; puis, un peu après, quand elle veut dormir elle-même, une esclave prend sa place.

— Nous ferons de même, répond la femme.

Alors les servantes esclaves préparent un lit. La dame s'assied et prend entre les mains la tête du Hodja; bientôt fatiguée, elle appelle une de ses esclaves et la charge du même soin. Peu après, la maîtresse et les autres femmes cèdent au sommeil. Alors le Hodja se lève sans bruit, souffle la chandelle, sort le jouet des dames (*sik*, en turc) et le place entre les mains de l'esclave, se couche et se met à imiter le cri de la souris. La belle-sœur s'éveille à ce bruit et s'aperçoit que la chandelle est éteinte et la servante endormie.

— Méchante créature, lui crie-t-elle, pourquoi t'endors-tu? Voilà que les souris vont ronger la tête de l'effendi!

— Je ne sais si ce n'est déjà fait, répond l'esclave; car je la trouve maintenant bien petite.

La dame se met alors à injurier la jeune fille; elle rallume la chandelle et reconnaît quel objet son esclave avait entre les mains. Aus-

sitôt le Hodja se lève, sort, trouve son frère à la porte et le fait entrer. L'autre obéit à l'invitation et voit sa femme qui riait à ne pouvoir proférer une parole. Quand il voit qu'il n'en peut rien tirer, il s'en va retrouver le Hodja resté dehors.

— Comment t'y es-tu donc pris? lui demande-t-il.

— Si tu avais vu toute l'affaire, répond l'autre, tu en aurais bien pu rire jusqu'à ton dernier jour.

CXLVIII.

Conseil tenu par les souris.

Certain jour, les souris se rassemblent en un certain lieu à l'effet de tenir conseil. Qu'adviendra-t-il de nous, se disaient-elles, avec ce chat, si nous ne découvrons le moyen de nous en préserver? Quand chacune eut dit son mot, l'avis prévalut de fabriquer une sonnette et de l'attacher au cou du chat.

Oyant son tintement, pensaient-elles, nous nous enfuirons.

— Je fournis le bronze, crie l'une; je donne le charbon, dit une autre; j'offre le cuivre, fait une troisième.

Un vieux souriceau s'était jusqu'alors tenu coi.

— Parle, lui dit-on, toi qui as vu s'écouler sur cette terre de si longues années!

— Vous avez oublié, dit-il, en prenant cette délibération, une chose essentielle; je suis prêt à fournir la sonnette toute entière, mais qui d'entre vous ira l'attacher au cou du chat?

CXLIX.

Réponse adroite d'un nouveau converti.

Autrefois, un chrétien âgé se fit musulman. Six mois après sa conversion, l'inspecteur de la prière l'amène devant le cadi et l'accuse de ne point accomplir les oraisons légales. C'était précisément ce même cadi entre les mains de qui le vieillard avait abjuré.

— Pourquoi ne te soumets-tu point, lui demande le juge, aux prières prescrites?

— Effendi, répond l'accusé, c'est en ta présence que j'ai renoncé à mon ancienne foi, et

tu m'as dit alors: Te voici maintenant lavé de tout péché; tu es maintenant comme si tu sortais une seconde fois du ventre de ta mère.

— Ce sont là mes paroles, fait le cadi.

— Eh bien, poursuit le vieillard, il n'y a que six mois de cela; un enfant aussi jeune fait-il donc la prière?

CL.

L'huître et les plaideurs.

Deux hommes étaient autrefois en procès à propos d'un bœuf. Chacun, à l'insu de son adversaire, remet deux cents aspres au cadi pour le gagner. L'affaire appelée à l'audience, les plaideurs amènent le bœuf.

— Que vaut ce bœuf? demande le cadi à celui qui le tenait.

— Il vaut quatre cents aspres, répond l'autre.

— Eh bien, poursuit le cadi, qu'avons-nous à nous en occuper davantage? Chacun de vous m'a donné deux cents aspres; il n'y a donc plus à s'occuper de l'animal.

Les deux plaideurs sortent alors, se questionnent, et apprennent que chacun a fait présent de deux cents aspres au cadi.

— C'est inutile, disent-ils alors, de continuer le procès, puisque le cadi a déjà mangé le bœuf.

CLI.

C'est le vin qu'on ne donne point qui vieillit en cave.

Quelqu'un se sentit autrefois pris de maladie. Son état empirant, il fait appeler un médecin. Celui-ci lui tâte le pouls et dit que, pour cette affection, il fallait du vinaigre d'un an. Le patient sort alors et va en demander à un de ses amis.

— J'en ai précisement, répond l'autre.

Un passant les avait entendus.

— Frère, dit-il alors, aurais-tu la bonté de m'en donner aussi un peu?

— Si j'en avais donné, répond l'ami, à tous ceux auxquels il en fallait, je ne l'aurais pas conservé pendant un an.

CLII.

Malice d'un poëte.

Un Sultan, calife de Bagdad, pesait à la balance les poëmes que lui apportaient les écrivains. Il les récompensait d'après le poids de l'ouvrage. A cette époque, un poëte qui ignorait cette façon de faire du calife, composait un panégyrique en son honneur, à l'effet de le lui offrir.

— Tu te donnes en vain beaucoup de peine, lui dit quelqu'un; tu ne sais donc point comment en use notre Padischa? Il récompense les poëtes en proportion du poids de leurs œuvres.

— Merci bien, dit alors le lettré, et il trace une pièce de vers sur un marbre énorme. Des portefaix le suspendent à une barre; il va ainsi l'offrir à la porte du Padischa. Celui-ci, instruit du fait, dit à son vizir:

— Voilà une bonne affaire et une excellente plaisanterie. Il nous faut nous en tirer à l'amiable.

— Et comment cela? fit le vizir.

— Nous l'arrangerons, réplique le calife, au moyen de mille ducats d'or.

CLIII.

Naïveté indienne.

Certain jour un marchand, qui possédait un esclave indien, lui dit : Allons au cabinet.

L'autre remplit d'eau l'aiguière, mais il s'aperçoit bientôt qu'elle était percée ; toute l'eau s'en échappait.

— Seigneur, dit-il à son maître, ce vase ne conserve point l'eau. Lave-toi donc d'abord ; tu iras ensuite où tu as besoin.

CLIV.

Malice de juif est plus que diabolique.

Un jour quelqu'un fait la rencontre d'un démon qui portait sur ses épaules un vieux rabbin juif. Celui-ci le frappait, le maltraitait et le forçait à marcher.

— Pourquoi, demande l'homme, portes-tu quelqu'un qui te frappe et te maltraite?

Sur ce, le diable — qu'il soit maudit — réplique :

— Il y a là dessus quelque ruse néfaste qui dépasse mon intelligence; à force de m'y appliquer, je finirai peut-être par la deviner.

La malédiction de Dieu soit sur tous les deux!

CLV.

Orgueil d'auteur.

Autrefois un disciple du célèbre Menla-Djami avait composé des poésies et réuni celles-ci en un divan. Menla-Djami examine le recueil et s'aperçoit qu'il était farci de mots incohérents, de négligences et d'inepties. Par ironie, car il ne pouvait faire cas d'un pareil ouvrage, Menla-Djami s'écrie :

— Dieu te bénisse! tu as composé là un fameux divan!

L'autre imbécile s'enorgueillit de l'éloge et réplique:

— C'est là un divan dont le sens échappe aux vulgaires poëtes de ce temps.

— C'est bien vrai, fait Menla-Djami; car je n'en ai pas compris un mot.

CLVI.

Bon avis donné à un méchant barbier.

Un jour Bani-Tchokar s'en fut au bain. Un garçon baigneur, de ceux qui ne rasent point, arrive et le veut frotter avec le gant de laine.

— Je ne désire point être frictionné, dit alors Bani; rase-moi la tête.

Il s'aperçut bientôt que le rasoir ne coupait point.

— Prends-garde, maître, s'écrie-t-il alors; tu vas me raser, si tu n'y prends garde!

CLVII.

Réflexion villageoise.

Autrefois un cadi, en tournée d'inspection dans la campagne, atteint un village des en-

virons de Koniah. Il interroge les campagnards sur la prière, et demande à l'un d'eux, qui paraissait un peu moins ignorant que les autres, combien de fois on devait prier le matin.

— Vingt fois, reprend le rustre.

— Tais-toi, fait le cadi. Tu n'es qu'un âne.

— On dit quatre prières, fait un autre.

— Si j'ai dit vingt, fait le premier, ce n'en est que mieux.

CLVIII.

D'un extrême à l'autre.

Certain jour un paysan s'en va trouver le cadi pour certaine affaire. Il croyait se faire bien venir du juge en lui prodiguant les titres.

— Le salut soit sur vous, seigneur prophète, dit-il en entrant.

— Tais-toi, fait le cadi; tu n'es qu'un imbécile.

— Ai-je donc, en parlant ainsi, blessé quelqu'un des règles de la langue?

— Corrigez-moi cet ignorant, commande le cadi.

Les huissiers le frappent.

— Pourquoi, lui dit le cadi, me parles-tu de cette façon? C'est là le fait d'un niais.

— J'étais troublé, ô porc, réplique le villageois; j'étais troublé.

CLIX.

La calotte volée.

Certain jour un Seigneur s'en fut au bain. On lui vola son tékié (petit bonnet blanc d'étoffe de coton porté sur le turban ou le fez).

— Tu m'as volé mon tékié, dit-il au maître-baigneur au moment de sortir.

— Tu es venu au bain tête nue, répondit celui-ci.

— Regardez, messieurs, s'écrie le plaignant, en s'adressant à l'assistance; regardez ma tête et voyez si j'ai pu venir au bain tête nue!

Elle était toute couverte de teigne.

CLX.

Qu'on pleure ou qu'on rie l'auteur le prend à son avantage.

Dans Andrinople la bien gardée, se trouvait autrefois un poëte nommé Silani. Il se mit un jour à réciter au peuple une pièce de vers des plus négligés. L'assistance se mit à rire.

— Mes ouvrages, s'écrie alors Silani en se louant lui-même, n'appartiennent point, on le voit, au genre larmoyant.

CLXI.

Réponse piquante d'un aveugle.

Un poëte, autrefois le favori des vizirs, était devenu aveugle sur la fin de ses jours; il donnait des leçons et se faisait conduire de porte en porte par un jeune garçon. L'un des vizirs le vit une fois en songe, réduit à cet état. Il se rappelle alors des détails du passé de ce pauvre homme, et le lendemain l'accoste et lui dit:

— Me reconnais-tu ?

— Et pourquoi ne te reconnaîtrais-je point; si j'ai perdu la vue, l'ouïe me reste; j'ai autrefois ressenti les effets de ta bonté et de ta générosité; n'es-tu pas tel pacha ?

— Et ce petit garçon est-il ton fils? poursuit le vizir.

— Il est mon fils et votre serviteur.

— Sait-il lire ?

— Certainement.

— Et que lit-il? continue le Pacha.

— Il voit le fâcheux état où son père est réduit, réplique le pauvre ; aussi, lit-il des imprécations contre ceux qui l'abandonnent, sans secours, à son malheureux sort.

CLXII.

Dévotion singulière.

Certain calender négligeait d'observer le jeûne obligatoire du Ramazan, mais il ne laissait point de manger chaque nuit, un peu avant l'aube.

— Puisque tu ne jeûnes point pendant le

jour, lui demande-t-on, pourquoi manges-tu à l'aube?

— Si l'on abandonnait non seulement le précepte, réplique le calender, mais encore la tradition, ne serait-on point compté au nombre des infidèles?

CLXIII.

Accord conjugal.

Un jour le Hodja dit à sa femme:

— Ecoute-moi, s'il te plaît; ne te fâche point de ce que je vais te dire. Convenons que je remplirai le désir conjugal chaque vendredi; mais, comme j'ai beaucoup d'occupations, il sera nécessaire de m'en faire souvenir; pour cela, tu mettras mon turban sur la grande armoire où se placent les lits pendant la journée, et je saurai ce que cela voudra dire.

La femme accepte, mais elle ne se contente bientôt plus du vendredi, et place un autre jour encore le turban sur la grande armoire.

— Quel jour sommes-nous donc? dit le Hodja.

— C'est aujourd'hui vendredi, ne le vois-tu pas ?

— Alors il faudra, réplique le Hodja, que du vendredi ou de moi l'un attende l'autre.

CLXIV.

En toutes choses, discernement est nécessaire.

Un jour, le Hodja labourait son champ. L'une des courroies casse. Aussitôt il déploie son turban, l'attache à la place de la courroie, prend l'aiguillon et pousse le bœuf. Celui-ci donne une secousse, met le turban en morceaux, et tourne sur lui-même. A cette vue le Hodja s'écrie :

— Voyez cet imbécile ; il tire aussi fort sur un turban que sur une courroie.

CLXV.

Un enfant terrible.

Le Hodja et son fils se promenaient un jour ensemble. Ils rencontrent un enterrement ; der-

rière le convoi s'avançait une jeune épouse qui exhalait sa douleur en plaintes amères.

— Ce matin encore il mangeait, il buvait et était couché sous la couverture; maintenant, on le conduit à une demeure où ne se trouvent ni manger, ni boire, ni couverture, ni lit, pas même une natte.

— Est-ce donc chez nous qu'on le porte? demande alors à son père le fils du Hodja.

CLXVI.

Ne mets la dent qu'à fruit connu.

Un jour le Hodja, en arrivant dans certaine ville, aperçoit un noyer; il ne connaissait pas cet arbre. Il s'arrête étonné, fait tomber quelques noix enveloppées de leur brou, et mord dans l'une d'elles sans plus de façon. Il la trouve amère, voit sa bouche enfler, s'inquiète et dit:

— Sa couleur et sa forme sont celles de la prune; serais-je empoisonné? On a fait là quelque fourberie. Hélas! son apparence est bien trompeuse!

CLXVII.

L'avare et la tête de mouton.

Certain avare mangeait uniquement de la tête de mouton, d'un bout de l'année à l'autre.

— Pourquoi, lui demande-t-on un jour, préfères-tu, hiver comme été, cette viande à toute autre ?

— Ne voyez-vous point, répond-il, combien la tête du mouton est économique ? D'abord le domestique qui l'apporte de la boucherie ne peut rien en couper ; ensuite on n'a rien à dépenser pour la faire cuire, puisqu'on la vend toute cuite ; de plus il y a profit à tirer de sa peau, de sa viande, de ses yeux, de ses oreilles, de sa langue, de sa cervelle ! Autant de plats. Concevez-vous bien combien tout cela est avantageux !

CLXVIII.

Leçon donnée aux avares.

Un avare rentre chez lui et prie sa femme de lui donner à souper. Celle-ci fait rôtir une

poule; elle l'apporte à son mari. A ce moment un mendiant vient frapper à la porte.

— Pour l'amour de Dieu, disait-il, donnez-moi quelque chose.

L'autre méprise cette demande et renvoie le pauvre les mains vides.

Le temps se passe. Le malheur atteint l'avare; il se trouve bientôt dénué de toutes ressources. Réduit à cet état, il se dispute un jour avec sa femme, et s'en sépare. Celle-ci prend alors un autre mari. A quelque temps de là, par la permission divine, elle lui fait cuire une poule et la place devant lui. Un mendiant vient frapper à la porte.

— Pour l'amour de Dieu, disait-il, donnez-moi quelque chose.

Sur le champ le mari prend la poule toute entière et la donne à sa femme.

— Porte-la, dit-il, à ce pauvre homme.

La dame obéit et reconnaît dans le mendiant qu'elle trouve à la porte son premier mari. Elle retourne auprès de son nouvel époux et lui raconte cette étrange rencontre.

— Chère femme, s'écrie alors celui-ci, apprends que je suis venu autrefois demander la

charité pour l'amour de Dieu. Mon indigence était alors extrême, cependant cet homme n'a rien voulu me donner. Je me suis éloigné les mains vides. Alors le Tout-Puissant lui a enlevé tout son bien, jusqu'à une femme telle que toi, pour me le donner. Sa fortune m'est venue, et ma pauvreté lui est allée. J'avais besoin de lui; c'est lui qui, à présent, a besoin de moi.

On raconte ainsi cette anecdote. Tirez-en, mes amis, le profit que vous devez. Sachons remercier le Dieu Très-Haut de ce qu'il nous accorde des biens de ce monde; pauvres ou riches, ne tenons point son nom en mépris.

CLXIX.

Prière d'avare.

Chaque fois que certain avare se mettait à table, il s'écriait à deux reprises:

— Dieu m'en préserve!

— Pourquoi, lui demande-t-on un jour, prononces-tu ce double souhait?

— Le premier, répond l'avare, s'applique au démon (la malédiction soit sur lui); le second,

aux hôtes, de façon que ma cuisine soit à l'abri de leurs atteintes.

CLXX.

Tamerlan au bain.

Tamerlan se trouvant à Ak-Chéhir, invite le Hodja à venir au bain avec lui. Nasr-Eddin accepte. Une fois arrivé, Tamerlan se sert d'un pechtemal (grande pièce d'étoffe bleu-foncé), de la valeur de cent pièces d'or, puis ils pénètrent à l'intérieur. Tous deux vont s'asseoir auprès de la cuve et s'entretiennent.

— Si j'étais esclave, j'entends un esclave à vendre, dit Tamerlan au Hodja, combien m'achéterais-tu?

— A peine te payerais-je cent pièces d'or!

— Mais, imbécile, le pechtemal vaut, à lui seul, cette somme.

— J'ai bien pensé au pechtemal, réplique le Hodja; autrement personne ne t'achéterait seulement une pièce d'or (1).

(1) Tamerlan était boiteux et fort laid; une horrible cicatrice lui traversait le visage.

CLXXI.

Les poules et le coq.

Une autre fois encore Tamerlan invite le Hodja à le suivre au bain. Ils y arrivent suivis des quinze ou vingt agas préposés à ce service.

— Pendant que nous serons assis, le Hodja et moi, auprès de la cuve, prenez chacun un œuf, leur commande Tamerlan, mettez-vous à marcher comme le ferait une poule, imitez-en le cri, et venez mettre sur la pierre l'œuf que vous tirerez de dessous le pechtemal.

Tamerlan et le Hodja s'asseyent près de la cuve. Aussitôt un aga s'approche accroupi, imite le cri d'une poule qui pond, place son œuf sur la pierre et s'éloigne. Chacun à son tour répète le même manége et vient placer un œuf sur la pierre. Alors le Hodja se lève, agite les bras comme un coq fait de ses ailes et en imite le cri.

— Que fais-tu donc là? dit Timour.

— Pour tant de poules, réplique le Hodja, ne faut-il point un coq?

CLXXII.

Les serviettes à ablutions.

Un jour le Hodja dit à sa femme: prépare un bon plat de youhourt que je le porte à Tamerlan demain matin; je le veux avoir dès le matin, dit-il.

La femme prépare le youhourt, et le lendemain, dès l'aube, le Hodja enveloppe le plat dans des serviettes à ablutions, toutes brodées, l'emporte, arrive auprès le Tamerlan et le lui présente encore enveloppé des mouchoirs.

— Qu'est ceci? demande Timour.

— Je vous ai apporté, réplique le Hodja, ce youhourt frais pour que vous le mangiez, et ces mouchoirs pour vous essuyer après les ablutions.

Timour dénoue les serviettes, en sort le youhourt, puis les prend à la main, regarde la broderie et la trouve mauvaise.

— Je voudrais, dit-il, me torcher de la main qui a brodé ces serviettes.

— La main qui les a brodées est loin, ré-

plique le Hodja; mais les serviettes sont là, et justement pour faire ce que vous dites.

CLXXIII.

Un cadi dépouillé.

Certain jour le Hodja se trouvait si complètement dénué de tout qu'il ne lui restait même plus ni froment ni orge. Alors il met sur son âne une grande sacoche, attache un tambour au cou de son fils et s'en va de porte en porte solliciter la charité des habitants. A peine a-t-il battu la caisse, et l'a-t-on vu dans cet équipage, que chacun, hommes et femmes, apporte qui un plat, qui deux plats d'orge ou de blé au Hodja. Celui-ci les versait à mesure dans sa sacoche. Il arrive enfin à une grande porte dont un battant était resté ouvert. Le fils du Hodja fait résonner le tambour, mais personne ne sort; il pousse l'âne à l'intérieur et s'aperçoit qu'un silence complet y régnait. Il attache ensuite l'âne à l'écurie, prend une échelle, monte en haut suivi de son père, et

entre dans un vestibule, puis pénètre dans un salon, toujours sans rien entendre.

A ce moment un bruit parvient aux oreilles du Hodja; une voix de femme disait: l'arrivée de l'effendi est proche. Cela voulait dire que la maîtresse de la maison avait pris un rendez-vous galant, pour ce jour là même, avec le cadi de la ville. Elle était en ce moment au bain. — Sortons vite, disait-elle en cet instant à ses femmes esclaves.

Le Hodja l'entend. Il y a là, se dit-il, une bonne plaisanterie à faire. Il cherche aussitôt un endroit pour se cacher et voit, en face de lui, une salle splendide, toute dorée: un lit était préparé au milieu; il entre sans hésiter dans ce salon, y trouve presque vide la grande armoire à la literie et s'y assied, avec son fils, sur les couvertures.

Un moment après la jeune dame sort du bain et, soutenue sous les bras par ses esclaves, vient s'asseoir dans ce salon à la place d'honneur; elle attend ainsi la venue du cadi. Ce juge arrive bientôt; les esclaves l'amènent à leur maîtresse, qui se lève, fait quelques pas au devant de lui, le prend sous les bras, et lui

cède la place d'honneur. On se trouvait dans la saison d'été et pendant l'une des plus chaudes journées, aussi le seigneur cadi se trouvait-il en transpiration. Alors les esclaves le débarrassent de son vêtement, qu'elles placent dans un coffre; il reste en caleçon, en petit gilet et la tête couverte seulement du petit bonnet qu'on met sous le turban.

Ainsi mis à son aise l'effendi s'assied sur le lit et la dame, également vêtue à la légère, vient se placer auprès de sa Seigneurie. Peu après ils se mettent à prendre une légère collation et boivent quelques coupes de vin. La chaleur aidant, le cadi est bientôt gris. A ce moment, la demoiselle fait un signe; on couche l'effendi sur le lit et les esclaves s'éloignent, laissant enfin seuls leur maîtresse et le cadi. Le Hodja se tenait toujours coi.

La dame se sent alors en bonnes dispositions: elle et le cadi se jettent dans les bras l'un de l'autre, ils se mettent à folâtrer et à échanger des baisers. Le cadi saisit le moment et dénoue promptement le vêtement de la dame et l'en débarrasse. Cela fait, la parole revient à celle-ci.

— Ils m'appartiennent, réplique le Hodja, comme tombés entre mes mains à titre de butin.

Pendant que le Hodja se réjouissait dans son cœur et goûtait chez lui un doux repos, le cadi et la dame étaient, comme nous l'avons dit, descendus tout épouvantés de la chambre où ils se tenaient.

— Il faut, se disaient-ils, qu'il s'y trouve un esprit. — Aussi n'osaient-ils y remonter. La dame appelle une esclave; celle-ci arrive.

— Monte, lui commande sa maîtresse, chercher, là haut, les habits du seigneur cadi.

L'esclave, également effrayée, gravit lentement et avec mille précautions l'escalier qui conduisait au salon; elle regarde dedans par la porte de la chambre et ne voit personne; elle visite l'armoire à la literie et le coffre sans rien découvrir, puis elle descend.

— Il n'y a là haut, dit-elle à la dame et à l'effendi, ni démon, ni esprit.

Ceux-ci, encore agités de mille appréhensions, montent et s'asseyent.

— Ce n'était pas là un bon signe, dit encore le seigneur cadi, toujours effrayé; remet-

tons notre amusement à un autre temps. Qu'on m'apporte mes vêtements, sans différer davantage, que je m'habille et m'éloigne.

La dame donne ordre aux esclaves d'apporter les habits de l'effendi; aussitôt l'une d'elles ouvre le coffre, regarde et ne découvre ni paquet ni turban. Elle en instruit sa maîtresse, et celle-ci rapporte le fait au cadi. Le juge se prend à réfléchir, reste fort troublé et ne peut découvrir comment pareille chose a pu arriver, car, certainement, il n'était pas venu tout nu du tribunal.

— Ah! ma chère, s'écrie-t-il, ce qui devait avoir lieu s'est accompli; ce qui devait arriver s'est réalisé!

Il écrit aussitôt ce billet à son intendant: — Remets, lui commande-t-il, un vêtement complet, de la tête aux pieds, au porteur du présent.

— Envoyez quelqu'un avec ce billet, dit alors le cadi à la dame, tout en pliant, fermant et scellant sa missive.

La dame l'expédie par sa nourrice. Celle-ci s'en va directement au tribunal et remet le papier au suppléant du cadi, le naïb-effendi.

Ce dernier en prend connaissance et voit que le seigneur cadi écrivait pour qu'il lui soit envoyé une calotte, un turban, des caleçons et tout ce qui s'ensuit. Il appelle l'intendant et l'instruit du contenu. Conformément à la teneur du billet, celui-ci demande au harem un habit complet, et remet le paquet à la nourrice. Cette messagère le prend, arrive et place le tout devant le cadi. Celui-ci s'habille, se ceint, se coiffe, et, au moment de partir, se souvient de sa mule. Il commande qu'on la lui amène; une esclave court à l'écurie, mais ne l'y trouve plus.

— Effendi, s'écrie-t-elle, la mule n'est plus à sa place.

Le cadi s'étonne de ce nouvel incident; mais, sans plus tarder, il fait ses adieux à la demoiselle, sort de la maison sans regarder ni derrière ni devant lui, tant il était troublé, et s'en va au tribunal où il prend place sur son siége. Cependant tout ce qui s'était passé dans la journée lui revenait en mémoire.

Il rentre chez lui peu après et, la nuit venue, se couche.

Le lendemain, dès le matin, ce juge quitte

son harem, et va remplir son office au tribunal. Quelques uns de ses amis viennent l'entretenir. Une fois seul les aventures de la veille lui reviennent de nouveau à l'esprit; plus il y pense, plus il reste étonné.

Pendant ce temps, le Hodja Nasr-Eddin effendi se vêt des habits du cadi, se coiffe de son turban et se couvre de son manteau. Dans cet équipage il monte la mule de l'effendi et se rend au tribunal.

Les domestiques du cadi ne manquent pas de l'examiner et de remarquer qu'il était vêtu de tous les habits de leur maître, et monté sur sa propre mule. Ils courent aussitôt en avertir le cadi.

— Monseigneur, lui dirent-ils, Nasr-Eddin effendi vient d'arriver, il vous a volé; considérez les vêtements qui le couvrent et la mule qu'il monte.

— Prenez garde, répond le juge, à ce que vous dites; il ne faut point accuser quelqu'un à la légère.

Cependant le Hodja met pied à terre, attache la mule au bas de l'escalier, monte où se tenait l'effendi et le salue.

— Le salut soit sur toi, réplique le cadi.

Ce juge se lève, et, pour faire politesse au Hodja, il le fait asseoir à la place d'honneur, lui offre un café excellent, et le comble enfin des attentions les plus honorables. Ensuite l'effendi fait éloigner les importuns et adresse directement une question au Hodja.

— D'où avez-vous eu ces vêtements, seigneur Hodja, lui dit-il, et d'où vous vient cette mule?

— J'en jure par Dieu, réplique Nasr-Eddin, un combat a eu lieu hier. Le prince rouge donnait l'assaut à la forteresse blanche. Au fort de l'action, un panique s'est emparée des combattants. J'ai ramassé le butin abandonné sur le champ de bataille.

A ces mots le cadi comprit aisément de quoi il s'agissait; il change d'attitude et dit au Hodja:

— Puisque c'est ton butin, il est juste qu'il te reste; peut-être même un surcroît t'est-il nécessaire pour que si on te demande: as-tu vu le chameau? tu répondes: il faut que lui et son petit aient été mangés, car je n'ai vu ni l'un ni l'autre.

— S'il doit en être ainsi, poursuit le Hodja, donnez-moi le prix du chameau que notre

bouche se ferme si bien là-dessus qu'il n'en sorte même pas une parole.

Sur ce, le seigneur cadi, autant pour satisfaire au désir du Hodja que pour sa propre tranquillité, lui remet vingt pièces d'or, en lui recommandant de nouveau de ne rien laisser transpirer au dehors.

— Comment pourrait-on en entendre parler? dit le Hodja. Tout cela restera entre nous, surtout si à la place du petit du chameau vous voulez bien me donner la mule. C'est là tout ce que je vous demande encore.

— Fort bien, dit alors le cadi, et il donne des ordres en conséquence à ses domestiques. Ceux-ci amènent la mule au Hodja, et la lui présentent; aussitôt ce dernier fait ses adieux au seigneur cadi, se met en selle et s'en retourne chez lui.

Depuis lors, il n'a point cessé de porter les habits, le manteau et le turban du juge, et de monter sa mule; de plus, à ce que l'on raconte, il n'en a communiqué le secret à personne.

CLXXIV.

Trait de paresse.

On rapporte qu'à certaine époque le Hodja possédait un veau. Une journée, sa femme lui donnait de l'eau et du fourrage; le lendemain, c'était le Hodja, chacun à son tour.

Certain jour où c'était à la femme du Hodja à remplir ce service, il se célébrait une noce en face de chez eux; on l'avait invitée.

— Comment, dit-elle à son mari, nous arrangerons-nous ?

— Nous allons, réplique celui-ci, faire ensemble une convention; celui qui parlera le premier donnera à boire et à manger au veau.

— Accepté, répond la femme.

Cela dit, le Hodja rentre chez lui, et son épouse se rend à la maison où se faisait le mariage.

Précisément une troupe de bohémiens était venue camper ce jour là en dehors de la ville, et les femmes s'étaient répandues dans les rues, regardant de côté et d'autre s'il s'y trouvait quelque chose à voler. Une d'elles entre, par aventure, dans la maison du Hodja; un silence

complet y régnait. Arrivée dans le harem, elle aperçoit le Hodja qui reste absolument muet. Aussitôt elle furête dans la maison, ramasse tout ce qu'elle trouve et en remplit son sac; elle avait beau regarder le Hodja, celui-ci se tenait toujours coi. Elle n'hésite plus et enlève de sa tête la calotte et le turban sans qu'il souffle mot. — Si je parle, se disait-il en lui-même, il me faudra donner à boire au veau. Aussi ne faisait-il aucunement attention aux mouvements de la bohémienne qui en profite pour sortir et s'échapper.

On servait alors le repas dans la maison des nouveaux époux. La femme du Hodja prend quelque nourriture dans un plat pour la porter à son mari. Elle arrive à la maison et s'aperçoit qu'on l'avait si complètement dévalisée qu'il ne restait même pas de turban ni de bonnet sur la tête du Hodja. Aussitôt elle rompt le silence et dit :

— Hodja, où est donc passé tout ce qui se trouvait chez nous ?

— C'est toi qui as parlé, s'écrie alors Nasr-Eddin; aussi c'est toi qui, aujourd'hui, donnera à boire et à manger à notre veau !

CLXXV.

Un mort loquace.

Certain jour Hodja Nasr-Eddin s'en fut couper du bois dans la montagne. Il se place sur une grosse branche et commence à l'attaquer. Quelqu'un survient alors et lui dit:

— Ne coupe pas cette branche; tu vas tomber!

Le Hodja feint de ne point l'entendre, continue et tombe bientôt avec la branche. Aussitôt, il court après l'avertisseur et s'écrie:

— Puisque tu as prédit le moment de ma chute, tu dois pouvoir m'indiquer celui de ma mort; dis-le moi de suite que je sache en quel temps je quitterai ce monde.

— Quand tu auras fini de couper du bois, réplique l'homme, et quand tu auras chargé ton âne, si celui-ci, en retournant chez toi, pète à huit reprises, tu mourras.

Le Hodja charge l'âne bientôt après, le fait marcher devant lui et poursuit son chemin. L'âne s'oublie une première fois.

— Voilà, s'écrie le Hodja, une partie de mon âme qui s'envole!

Bref, les huits coups se trouvèrent exactement complétés au moment où ils arrivèrent à la maison.

— Voilà, s'écrie le Hodja, le huitième demi quart de mon âme qui est parti! Ma femme, poursuit-il, me voilà mort; décharge notre âne et va porter cette funeste nouvelle aux gens du village!

Là dessus, il se couche à terre et s'étend de tout son long.

La femme croit son mari mort, et s'en va en avertir les villageois. Ceux-ci arrivent et s'occupent de l'ensevelir; ils accomplissent sur lui les ablutions mortuaires et le placent dans le cercueil.

Pendant qu'ils le portaient, leur chemin se trouve coupé par un cloaque de boue; ils s'arrêtent indécis.

— Par où passerons-nous? se demandent-ils mutuellement.

L'un répond: par ici; l'autre: par là! et, de fil en aiguille, une dispute s'élève entre eux. Le Hodja n'y tient plus et s'écrie:

pour le voyageur. Celui-ci se couche; les époux en font autant de leur côté. Un moment après, le mari fatigué s'endort; aussitôt la femme se lève sans bruit et s'en va trouver le marchand. Ils se divertissent ensemble; mais la femme ne le trouve pas si bien armé qu'il l'avait d'abord dit.

— Mais, l'ami, lui dit-elle, tu m'avais de beaucoup exagéré tes avantages; il n'y a là rien qui vaille!

— Ah! madame, réplique le galant, j'en ai plus que vous n'en voyez; mais j'ai été contraint à le mettre en gage, il y a quelque temps.

— Combien, poursuit l'éveillée, as-tu emprunté dessus?

— Vingt ou trente tomans [1], réplique-t-il.

La dame les lui donne aussitôt en lui recommandant bien d'aller retirer son gage et de le rapporter la nuit prochaine sans faute.

Au matin, le marchand se lève et s'en va de nouveau offrir du raisin dans le village. A l'approche de la nuit il se demande comment

(1) Pièces d'or de la valeur de douze francs environ.

il s'y prendra pour satisfaire son hôtesse. Absorbé dans cette pensée, il s'aperçoit que des abeilles avaient profité de son immobilité pour s'assembler sur son panier de raisins.

— Voilà mon affaire, s'écrie-t-il.

Il prend alors une abeille et la presse sur l'instrument qui avait été trouvé trop menu. L'animal y enfonce son dard; une inflammation se déclare, et l'objet enfle tellement qu'on aurait eu de la peine à deviner ce que c'était.

Cela fait, il retourne trouver la dame; elle était justement seule à la maison.

— L'as-tu dégagé, lui demande-t-elle, des mains de l'usurier?

— Oui, vraiment, répond l'autre.

Le soir venu, on se met à table; puis, arrive le moment de se mettre au lit. Tous trois se couchent suivant les dispositions de la nuit précédente; on n'avait eu garde de ne point mettre le lit du voyageur auprès de la chambre à coucher.

Une fois le mari endormi, la dame vient trouver le marchand, que la souffrance empêchait de fermer l'œil, et qui se remuait dans son lit comme sur un gril. A la vue de l'objet

la femme pense s'évanouir de plaisir, et sur ce, elle lâche un vent.

— Comment, s'écrie l'homme, employant une expression usitée en Diarbékir, à la barbe de ton mari?

— Non pas, dit la femme, qu'a-t-on à lui reprocher, le pauvre homme, mais à la tienne, en raison de ce que, connaissant le prix inestimable de ce que tu possédais, tu n'as pas craint de le mettre en gage.

CLXXVII.

Valeur comparative de l'hiver et de l'été.

Un jour le Hodja dit à ses amis:

— Une après midi d'été égale trois jours d'hiver.

— Comment cela? demandèrent-ils.

— J'en ai fait l'expérience, réplique le Hodja: j'avais une fois lavé mon caftan pendant l'hiver; il lui a fallu trois jours pour sécher; je l'ai ensuite lavé une après midi d'été et il s'est trouvé sec avant la nuit.

CLXXVIII.

Jeunesse ou vieillesse.

— Entre la jeunesse et la vieillesse il n'y a pas de différence, dit un jour le Hodja.

— Comment cela? lui demande-t-on.

— En face de notre porte, répondit-il, se trouve une pierre; peu de personnes parviennent à la soulever. Dans ma jeunesse j'ai essayé de la lever sans pouvoir y réussir; plus tard, et alors j'avais atteint la vieillesse, cela m'est revenu en mémoire, j'ai de nouveau essayé, mais en vain, de la soulever. C'est d'après cette expérience que je dis qu'il n'y a aucune différence entre la jeunesse et la vieillesse.

CLXXIX.

Miracle posthume de Nasr-Eddin.

Hodja Nasr-Eddin (la miséricorde de Dieu soit sur lui!) était passé depuis peu de cette vie périssable dans un monde meilleur, son tombeau, son illustre sépulture était placée auprès d'une vénérable mosquée. Un vendredi,

que le peuple se trouvait réuni pour la prière, on entend tout-à-coup s'élever une voix joyeuse qui dit: Musulmans, Hodja Nasr-Eddin est sorti de la tombe, il s'est mis à cheval sur son cercueil, il crie et se divertit.

A ces mots, les fidèles sortent de la mosquée et aussitôt le dôme de celle-ci s'écroule derrière eux. Personne n'eut le moindre mal.

Vous comprenez, mes amis, quel rang illustre et glorieux Hodja Nasr-Eddin effendi occupe parmi les saints qui entourent le Dieu Très-Haut, puisqu'il lui a été permis de faire des miracles même après sa mort.

Plusieurs récits dignes de foi sont faits à son sujet; mais de plus nombreux encore se trouvent entachés de fausseté. Dieu sait ce qu'il en est! Mais on se souviendra de lui jusqu'au jour du jugement dernier.

La miséricorde de Dieu soit sur lui, la miséricorde et le pardon!

NB. Les anecdotes qui précèdent ont toutes été prises d'un manuscrit venu d'Egypte et divisé en huit chapitres; il paraît avoir appartenu à M. Cardonne et a été transcrit d'une main européenne, sur du papier de fabrication française qui porte, dans sa pâte, la date de 1757.



PREMIER SUPPLÉMENT

Extraits du manuscrit N° 229, ancien fonds turc, de la Bibliothèque Nationale de Paris.

Dans ce manuscrit, d'une écriture du seizième siècle ou du commencement du dix-septième, les historiettes sont divisées en cinq chapitres.

CLXXX.

Observation climatérique.

Un jour Nasr Eddin-Hodja prêchait à Sivri-Hissar.

— Musulmans, dit-il en branlant la tête, le climat de cette ville est le même que celui de Kara-Hissar.

— Comment cela ? lui dit-on.

— A Kara-Hissar, réplique le Hodja, je me suis découvert et j'ai regardé mon bâton de jeunesse (virgâ) pendant sur ma bourse; ici je me suis découvert et j'ai regardé; il en était de même.

CLXXXI.

Prévoyance divine.

Un jour le Hodja monte en chaire et prêchait: Remercions, musulmans, le Dieu véridique et tout-puissant de ce qu'il ne nous a point placé le derrière dans la main, car nous nous serions sali le nez plus de cent fois par jour!

CLXXXII.

Tentation évitée.

Une autre fois encore, le Hodja monte en chaire et prend la parole. Rendons à Dieu d'éternelles grâces, musulmans, s'écrie-t-il, de ce qu'il n'a point placé derrière nous ce qu'il a mis devant, autrement chacun aurait pu, presque involontairement, commettre le péché dont Loth seul a pu se préserver.

CLXXXIII.

Le Paradis du pauvre.

Un jour le Hodja se promenait; une troupe de femmes lavait des hardes. Le Hodja s'en approche. Alors les femmes se découvrent.

— Comment nomme-t-on cela?

— En turc cela s'appelle *am*, répond le Hodja sans recourir à aucune circonlocution.

— Du tout, répliquent-elles, c'est le Paradis du pauvre.

Le Hodja s'éloigne, enveloppe son *sik* (virga) d'un morceau de toile comme si c'eût été le linceuil, l'entoure d'un copeau pour tenir lieu de cercueil, et revient.

— Qu'est cela, Hodja? dirent-elles.

— C'est un pauvre qui est mort, fait-il, et qui demande à entrer en paradis.

L'une d'elles, pour l'y mettre, prend l'objet à la main; la bourse restait dehors.

— Et qu'est ceci? dit-elle.

— Ce sont, dit le Hodja, les fils du pauvre, qui sont venus visiter son tombeau.

CLXXXIV.

Un iman susceptible.

Le Hodja avait la tête couverte de teigne. Le plus souvent l'iman de la mosquée du quartier récitait la sourate : *El hakim*, qui commence par ces mots : Que chacun atteigne à la sagesse, qu'il y atteigne. Le Hodja s'en trouvait blessé. Qu'a-t-il donc, disait-il, à parler toujours de ma teigne?

Certain jour le Hodja monte en chaire pour remplir l'office de l'iman absent. A ce moment celui-ci arrive. — Profitons de l'occasion, se dit le Hodja. Aussitôt il se met à réciter la sourate : *El hakim*, mais, comme l'iman était boiteux, il dit : Que chacun marche droit dans le sentier de la sagesse, qu'il marche droit. Il voulait ainsi faire allusion à l'infirmité de ce prêtre.

La prière finie, celui-ci s'écrie :

— Musulmans, avez-vous entendu cette prière? Elle ne vaut rien.

— Eh! imbécile, réplique le Hodja, quand, chaque jour, tu mettais ma teigne en lu-

mière, ta prière était bonne; pourquoi celle où j'ai parlé de ta boiterie ne vaudrait-elle rien? (1)

CLXXXV.

Menace comminatoire.

Deux hommes se présentent devant le Hodja.

— J'ai donné de l'argent à celui-ci, dit l'un, et il ne me le rend pas!

— Pourquoi, fit le Hodja, ne le payes-tu point?

— C'est, répond l'autre, que je n'ai pas d'argent.

— Est-ce avec de telles raisons, effendi, reprend le créancier, que je me trouverai payé? Faites-lui un peu peur, je vous prie!

Aussitôt le Hodja met un doigt devant chaque œil et un autre devant sa bouche.

— Voilà, s'écrie-t-il, comment on s'y prend pour faire peur aux petits enfants; maintenant, rends-lui son argent.

---

(1) Il a fallu nécessairement modifier le sens de la citation de la sourate pour laisser subsister l'allusion double à la teigne et à la claudication.

CLXXXVI.

Double naïveté.

Un homme est amené devant le Hodja pour être interrogé. Il lui fait donner la question et enfin ordonne de le suspendre par les bras.

— Avoue donc! lui disait toujours le Hodja.

De guerre lasse, il le fait descendre.

— Un instant de plus, s'écrie alors le patient, et je disais tout.

Malgré cela le Hodja le laisse s'éloigner tranquillement.

CLXXXVII.

Cri du cœur.

On amène un homme devant le Hodja, alors cadi.

— Il a assailli un chat, disait-on, en lui présentant l'accusé.

Comme il y avait des témoins, il ne lui fut pas possible de nier.

— Comment t'y es-tu donc pris? lui demande alors le Hodja.

— J'ai presenté ce que tu sais à la porte, et je l'ai forcée en tenant les pattes de la bête; l'affaire a si bien marché que j'ai pu réitérer par deux fois.

— Vraiment, s'écrie alors le Hodja en jetant sur lui un regard d'admiration, tu es vraiment mon maître en ce jeu, car j'ai essayé plus de trente fois de faire comme toi sans jamais réussir!

CLXXXVIII.

Épreuve décisive.

On apporte deux écuelles au Hodja, l'une pleine d'huile de sésame et l'autre d'urine. La patrouille lui amenait en même temps deux hommes dont chacun prétendait à l'huile; il s'agissait de l'adjuger à l'un d'eux.

— Qu'on leur fasse lâcher de l'eau, commande le Hodja, dans deux vases différents; je baillerai l'écuelle à celui qui aura pissé de l'huile.

CLXXXIX.

Superstition trop bien respectée.

Le Hodja se coupait les ongles.

— Il te faut, lui dit-on, enterrer les rognures dans l'empreinte d'un pas.

Le Hodja se lève, va les enterrer comme on le lui avait conseillé et fait son besoin par dessus.

— Que fais-tu donc là, Hodja?

— Je veux, dit-il, marquer l'endroit pour que vous puissiez le reconnaître.

CXC.

Un cadi bien attrapé.

Un jour le Hodja était aller rendre visite au cadi. Deux individus se présentent.

— Seigneur, disent-ils, nos maisons sont tellement voisines qu'elles se touchent. Un chien est venu faire ses ordures entre les deux, juste au milieu ; qui doit enlever la chose?

— C'est toi, dit l'un.

— C'est toi, dit l'autre. Qu'en décidez-vous?

Le cadi se tourne vers le Hodja.

— Je te remets, dit-il ironiquement, le soin de ce procès; examine-le.

— Comment cela est-il, fit le Hodja à l'un des plaideurs, est-ce plus près de chez toi?

— Non, répond-il.

— Est-ce donc plus près de chez toi?

— Non, répond le second.

— Et comment est-ce donc?

— C'est exactement entre les deux, répondirent-ils, et sur la grande route.

— Dans ce cas, fit le Hodja, cela ne vous regarde ni l'un ni l'autre, mais bien le seigneur cadi, auquel incombe, par devoir de charge, l'entretien des grandes routes.

CXCI.

La peine du talion.

Un jour la femme du Hodja lui dit: Prends soin de cet enfant, et elle sortit. Le Hodja met l'enfant sur ses genoux. Tout à coup l'enfant pisse sur le Hodja. Celui-ci fait alors sur la tête du gamin. La femme arrive.

— Qu'est-ce que cela? s'écrie-t-elle.

— Eh, ma chère, répond le Hodja, s'il m'en était arrivé autant avec un autre que cet enfant, je n'en serais pas resté là.

CXCII.

Soporifique efficace.

La femme du Hodja lui dit: Je m'en vais au bain, prends soin de cet enfant pendant mon absence. Une fois partie, l'enfant se met à crier. Le Hodja avait auprès de lui un plat de youhourt (sorte de lait caillé). Il barbouille de youhourt son bâton vivant (sik) et trouve ainsi moyen d'apaiser la faim du nourrisson.

— Bravo! Hodja, fit la femme à son retour en voyant le gamin endormi. Bravo!

— Ha! ma chère amie, jusqu'à ce que tu viennes je lui ai fait sucer par neuf fois ce bâton à youhourt; certes, si je t'en avais fait autant tu dormirais aussi.

CXCIII.

Reproche conjugal.

— Hodja, lui dit un jour sa femme, tu t'éloignes de moi de la même façon que si tu sortais des cabinets.

Une fois qu'il en sortait, en effet, il lâche un vent.

— C'est honteux! lui dit un passant.

— C'est cette débauchée, répliqua-t-il, qui m'a appris à ouvrir ce qu'on ne doit pas.

CXCIV.

L'intention est réputée pour le fait.

Le Hodja dit un jour à sa femme : Fais-moi cuire un helva à la Caramanienne (gâteau parfumé et sucré de miel). Sa femme le prépare, le lui donne, il le met dans une boîte. Une fois en route, ce gâteau le tente. Il commence à en manger un peu, puis encore un peu, si bien que tout finit par y passer. Il arrive chez le bey.

— Sois le bienvenu, Hodja, s'écrie celui-ci dès qu'il l'aperçoit.

— Mon seigneur, réplique Nasr-Eddin, je vous ai apporté une boîte de helva; si vous ne m'en croyez pas, examinez plutôt le coffret que j'ai là! dit-il en le lui présentant.

CXCV.

Enfant précoce.

On apporte au fils du Hodja du helva blanc (mélange de farine roussie et de miel saupoudré de sucre).

— Qu'est ceci? lui demande-t-on.

Il examine la chose et dit:

— C'est un pot d'oignons blancs.

— Que Dieu me refuse son pardon, s'écrie le Hodja, si je le lui ai appris.

CXCVI.

Autre marque de précocité.

On demandait un jour au fils du Hodja, en lui présentant une aubergine: Qu'est ceci?

— C'est un petit veau qui n'a pas encore ouvert les yeux, répondit-il.

— Ce n'est pas moi qui le lui ai enseigné, s'écrie le Hodja, il l'a appris tout seul!

CXCVII.

Aplomb cynique.

Un jour le Hodja aperçoit un bel âne; il s'en approche aussitôt et en use. Il avait à peine fini que deux hommes arrivent.

— Que fais-tu là? demandent-ils au Hodja.

— Ne le voyez-vous pas? réplique celui-ci, je me retire d'auprès de cet animal.

CXCVIII.

Indignation dévote.

Un jour le Hodja était à la mosquée; il assaillait son âne (en usait). Un homme qui survient crache par terre.

— Si je n'avais une affaire en main, s'écrie le Hodja indigné, je t'apprendrais à cracher ici.

CXCIX.

Plaisante ignorance.

Un jour le Hodja assaillait son âne; il voit un homme s'avancer et se couvre alors de son manteau. L'homme s'approche et soulève un coin du vêtement.

— Qu'est ceci? s'écrie-t-il.

— Regarde un peu, fit le Hodja, qui a pu me mettre dans cette situation; quant à moi je n'en sais rien.

CC.

Trait d'égoïsme.

Un jour le Hodja avait placé des roseaux sur son âne. Il remarque que la charge était plus lourde d'un côté que de l'autre. — Je vais mettre le feu, se dit-il, à la plus pesante botte; ainsi l'équilibre sera rétabli et comme, d'autre part, je suis gelé, je me chaufferai. Le feu mis, l'âne, qui sent la chaleur, prend sa course. Le Hodja, à cette vue, s'élance derrière lui en criant: Est-ce qu'on t'a fait manger sans boire, que tu vas à l'eau de ce train?

CCI.

Un âne rusé.

Un jour que le Hodja avait perdu son âne un homme lui dit : Je l'ai vu muezzin en tel endroit. Le Hodja s'y rend. Un muezzin montait justement au minaret pour appeler à la prière. D'où sort donc ce malheureux ! s'écrie le Hodja à cette vue. Puis il prend un sac qu'il avait sur le dos et, comme quand on appelle un âne, fait, en montrant de l'orge au muezzin : tchoch, tchoch !

Le muezzin, du haut du minaret, voit le Hodja lui présenter quelque chose ; il pense que l'autre voulait le faire descendre pour lui jouer un tour.

— Tu cherches à m'attraper, fait alors le muezzin, mais tu en seras pour tes frais.

A cette réponse le Hodja resta stupéfait.

CCII.

Justification inattendue.

Un jour le Hodja assaille son âne et se couche auprès de lui, sur le chemin, au grand

soleil, le galant bâton (sik) découvert. Un homme survient.

— Que fais-tu là, s'écrie-t-il, c'est honteux!

— Eh, dit le Hodja, pourquoi ne le ferais-je point sécher? J'en use bien de même après m'en être servi avec ma femme.

CCIII.

Erreur de calcul.

Le Hodja avait huit ânes. Il monte sur l'un d'eux; une fois la route faite, il les compte et n'en trouve que sept, car il oubliait celui qui le portait. Après avoir mis pied à terre il en trouve huit; il était encore tout abasourdi de ce phénomène, quand un passant lui demande la cause de son étonnement.

— Je n'en avais trouvé d'abord que sept, s'écrie-t-il, et maintenant j'en vois huit.

— C'était celui où tu étais qui complétait le chiffre.

— Eh comment veux-tu que j'aie pu voir, réplique le Hodja, ce que j'avais au derrière?

CCIV.

Question légale.

Un jour le Hodja s'en va à la chasse avec son amad (élève-secrétaire). Il avait un faucon à la main, ils le lancent et l'oiseau va se poser sur un bœuf. Aussitôt le Hodja attache une corde au cou de la bête, l'emmène chez lui et l'y attache. Le maître de l'animal se met à le chercher et le trouve là. Alors il dit au Hodja:

— Ce bœuf est à moi, pourquoi l'as tu attaché-là ?

— Foin de toi, imbécile, réplique le Hodja, mon faucon s'est abattu sur lui, c'est pour moi un butin de chasse.

Ils s'en vont trouver le cadi, et lui expliquent l'affaire.

— Eh, Hodja, s'écrie ce juge, un faucon prend-il un bœuf?

— Il est bien permis, réplique Nasr-Eddin, de chasser le chameau, or n'y aurait-il plus de différence entre une bête et l'autre, qu'entre elles et toi?

CCV.

Explication décisive.

Un jour l'amad dit au Hodja:

— Hodja, quand on place de la nourriture devant toi tu ne sais pas t'arrêter après avoir un peu mangé comme en usent les étrangers bien appris.

— Amad, fit le Hodja, je vais m'attacher une ficelle à l'orteil; tu la tireras si tu me vois manger trop.

Ainsi d'accord de leurs faits, on invite un jour le Hodja et son amad à un repas. On venait de servir quand un chat pose sa patte sur la ficelle attachée au pied du Hodja; celui-ci s'abstient aussitôt de manger.

— Pourquoi ne manges-tu pas, Hodja? lui demande-t-on.

— Pourquoi je ne mange pas, s'écrie celui-ci, c'est que mon amad a tiré la ficelle!

CCVI.

Abeille intelligente.

Un jour le Hodja s'apprêtait à faire l'amour. Par aventure une abeille vint se poser sur son membre viril. C'est comme cela que tu fais, s'écrie-t-il, tu sais ce qui est bon, voilà vraiment une fleur digne d'être choisie pour faire du miel.

CCVII.

Solution théologique.

Un jour on vint demander au Hodja :

— Si l'iman lâche un vent que doit faire l'assemblée?

— Ce qu'elle doit faire, réplique le Hodja, mais cela est évident, elle doit chier.

CCVIII.

Curieux confondus.

Un jour que le Hodja était au marché le peuple se mit à regarder attentivement son argent. — Qu'y voyez-vous donc d'extraordinaire,

fit celui-ci; est-ce que le banquier l'avait promis à votre mère pour coucher avec elle?

CCIX.

Un vieillard justifié.

Le Hodja avait la barbe blanche; un jour qu'il était en voyage il aperçoit une troupe de femmes qui conduisait la mariée vers le fiancé. Le Hodja perd patience et les injurie.

— N'as-tu donc pas de honte, lui dirent-elles; est-ce qu'avec une barbe blanche comme la tienne tu n'aurais aucune retenue?

— Est-ce qu'un chien blanc, réplique le Hodja, mange moins d'ordures qu'un autre?

CCX.

Les deux font la paire.

Un jour le Hodja voulait emprunter un gobelet dans le voisinage.

— Prends celui-ci, fait sa femme en se découvrant.

— Arrive, lui réplique-t-il en se découvrant à son tour, ce mandrin va servir à le mettre en forme.



SECOND SUPPLÉMENT

Extraits du manuscrit N. 424, supplément turc, de la Bibliothèque Nationale de Paris.

Les historiettes suivantes ont été tirées de la première partie de ce manuscrit, d'écriture moderne ; elle constitue une copie interrompue.

CCXI.

Dispute sur les mots.

Un jour le Hodja s'en allait au bois ; il rencontre un courrier. Peu après il monte sur son âne, regarde de tous côtés et ne voit plus le courrier sur le chemin ; ensuite il l'aperçoit de nouveau et s'écrie :

CCXIV.

Toute-puissance divine.

Certain jour le Hodja monte en chaire et dit:

— Rendons grâces à Dieu, musulmans, de ce que, dans sa toute-puissance, il a pu se bâtir un palais sans colonnes, car s'il en eût été autrement, il eût fallu des arbres à pierre dont les fruits, à mesure qu'ils seraient arrivés à maturité, nous auraient écrasé en tombant.



TROISIÈME SUPPLÉMENT

Extraits du manuscrit N° 424, supplément turc, de la Bibliothèque Nationale de Paris.

Les historiettes suivantes ont été tirées de la seconde partie de ce manuscrit, d'une écriture arabe ancienne ; elles y sont divisées en cinq chapitres.

CCXV.

Scrupule mal placé.

Un jour Nasr-Eddin-Hodja suivait son chemin ; il aperçoit une poule qui gisait, morte, sur la route. Il la ramasse aussitôt, la porte chez lui, la plume, la fait cuire, et la met sur la table.

— Mais, Hodja, s'écrient les assistants, cette

poule est impure, puisqu'elle n'a point perdu la vie par la main de l'homme!

— Imbéciles, s'écrie le Hodja, serait-elle impure parce qu'elle a été tuée par Dieu au lieu de l'être par vous?

CCXVI.

Un faux saint.

Quelqu'un des voisins de Nasr-Eddin-Hodja était mort. Ceux-ci viennent appeler le Hodja pour accomplir les rites prescrits. Celui-ci accepte volontiers; il les accompagne, on lave le mort, on l'ensevelit, on le porte au cimetière, on fait la prière, et on le place dans le tombeau. Comme l'assistance se disposait à partir: payez-moi, dit le Hodja, ce qui m'est dû pour l'enterrement.

— C'est juste, dit l'assemblée.

Elle le satisfait et se disperse. Aussitôt chacun retourné à ses affaires, il lie le cercueil, le porte au bord d'un ruisseau et l'y abandonne: le flot le saisit bientôt et l'emporte. Cependant

le Hodja s'en va, de côté et d'autre, dans le quartier en disant :

— Cet homme était rempli de mérites inconnus, il s'est levé de son tombeau avec son cercueil, tout mort qu'il était, puis il est monté au ciel.

Chacun le croit et ajoute foi à ses paroles. Mais certain jour un des villageois, en se promenant, aperçoit un cercueil arrêté au bord de la rivière ; d'autres surviennent, on le sort et l'examine.

— Allons demain demander au Hodja le prix de l'enterrement, se dirent les villageois à la vue du contenu ; ou tout au moins un rabais.

Ils vont le trouver et lui exposent toutes les circonstances de leur réclamation.

— Dieu l'avait d'abord pris pour un homme de bien, réplique sans hésiter Nasr-Eddin à ces bonnes gens, il s'était trompé ; quand il a reconnu son erreur il l'a rejeté en bas.

CCXVII.

Influence de l'exemple.

Un jour une troupe de femmes se tenait au bord de l'eau; elles ne savaient comment poursuivre leur chemin de l'autre côté. Le Hodja s'en va alors à leur rencontre.

— Qu'attendez-vous? leur dit-il.

— Si tu nous passes de l'autre côté, répliquent ces femmes, nous te donnerons chacune un aspre.

Aussitôt le Hodja retire ses habits et sa culotte, entre dans l'eau et les passe l'une après l'autre. Il ne restait plus qu'une vieille femme à passer, il la prend; mais un désir entre au cœur de celle-ci pendant qu'il la traversait d'une rive à l'autre.

— Il m'est venu certaines idées galantes, je dois bien l'avouer, dit-elle; regarde, Hodja, sais-tu qui je suis?

— Qui es-tu? dit le Hodja.

— Je suis, réplique-t-elle, la mère du plaisir.

— Quand tu serais la mère de l'iman, ré-

plique le Hodja, cela ne m'empêcherait point d'en user en homme avec toi.

Il la découvre, la place à son gré et l'assaille vigoureusement. Dans cette situation le Hodja lâche un vent.

— Que fais-tu là ? dit la femme.

— Le grand plaisir que me donne ce que tu as ouvert m'a fait m'ouvrir aussi.

CCXVIII.

La femme noyée.

Un jour que Nasr-Eddin et sa femme suivaient les bords d'un fleuve, celle-ci tombe à l'eau; le courant l'emporte. Aussitôt le Hodja remonte vers la source; le peuple remarque son action.

— Que cherches-tu, Hodja? lui dit-on.

— Ma femme est tombée à l'eau, je la cherche.

— Mais, effendi, lui répliquent-ils, ne la cherche point vers la source, le courant marche vers le bas et l'y entraîne!

— Du tout, s'écrie le Hodja, ma femme

était d'un caractère si contrariant qu'elle doit nécessairement aller vers le haut.

CCXIX.

Chiens solvables.

Un jour Nasr-Eddin-Hodja avait fait des saucisses de viande de bœuf; deux ou trois jours se passent sans qu'il en ait vendu la moindre partie; il jette alors le tout aux chiens. — Vous me payerez dans un mois, leur dit-il. Le mois écoulé il se saisit de ces bêtes et les enferme dans un jardin pour en obtenir payement.

— Que leur veux-tu? demande-t-on au Hodja. Il ne s'est jamais vu qu'on mette des chiens en prison pour les faire payer.

— Ils ont bien mangé ma viande, pourquoi n'exercerais-je pas mon droit contre eux?

Les chiens, après plusieurs jours passés de cette façon, s'agitent sous l'aiguillon de la faim.

— Ayons patience, s'écrie le Hodja, nous verrons bien comment ils se tireront d'affaire.

Par aventure il se trouvait en cet endroit une grosse pierre sous laquelle on avait caché

un pot rempli de pièces d'or. Un des chiens, poussé par le désir de trouver quelque chose à se mettre sous la dent, remue la pierre et fait tomber le pot qui se brise: l'or se répand à terre.

Le Hodja ramasse alors les pièces, laisse aller les chiens et s'écrie: Ah, les pauvres malheureux, j'avais à tort suspecté leur bonne foi, mais aussi pourquoi ne m'avaient-ils pas payé à l'échéance?

CCXX.

Singulière rencontre.

Un jour le Hodja s'en allait au marché. Gardons nous de nous faire voler, se dit-il, et il enferme des courges dans un sac qu'il met sur son dos. En arrivant au marché, un homme, qui marchait d'abord derrière lui, passe devant. Le Hodja remarque, sur le dos de cet individu, un sac de courges semblable à celui qu'il portait lui-même. — Si ce n'est pas moi qui suis passé devant, se demande alors le Hodja, qui cela peut-il donc être? Vraiment je n'y comprends rien.

CCXXI.

Crédit de prières.

Un jour que le Hodja faisait, en public, la prière du matin, il arrive à la louange de Dieu, se met debout, prononce deux ou trois fois avec volubilité l'invocation : Dieu est grand! et ne cesse ensuite de la répéter. Quelqu'un s'en aperçoit et s'écrie :

— Mais, Hodja, à la prière du matin il faut, après l'invocation que tu dis, réciter deux traditions et deux commandements; pourquoi répètes-tu indéfiniment l'invocation?

— Si j'en dis plus qu'il n'en faut, réplique le Hodja, Dieu restera mon débiteur du reste.

CCXXII.

Danger d'une autorisation peu précise.

Un jour le Hodja porte vendre au marche un plat de youhourt (sorte de lait caillé). Des nuées de mouches viennent se poser sur le

youhourt. Comme il ne pouvait arriver à s'en débarrasser il va s'en plaindre au cadi.

— Prends un maillet, lui dit le cadi, et sers-t-en contre les mouches en quelque endroit qu'elles puissent se poser.

Le Hodja s'en va quérir un maillet et revient aussitôt trouver le cadi.

— Effendi, lui dit-il, ce maillet peut-il servir contre les mouches?

— Certainement, reprend ce juge, il est vraiment propre à les détruire là où elles iront se poser.

Précisément quelques mouches marchaient sur la tête du cadi; le Hodja les aperçoit et, sans plus tarder, les écrase à coups de maillet, sur la tête du juge, qui tombe mort à sa place.

Aussitôt on arrête le Hodja.

— A quel propos, lui demandent les assistants, as-tu tué notre cadi?

— Si j'ai en un seul point transgressé la loi, réplique le Hodja sans s'émouvoir, qu'on m'applique la peine du talion.

On le conduit alors devant le mouffetich (juge supérieur) de la province.

— Il m'avait dit de frapper les mouches

avec ce maillet en quelque lieu que ce fût ; j'en ai vu sur sa propre tête et les y ai écrasées, il ne doit donc s'en prendre qu'à lui même s'il est mort ! Rien ne se fait du reste sans la permission de Dieu. Voilà mes raisons.

— Où as-tu trouvé, demande le mouffetich, pareille jurisprudence ? Ne connais-tu point la rubrique : où n'est pas la mauvaise intention il ne peut y avoir de châtiment ?

— Voilà précisément ce qui me justifie, réplique le Hodja, vraiment on ne pouvait trouver texte qui me fût plus favorable.

CCXXIII.

Le bât et le manteau.

Un jour le Hodja s'en va dans la montagne et charge son âne de bois. — Prend ce chemin, dit-il à la bête, je prendrai celui-ci.

Cela dit, il abandonne l'âne à lui-même avec ce qu'il portait. Quant à lui il arrive à la maison après une marche rapide et demande à sa femme si la bête n'a point encore paru.

— Je n'en ai point de nouvelles, répond-elle.

— Comment, fait le Hodja, je suis donc arrivé le premier ?

Il retourne sur ses pas, trouve la bête à paître où il l'avait laissé et s'aperçoit qu'un manteau, qu'il avait posé sur elle, manquait; on l'avait volé.

— Hé, s'écrie le Hodja, où est le manteau? N'est-ce pas à toi que je parle?

L'âne ne répond rien, car aucune bête n'a jamais parlé ; alors le Hodja prend le bât que l'animal avait sur le dos, et ajoute :

— Quand tu m'auras rendu mon manteau, je te rendrai ton bât.

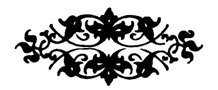
CCXXIV.

Nettoyage difficile.

Le Hodja achète un nègre, puis fait emplette de neuf briques de savon en vue de les employer à blanchir le nègre. Il le mène au bain et use à le laver les neuf briques de savon,

mais inutilement, car on ne saurait blanchir un nègre. Alors le Hodja fatigué s'écrie:

— Je suis tombé là sur l'ouvrage d'un fameux teinturier; en vérité il est superflu de vouloir rien changer à ce qu'il a une fois ouvré.





QUATRIÈME SUPPLÉMENT

Extraits d'un manuscrit d'écriture arabe d'Egypte appartenant au traducteur.

CCXXV.

Double allusion.

Certain jour le Hodja s'en fut au bain; deux tasses étamées lui plurent. Il les cache dans son pechtemal (linge bleu presque noir dont on s'enveloppe au bain) et sort. Deux garçons baigneurs avaient remarqué le fait.

— Le bain vous profite, Hodja effendi, lui dirent-ils.

— Le bain et les tasses, réplique celui-ci.

CCXXVI.

Hospitalité déclinée.

Quelqu'un vint un jour pour solliciter l'hospitalité au Hodja; il frappe à la porte, celui-ci s'approche de lui.

— Qui es tu?

— Ah, effendi, ne me connais-tu pas? Je suis l'amad de Mouzzir-Effendi!

— Fort bien, réplique le Hodja, attends un instant que je te conduise à la maison de notre commun père.

Nasr-Eddin le précède; arrivés à la mosquée il en ouvre la porte et en lui faisant signe d'entrer:

— Voilà, dit-il, la maison du père commun des fidèles.

CCXXVII.

Avantage d'un vieux tombeau.

— Si je meurs, dit un jour le Hodja, qu'on m'enterre dans un vieux tombeau.

— Dans quel but, Hodja, lui dit-on, le désires-tu ainsi?

— Quand Mukir et Nekir (le bon et le mauvais ange) viendront m'interroger, dit-il, je leur répliquerai : Qu'avez vous encore à me demander? Ne remarquez vous donc pas l'âge du tombeau où je suis?

CCXXVIII.

Qui dort paît.

Certain jour un Kurde vint demander l'hospitalité au Hodja.

— J'ai faim, mon hôte, dit-il, apporte-moi quelque chose à manger.

Le Hodja sort, apprête, dans un jatte de terre, une platée de youhourt, prend du pain, et apporte le tout. Il s'aperçoit alors que le voyageur s'était couché et endormi ; il se met alors à réfléchir et se dit : De quel moyen vais-je user pour le faire manger pendant son sommeil! Aussitôt il étale, sur le pain, un peu de youhourt, et lui en frotte les moustaches. Un instant après le Kurde s'éveille.

— Apporte-moi donc à manger, mon hôte, s'écrie-t-il.

— Mais tu as mangé pendant que tu dormais, réplique le Hodja; si tu ne m'en crois pas sur parole, regarde tes moustaches, elles sont encore toutes mouillées!

Le Kurde porte la main à sa barbe et s'aperçoit qu'elle est encore pleine de youhourt.

— Fort bien, mon hôte, s'écrie-t-il ironiquement, si j'ai bu et mangé Dieu en soit loué!

CCXXIX.

Danger de tirer sur son propre manteau.

Certain jour la femme du Hodja lave le caftan de son mari et l'étend sur un arbre dans le jardin de la maison. Cette même nuit le Hodja sort et croit voir, à la clarté de la lune, un homme immobile sur un arbre de son jardin. Aussitôt il se tourne du côté de sa femme.

— Apporte-moi, lui dit-il, mon arc et mes flèches.

Celle-ci les lui présente, le Hodja bande son arc, tire sur le caftan, le perce de part en part, ferme la porte et rentre chez lui. Le lendemain, dès le matin, il sort et s'aperçoit que c'était son propre caftan qu'avait percé sa flèche.

— Sapristi, s'écrie-t-il à cette vue; si je m'étais trouvé dedans je me tuais!

CCXXX.

Un mari en exil.

Un jour le Hodja se dispute avec sa femme, s'éloigne d'elle et va se coucher dans le cellier. Quelques jours après une esclave de la maison va dans le cellier et y trouve son maître.

— Pourquoi donc, effendi, fait l'esclave, restes-tu donc ici?

— Je me suis exilé dans ce pays, réplique le Hodja tristement, et me suis résolu à quitter ma patrie pour ne plus être tourmenté.

CCXXXI.

Plaisante rupture.

Une autre fois encore, le Hodja se dispute avec sa femme; il met tout à coup le berceau de leur enfant entre son lit et le sien.

— Quittons-nous! s'écrie-t-il. Je te chasse maintenant de ma présence.

CCXXXII.

Triple accouchement.

La femme du Hodja était enceinte. Son temps arrivé, la sage-femme se présente; c'était la nuit et personne ne se trouvait là pour l'aider.

— Apporte une chandelle, crie-t-elle au Hodja, c'est ton ouvrage!

Celui-ci s'empresse d'allumer une chandelle et reste là; la femme accouchée, le mari s'éloigne en emportant la lumière.

— Reste donc, Hodja, lui dit la sage-femme, il arrive encore un enfant.

— Comment, fit Nasr-Eddin, elle va m'en donner un second!

Il revient avec la chandelle, un nouvel enfant est mis au monde et, de nouveau, le Hodja s'éloigne avec la lumière.

— Reste donc, lui crie la sage-femme, tu vas avoir un troisième héritier!

A ces mots il éteint la chandelle.

— Pourquoi, lui demande la sage-femme, me laisses-tu dans l'obscurité?

— C'est quand ils ont vu la lumière, réplique le Hodja, que ces enfants sont venus à la suite l'un de l'autre comme font les moustiques; en voilà bien assez comme cela!

CCXXXIII.

Utile précaution.

Pendant le Ramazan on invite le Hodja à un iftar (repas par lequel on rompt le jeûne); la soupe était extrêmement chaude. Le Hodja en prend une cuillerée, la porte à sa bouche, n'ose la rejeter et l'avale. Il sort alors le bonnet

qu'il avait sur la tête, le place sous lui et s'y assied.

— Pourquoi, lui demande-t-on, t'assieds-tu sur ta calotte ?

— C'est, réplique le Hodja, pour ne pas communiquer aux coussins le feu que j'ai dans le corps ; comme ce bounet m'appartient, s'il brûle cela ne nuira à personne.

CCXXXIV.

Ne parle pas de pierres au fou.

Il se mettait à pleuvoir, par la permission de Dieu, chaque fois que le Hodja voulait laver son linge. Un jour qu'il allait, une fois encore, acheter du savon au marché, il commence, de nouveau, à tomber de l'eau. Le Hodja, à cette vue, dit au savonnier :

— Donne-moi une ocque de ce fromage.

— C'est du savon, répond le marchand, et non du fromage !

— Je le sais bien, réplique le Hodja, mais je le nommais fromage de peur de faire durer la pluie !

CCXXXV.

Respect dû à la parole d'un vieillard.

Un jour quelqu'un vint demander à emprunter l'âne du Hodja. Celui-ci n'était point disposé à le prêter.

— Il n'est pas à la maison, il est aux champs.

Il parlait encore que l'animal se met à braire à l'intérieur.

— Hodja, s'écrie le solliciteur, pourquoi me réponds-tu de la sorte pendant que ton âne est chez toi !

— Comment, réplique le Hodja, tu as donc plus de confiance à l'âne qu'à une barbe blanche comme moi !

CCXXXVI.

Distraction persistante.

Certain jour le Hodja faisait marcher son âne devant lui ; il se sent fatigué et monte sur l'animal. Peu après il s'aperçoit que la bête ne le précédait plus. Il le cherchait de vallon

en colline quand un passant survient. Le Hodja l'interroge.

— Mais le voilà, fait l'homme, tu es monté dessus.

Le Hodja constate le fait et s'en réjouit. Un moment après, distrait de nouveau, il recommence sa recherche.

— Maintenant que tu as retrouvé ta bête, poursuit le passant, allons à la maison.

— Vas-y, réplique le Hodja, quant à moi, dit-il en pensant à son âne perdu, il me faut rester ici, car j'ai quelque chose à y chercher.

CCXXXVII.

Emprunteur éconduit.

Un jour quelqu'un vient demander au Hodja à emprunter ses cordes. Celui-ci entre chez lui, puis sort et dit :

— On a étendu de la farine dessus !

— Étend-t-on, s'écrie l'autre ému de colère, de la farine sur des cordes ?

— Comme, en ce monde, il y a des gens

peu ouverts! s'écrie le Hodja. Si je t'ai parlé de farine étendue sur mes cordes c'est que je ne voulais pas te les prêter.

CCXXXVIII.

Un savant ne doit jamais rester coi.

Quelques gens trouvèrent un jour un hérisson dans la montagne; ils ne purent découvrir ce que ce pouvait être et l'apportèrent au Hodja.

— Qu'est ceci? lui dirent-ils.

— Sans doute, réplique le Hodja, c'est là quelque vieux rossignol qui a perdu les barbes de ses plumes.



CINQUIÈME SUPPLÉMENT

Extraits du manuscrit N° 423, supplément turc, de la Bibliothèque Nationale de Paris.

Ce manuscrit est précédé d'une préface où le rédacteur explique qu'il a colligé, sur peut-être mille anecdotes de Nasr-Eddin-Hodja, celles qui figurent dans son recueil et les a ensuite divisées en huit chapitres. Il porte la date de 1089 de l'Hégire.

CCXXXIX.

Appât insuffisant.

Le Hodja possédait un champ de dattes et, dans ce champ, était un arbre où Nasr-Eddin montait chaque jour. Le Hodja avait une fille et cette fille un amant. Nasr-Eddin se trouvait monté sur son arbre quand le galant survient, accompagné

de la fille, et se met à badiner avec elle; il se montrait même fort entreprenant.

— Étends-toi, lui dit-il, que je fasse comme un étalon.

— Bien, fit-elle.

Pendant qu'il assaillait la belle, il regarde en l'air et aperçoit le Hodja; il quitte aussitôt la fille et s'enfuit. Celle-ci, restée là, prend quelques dattes et court après le fugitif.

— Prends, lui dit-elle.

— Qu'as tu à l'appeler ainsi! lui crie le Hodja du haut de l'arbre. Crois-tu qu'il viendra pour trois dattes auprès d'une éhontée comme toi, d'une fille qui fleurit blanc? donne-lui-en donc au moins une poignée!

CCXL.

Recours contesté.

Un matin le Hodja se résolut à sortir de la ville; comme il possédait un chameau, — je m'en vais, se dit-il, faire de cet animal ma monture et de cette façon je voyagerai plus à mon aise.

Un jour que le Hodja s'avançait dans cet équipage avec la caravane, le chameau se met à broncher, renverse le Hodja et marche sur lui. Celui-ci pousse des cris de douleur ; les gens de la caravane arrivent et le relèvent.

— Musulmans, s'écrie-t-il dès qu'il a repris ses esprits, voyez tout le mal que m'a fait ce chameau. Soyez assez bons pour le lier solidement, car il faut que je me venge de lui !

— Hélas, Hodja, s'écrient les assistants, ne crains-tu donc point Dieu que tu veux te venger de cet animal ?

— Qu'est-ce à dire ! réplique le Hodja. On peut se venger d'un homme et on ne pourrait se venger d'un chameau !

CCXLI.

Responsabilité déclinée.

Un jour le Hodja se revêt de son caftan neuf et s'en va à la mosquée. Arrive le moment où l'on doit se prosterner la face contre terre.
ndant que le Hodja se trouvait ainsi baissé

quelqu'un, placé derrière lui, le saisit par la bourse. Sans hésiter le Hodja en fait autant à l'iman qui se trouvait devant lui. L'iman se retourne.

— Que fais-tu là? demande-t-il.

— Rien, réplique le Hodja, n'est-il pas juste que je prenne ce qu'on me prend?

CCXLII.

Familiarité déplacée.

Un jour le Hodja sort de chez lui, il aperçoit un enfant accroupi devant sa maison et occupé à satisfaire un besoin.

— Que fais-tu là? lui crie-t-il à plusieurs reprises. De qui es-tu fils?

— Je suis, répond enfin le gamin, le fils de la sœur du procurateur de la ville.

Aussitôt le Hodja le prend par la main et le mène devant la maison du procurateur.

— C'est là, dit-il, que tu dois te satisfaire!

CCXLIII.

L'âne-juge.

Un jour Nasr-Eddin-Hodja cherchait son âne à travers champs ; il rencontre quelqu'un.

— As-tu vu mon âne? demande-t-il.

— Certainement, réplique l'autre, je l'ai vu remplir les fonctions de juge dans tel endroit!

— Il se peut bien que ce soit vrai, fit le Hodja ; je comprends comment cela a pu arriver : constamment, quand je donnais leçon à mes élèves, il tournait les oreilles de mon côté.

CCXLIV.

Repas chez Timour-lenk (Tamerlan).

Certain jour Timour-lenk (Tamerlan) invite Nasr-Eddin-Hodja à un repas. Sur ce qu'on lui avait dit de lui il avait dessein de se recommander à ses prières.

— Timour-lenk, lui fit-il dire, est venu de son pays, il veut profiter de tes prières, de tes oraisons et de tes bénédictions. Viens et tu

seras entouré des marques de notre considération.

— Timour veut te combler d'honneurs, ajoutent les envoyés.

— Qu'il en soit comme il le veut, dit le Hodja.

Aussitôt il monte sur son âne et prend avec lui l'amad, son disciple favori.

— Viens voir Timour-lenk, dit-il.

L'autre accepte et ils s'en vont trouver le souverain tartare. Celui-ci était assis; il fait politesse au Hodja et l'invite à prendre place auprès de lui. Bientôt Nasr-Eddin s'aperçoit que Timour, en restant assis, mettait ses pieds sous un coussin. Il y cache également le bout de ses pieds. Timour se sent blessé de ce procédé et son irritation devenait plus vive à mesure qu'il le voyait laisser plus longtemps ses pieds auprès des siens. Il se disait en lui même: Le voilà qui se met au même rang que moi, le padichâh, et sans s'excuser!

— Quelle différence, dit-il au Hodja, fais-tu entre toi et ton âne?

— Quelle différence, réplique le Hodja, y a-t-il entre Votre Majesté et ce coussin?

La colère de Timour ne faisait que s'accroître ; il allait peut-être maltraiter le Hodja quand on servit.

Tout à coup, pendant le repas, Timour éternue auprès du Hodja ou plutôt sur lui. Celui-ci s'en aperçoit.

— Hé, mon padichah, c'est honteux !

— On ne regarde point cela comme honteux dans notre pays! réplique Timour.

Sur la fin du repas le Hodja lâche bruyamment un vent.

— Eh, que fais-tu là, lui dit Timour, n'est-ce pas honteux?

— Cela n'est pas considéré comme honteux dans notre pays ! fit le Hodja.

Une fois tous les mets enlevés et les sorbets bus, le Hodja se lève et s'en retourne. En chemin, l'amad, son disciple, lui dit :

— Mais, Hodja, pourquoi t'es tu comporté de cette façon en la présence auguste du padichah étranger et as-tu été jusqu'à lâcher un vent?

— Ne t'en préoccupe point, réplique le Hodja : c'est en turc qu'on le nomme ainsi, dans sa langue cela n'a aucune signification.

CCXLV.

Par le sabre on juge du fourreau.

A son arrivée dans certain pays Nasr-Eddin Hodja aperçoit le minaret de la ville.

— Qu'est ceci? demande-t-il.

— Que veux-tu que ce soit si ce n'est notre pissoir?

— Si vous en avez un pareil, que doit être alors votre fiantoir!

CCXLVI.

Entre frères rien ne se refuse.

Certain jour le Hodja dit à son frère:

— Fais-moi un cadeau.

— Que veux-tu que je te donne?

— Donne-moi la permission d'en user avec toi comme avec un jeune garçon.

— Ne pourrais-tu donc me demander autre chose?

— Comment! fit le Hodja. Tu es mon frère, à quel autre que toi veux-tu donc que je le demande?

CCXLVII.

Plaignant confondu.

Un jour le Hodja dérobe un veau; le propriétaire de la bête ne s'en aperçoit point. Alors le Hodja tue l'animal et en cache la peau. Peu après le volé constate la disparition de son veau et court le quartier en criant:

— Musulmans, on m'a pris mon bœuf, quelle perte pour moi!

Il se plaignait ainsi quand, tout à coup, le Hodja sort la peau de l'animal:

— Sois maintenant couvert de honte, crie-t-il, voleur qui réclame un bœuf pour un veau.

CCXLVIII.

Qui cautionne la caution?

Un jour le Hodja va se promener avec l'amad son disciple; ils ne rentrèrent point le soir, mais passèrent la nuit à la belle étoile.

— A qui as-tu donné ta femme à garder cette nuit? demande le Hodja à l'amad.

— Au sokhta (étudiant), mon ancien, répond-il.

— Et à qui, poursuit le Hodja, as-tu donné à garder la vertu du sokhta?

CCXLIX.

Plaisant sujet d'étonnement.

Un jour le Hodja cheminait avec un grand sac plein de youhourt sur le dos. Le youhourt enfermé dans le sac, se balançait de côté et d'autre.

— Reste tranquille sur mon dos, crie le Hodja, ou bien tu vas avoir affaire à mon bâton planteur d'hommes!

Le youhourt ne réplique rien, mais il n'en continue pas moins à se balancer. Sans plus tarder le Hodja se met sur le sac, y perce un œillet et y passe le bâton susdit. En le retirant il s'aperçoit qu'il était tout plein de youhourt.

— Vraiment, s'écrie-t-il, tu as pénétré dans beaucoup d'œillets mais tu n'étais encore sorti d'aucun avec la tête blanche!

CCL.

Prière mal comprise.

Un jour certain juif, pour obtenir de la pluie, priait Dieu en levant les mains au ciel. Par aventure le Hodja vint à passer. La pluie ne tombait pas.

— Prie aussi de ton côté, fait alors le juif en s'adressant au Hodja, nous verrons, par celui de nous deux qui fera pleuvoir, le véritable Dieu tout-puissant, du tien ou du mien!

Le Hodja lève les mains au ciel et prie. Bientôt le tonnerre gronde, les éclairs éclatent, une forte pluie se met à tomber. Le Hodja s'enfuit et se hâte d'aller se cacher sous un rocher; cependant la foudre y pénètre et tombe sur le Hodja.

— Seigneur mon Dieu, s'écrie-t-il, tu as mal compris mes prières; d'ailleurs, pourquoi prends-tu la peine de lancer la foudre jusque sous cette pierre, lorsque ce juif est dehors!

cheveux et la barbe. Dès l'aube il se lève et s'en va sans s'apercevoir de rien; mais une fontaine se trouvait sur son chemin, il s'y regarde et ne se reconnaît plus.

— Ces coquins-là, fait-il, m'ont changé contre un calender qu'ils ont mis dans le lit à ma place! Ma femme, dit-il en arrivant chez lui, on m'a remplacé par un calender, n'as tu pas de mes nouvelles? Au moins, continue-t-il, ils m'ont rendu ma maison, à ce que je vois!

CCLIV.

Question donnée pour réponse.

Nasr-Eddin Hodja fut, à certaine époque, en Arabie. Les savants arabes lui offrirent un festin au milieu duquel ils lui posèrent une question de controverse.

— Si vous répondez à ce que je vous demanderai, fit le Hodja qui ne voulait pas rester court, je vous donnerai réplique; si non, je m'en irai comme je suis venu.

Ils en tombèrent d'accord.

— Savez-vous, leur dit alors le Hodja, pour-

quoi les poissons se sauvent à la vue de l'homme, et pourquoi les étoiles s'enfuient quand le soleil paraît ? Voilà mes questions.

Ils n'y trouvèrent aucune solution et reconnurent sa supériorité.

CCLV.

Parenté singulière.

Un jour le Hodja sort de chez lui tout habillé de noir. Le peuple le remarque.

— A quel propos, lui demande-t-on, as-tu pris ces vêtements ?

— Je porte, réplique-t-il, le deuil de feu le père de mon fils.

CCLVI.

Le Thésauriseur volé.

Un jour un homme s'occupait à cacher une somme d'argent en certain endroit. Le Hodja le voit et, une fois le thésauriseur éloigné, il s'empare des espèces ; mais l'autre, l'ayant

aperçu, se met à sa poursuite. Le Hodja court se refugier dans une mosquée, mais l'homme à l'argent y pénètre derrière lui; il monte alors au minaret, l'autre y monte aussi; enfin le Hodja éperdu et voyant qu'il ne pouvait lui échapper, se précipite du haut en bas du minaret et s'éveille alors, car tout cela n'était qu'un rêve.

CCLVII.

Effet d'une mauvaise réputation.

Un garçon baigneur avait perdu son rasoir; tout en pleurs et le visage entre ses mains, il allait en criant:

— Oh! le rasoir! Oh! le rasoir!

Le Hodja qui était présent et l'entendait, se dit:

— Sans doute on a coupé le nez à ce voleur!

CCLVIII.

Pédants confondus.

— Ne sais-tu point le persan? demandait-on un jour au Hodja. Parle un peu que nous nous en assurions.

— L'oie qui doit creuser ma fosse, leur réplique-t-il dans cette langue, vole encore dans la montagne; des gens se sont rassemblés mais ils ne m'ont pas encore trouvé refroidi par la mort.

Sur ce ils s'éloignèrent lestement sans demander leur reste.

CCLIX.

Nouvelles d'un malade.

Certain jour quelqu'un de chez le Hodja était malade; on vint lui en demander des nouvelles.

— Il s'est d'abord guéri, réplique-t-il, mais depuis il est mort.

CCLX.

Question d'identité.

Une fois, pendant l'hiver, le Hodja suivait son chemin; quelqu'un marchait devant lui, il presse le pas et le regarde. L'autre s'arrête.

— Par Dieu, fait cet homme en s'adressant au Hodja, je ne suis pas sans défaut! Qu'as-tu à me fixer ainsi? Je ne te connais point.

— Vraiment, réplique le Hodja, j'ignore qui tu es. J'ai vu que ton turban et le mien, ton manteau et le mien étaient semblables; qui peux-tu donc être si ce n'est moi-même?

CCLXI.

Scène funèbre.

Le Hodja étant mort, on le place dans un vieux tombeau. Après que le peuple se fut retiré Munkir et Nékir (le bon et le mauvais ange) se présentent pour l'interroger.

— Si vous voulez que je parle, fit-il, donnez-moi un aspre.

A ces mots ils lui assènent un coup de massue.

— Hé, mes amis, s'écrie-t-il alors, si vous n'avez pas d'argent sur vous repassez un autre jour.

Il s'éveille alors, car tout cela n'était qu'un rêve.

CCLXII.

Restitution opérée par Dieu.

On avait, un jour, volé l'argent du Hodja.

— Seigneur, s'écrie-t-il, étais-tu donc tombé dans la misère que tu m'as pris mon épargne ?

Tout en se plaignant ainsi il s'en va à la mosquée, y reste à prier jusqu'au matin et rentre alors chez lui.

Cette même nuit, par aventure, un bâteau se trouvait souffrir en mer d'un dangereux coup de vent. Les marins firent vœu, s'ils en échappaient, d'offrir un présent au Hodja. Le Seigneur permit qu'ils abordassent ; fidèles à leur parole ils apportent au Hodja l'argent promis.

— Mon Dieu, mon Dieu, s'écrie alors Nasr-Eddin, qu'était-il besoin de me le prendre pour me le rendre après m'avoir fait passer une nuit dehors !

CCLXIII.

Question de rituel.

Le Hodja arrive une fois dans un village; les habitants le remarquent.

— Puisque tu es gradué, lui dirent-ils, viens dire les prières sur un mort.

Il les suit pour réciter, sur le défunt, l'office funéraire, mais il se contente, en terminant, de psalmodier une seule fois l'exclamation finale: Dieu est grand. On le paye cependant, et il s'éloigne.

Un citadin, qui se trouvait parmi ces villageois, leur fait alors observer que, sur un mort, on répète quatre fois cette invocation. Ils courent après le Hodja, le rattrapent et lui exposent leur réclamation.

— A quel quantième du mois sommes-nous? leur demande-t-il.

— Nous sommes le cinq.

— S'il en est ainsi, ajoute-t-il en vue de se débarrasser d'eux, la prière des morts se récite bien en ce jour comme je l'ai fait.

CCLXIV.

Cachette connue n'est pas sûre.

Nasr-Eddin Hodja avait un peu d'argent, il l'enfouit dans un coin de sa maison, s'en va jusqu'à la porte, regarde du côté où il a caché ses espèces et se dit:

— Il me faut l'ôter de là, car puisque je connais la cachette, qui m'empêchera de me voler?

CCLXV.

Facile guérison.

Certain jour la femme du Hodja ayant aperçu le *sik* d'un homme, fut prise pour lui d'une telle passion qu'elle en tomba malade.

— Qu'est-il donc devenu, disait-elle, celui que j'ai vu ici; peut-être trouverait-il un remède à mon mal.

Le Hodja s'en va chercher le personnage et l'amène.

— Elle est vraiment malade, fit le visiteur.

— Je sais bien qu'elle est malade, réplique le Hodja, mais qu'y-a-t-il à faire?

— Si tu as quelques gousses d'ail, apporte-les.

Le Hodja en avait justement chez lui, il va les chercher, et les lui donne. L'autre s'en frotte ce qui avait attiré l'attention de la dame, le met en lieu propice à la cure et le retire ensuite.

— Que ne me disais-tu ce qu'il y avait à faire, s'écrie le Hodja une fois l'opération terminée, j'y aurais bien suffi tout seul; c'est là un procédé qui ne m'était point inconnu.

CCLXVI.

Ce qui est louange pour l'un est blâme pour l'autre.

Des femmes étaient venues voir la fille du Hodja, il s'agissait de mariage. Le père pour faire l'éloge de son enfant leur dit:

— Elle est, comme vous voyez, jeune, enceinte et bonne laitière.

Il n'en fallut pas davantage aux visiteuses pour leur faire lâcher pied.

— Pourquoi, lui demande alors la femme, as-tu parlé de la sorte?

— J'en ai vu user de même au marché à propos d'une jument, réplique le Hodja, et aussitôt on l'a achetée à bon prix.

CCLXVII.

Inspiration poëtique.

Un jour que le Hodja était couché auprès de sa femme, il s'écrie tout à coup:

— Lève-toi et apporte moi la chandelle!

— Pourquoi donc une chandelle, qu'en veux-tu faire?

— Apporte-la vite, un vers m'est venu à l'esprit, il me faut l'écrire!

Elle se lève et lui apporte de l'encre, du papier et un qelam (roseau taillé). Il se met à écrire, et quand il a fini elle lui demande de lui donner lecture de son œuvre.

— Du milieu d'une verte feuille, lit-il alors avec emphase, j'ai fait paraître mon nez au bout rouge [1].

---

(1) Ceci est une critique des poësies sans rime ni raison.

CCLXVIII.

Question inopportune.

Le Hodja était malade; quelques femmes viennent le visiter.

— Si tu venais à mourir, lui demande l'une d'elles, comment désirerais-tu qu'on te pleure?

— Nous n'en sommes point encore là, réplique-t-il.

— Mais, enfin, si ce malheur arrivait, fait une autre, quelles plaintes voudrais-tu qu'on fasse sur toi?

— Je voudrais qu'on me plaigne, répond-il enfin, comme un homme auquel les femmes n'ont jamais adressé que des demandes saugrenues.



SIXIÈME SUPPLÉMENT

Extraits du manuscrit N° 422, supplément turc, de la Bibliothèque Nationale de Paris.

Cette collection, d'une écriture moderne, semble tirée d'un recueil en huit chapitres.

CCLXIX.

Qui trompe la femme trompe aussi le mari.

Un jour que le Hodja cheminait tristement il fait rencontre d'une femme.

— D'où viens-tu comme cela, Hodja? lui dit-elle.

— J'arrive de l'enfer.

La femme se met alors à pleurer.

— N'as-tu pas vu là mon fils? poursuit-elle.

— Je l'ai vu, il est mort débiteur, aussi l'entrée du paradis lui est-elle refusée.

— Et à combien se monte sa dette?

— A mille aspres; sa femme, ajoute Nasr-Eddin, est en paradis, mais le mari n'y peut entrer que moyennant mille aspres.

— Et quand, lui demande la femme, y retourneras-tu?

— Tout de suite.

— Tiens, lui dit-elle, voici mille aspres, cours sans tarder terminer cette affaire.

Elle rentre chez elle, son mari se trouvait là.

— J'ai reçu, lui dit-elle, des nouvelles de notre fils; comme il ne pouvait entrer en paradis que moyennant mille aspres, je les ai données.

— Et à qui as-tu remis cette somme?

— Au Hodja.

Sans plus tarder le mari se met à la poursuite de ce dernier. Nasr-Eddin, qui le voit venir, se réfugie dans un moulin.

— Vois-tu cet homme qui accourt? dit-il au meunier, c'est un huissier qui vient t'arrêter!

— Que me faut-il faire? dit le meunier tout effrayé.

— Prends mes habits, je revêtirai les tiens, puis grimpe sur cet arbre, et restes-y.

A peine l'échange des vêtements était-il accompli et le meunier caché dans l'arbre, qu'arrive le mari. Il ne voit que le Hodja déguisé en meunier qui aussitôt se met à regarder dans l'arbre. L'homme y aperçoit alors le prétendu Hodja; comme il était à cheval, il en descend et confie la bête au faux meunier, puis pour ne pas gâter ses habits en montant dans l'arbre, il s'en dépouille.

Sans hésiter le Hodja s'empare des vêtements et monte sur le cheval.

— Camarade, crie-t-il à sa dupe en s'éloignant, ne me reconnais-tu point maintenant?

A ces mots le pauvre mari cesse de s'attacher au meunier, il descend de l'arbre et s'en retourne chez lui, tout nu et sans cheval.

— Eh bien, lui demande la femme, qu'as-tu fait?

— J'ai rattrapé le Hodja, ce qu'il t'avait dit était vrai; dit-il pour éviter tout reproche; aussi, comme récompense de sa bonne intervention, lui ai-je donné mon cheval et mes habits.

CCLXX.

Dette payée.

— Qu'est devenue ta teigne? demandait-on un jour au Hodja pour se moquer de lui.

— Je la tenais de vous, répond-il, je vous l'ai rendue.

CCLXXI.

Obligation aisément déclinée.

Un jour le Hodja revenait du moulin chez lui; il réfléchit que les flambeaux lui manquaient et, la hache à la main, il entre dans le bois pour en couper. Il faisait déjà nuit sombre, que la hache lui échappe; il la cherche, mais inutilement.

— Seigneur, s'écrie-t-il alors, si tu me fais retrouver ma hache, je te promets un chinek (huitième de mesure) d'orge!

A peine avait-il fini de parler qu'il retrouve son outil.

— Merci, mon Dieu, s'écrie-t-il, mais puis-

qu'il vous est si facile d'exaucer les prières, faites-moi trouver aussi un chinek d'orge ; ainsi je m'acquitterai envers vous !

CCLXXII.

Excuses à un chien.

Un jour le Hodja, en entrant dans une mosquée, aperçoit un chien derrière la porte ; il lui donne un coup de bâton et la bête, effrayée, va se refugier dans la chaire.

— Mille pardons, fait alors le Hodja en s'adressant à l'animal, je ne connaissais pas encore tous les prédicateurs attachés à ce temple!

CCLXXIII.

Plaisant effet d'une réclame.

Nasr-Eddin Hodja possédait une vache qui ne lui donnait point de lait. Il la remet, pour la vendre, au crieur public, qui la promène en criant :

— Qui veut une vache bonne laitière, une vache dont le lait vaut de la crême?

— Vraiment, s'écrie le Hodja en entendant louer sa bête de cette façon, je m'étais bien trompé sur son compte.

Et, sur ce, il la prend des mains du crieur et la ramène chez lui.

CCLXXIV.

Dispute à propos d'un nègre.

Le Hodja s'en fut une fois en pélerinage à la Mecque; le peuple se foulait à la porte de la Kaaba.

— Seigneur, criait-on à propos d'un nègre qui se trouvait là, souffrez-vous ici la face noire et sauvage de cet infidèle?

— Pourquoi le maltraitez vous ainsi à propos de sa couleur? fit le Hodja; au moins a-t-il la franchise d'afficher ses péchés sur sa figure; s'il en était de même pour nous, nous serions, vous et moi, encore plus noirs que lui.

CCLXXV.

Conversation naïve entre père et fils.

Un jour le fils du Hodja s'écrie:

— Viens, papa, il y a dans ce pot un homme qui me fait peur!

— Reste donc tranquille, fit le Hodja après s'être approché et avoir vu sa propre image au fond du pot, c'est un vieux qui n'est là que pour faire peur aux petits enfants!

CCLXXVI.

Vocation poëtique.

Un jour le fils du Hodja se dit: Puisque les poëtes font des vers, pourquoi n'en composerais-je pas aussi?

Plein de cette pensée il s'éloigne et arrive auprès d'une fontaine du voisinage à côté de laquelle poussait un arbre. Après y avoir longuement réfléchi le jeune homme arrive à composer cet hémistiche:

Un arbre, un arbre est au bord d'une fontaine.

— J'ai fait là, se dit-il, une belle poësie; et il va la dire à sa mère qui la répète au Hodja.

— Il nous faut, dit celui-ci, assembler nos voisins et les inviter à un festin pour nous réjouir d'avoir un fils aussi intelligent!

On invite tous les habitants du quartier, et, après le repas, il leur est donné lecture du fameux vers en question. Chacun éclate de rire.

— Que je périsse, s'écrie la mère enthousiasmée de ce résultat, si mon fils n'a pas l'élocution du rossignol!

— Prends garde, ma femme, de prononcer de pareils serments; tu vas faire arriver un malheur!

CCLXXVII.

Où il s'agit d'une écrevisse.

Un jour la femme du Hodja s'en fut avec lui laver des hardes à la rivière; faute d'attention, elle met le pied dans l'eau et une écrevisse la saisit.

— Au secours, Hodja, s'écrie-t-elle, au secours!

— Assieds-toi, fit-il, que je voie ce dont il s'agit.

Il se penche et voit quelle bête la tenait, mais se courbe tellement, pour mieux voir l'animal, que l'écrevisse lui prend le nez entre ses pinces.

A ce moment la femme, encore plus effrayée, lâche un vent.

— Ce n'est pas là ce qu'il faut ouvrir, s'écrie le Hodja, mais les pattes de cette bête.

CCLXXVIII.

Résultat fâcheux d'un rêve.

Une nuit le Hodja vit en songe qu'étant en voyage, il trouvait un trésor et pour en marquer la place, satisfaisait dessus à un besoin naturel. Il s'éveille alors et trouve que, seule, la fin de son rêve n'avait pas été une illusion.

— Hélas, Seigneur, s'écrie-t-il, pourquoi m'as tu laissé cela et repris l'or? l'un ne t'était pas plus utile que l'autre!

CCLXXIX.

Plaisante précaution.

Un jour le Hodja étant à Sivri-Hissar, enfermait sa hache dans un coffre.

— Pourquoi, lui demande sa femme, enfermes-tu là ta hache?

— C'est pour que le chat ne me la prenne point.

— Est-ce qu'un chat prend jamais une hache?

— S'il vole bien pour un aspre (deux liards) de foie, réplique le Hodja, pourquoi une hache de dix aspres ne le tenterait-il point?



SEPTIÈME SUPPLÉMENT

Extraits des manuscrits Nos 295 *et* 336, *ancien fonds turc, de la Bibliothèque Nationale de Paris.*

Divisé en cinq chapitres, le manuscrit N° 295 est d'une écriture turque ancienne, et porte une date d'acquisition de 1614. Le N° 336 n'est qu'une copie européenne du précédent.

CCLXXX.

Farceur bien pris.

Certain jour Nasr-Eddin Hodja s'en va acheter une culotte et revient chez lui vêtu de son emplette. Quelques voisins l'aperçoivent et se mettent en tête de lui jouer un tour. Ils s'échelonnent sur son chemin et le premier qu'il rencontre lui dit, après le salut donné et rendu:

— Que feras-tu de ce pantalon? il ne te sert de rien, donne-le moi.

— Va-t-en chez toi, réplique le Hodja, et laisse moi tranquille!

A cinq reprises la même conversation se répète entre le Hodja et l'un des compagnons. A la fin il feint de se laisser persuader.

— Tiens, dit-il à son interlocuteur en tendant la jambe, prends-le!

L'autre se baisse pour tirer le pantalon, mais le Hodja le renverse et le bouscule.

— Sache donc qui je suis, s'écrie-t-il, et apprends que c'est à moi qu'il appartient de faire des farces.

CCLXXXI.

Supposition erronée.

Un jour la femme de Nasr-Eddin Hodja soulève sa robe; il put voir ce qu'elle cachait le plus ordinairement. C'était au moment de la prière; après qu'il l'a dite il s'écrie:

— Ma femme, si une autre fois tu ne te tiens pas cachée, j'en jure par un triple serment, je te répudierai!

Sur ce, il sort et la femme qui ne savait ce que cela voulait dire reste fort interdite. En cet instant un homme arrive pour demander l'aumône; il entre, regarde partout, ne voit personne qu'une femme et sort. Le Hodja le rencontre sur le seuil.

— Hé, l'ami, s'écrie-t-il, tu es bien pressé! Sois tranquille, tu ne feras pas encore de si tôt ton lot du mien!

CCLXXXII.

Par le fruit on juge de l'arbre.

Certain jour le Hodja était en promenade; il arrive au pied d'un grand arbre, le regarde et se demande quel arbre ce pouvait être. Afin de s'en assurer il jette, dans les branches, une pierre qui bientôt retombe.

— Je vois bien maintenant ce que tu es, s'écrie-t-il, j'en juge aisément par le fruit!

CCLXXXIII.

Mnémotechnie.

La femme de Nasr-Eddin Hodja lavait la maison; son mari la regarde pendant qu'elle était penchée et voit clairement ses deux bas pertuis.

— Ma femme, s'écrie-t-il alors, tu en as donc deux, vraiment je l'ignorais; aussi les utiliserais-je tous deux cette nuit, et pour ne point l'oublier je ne dirai pas un mot de toute la journée sans ajouter: J'userai de vous deux à mon plaisir.

A peine finissait-il de parler que deux étudiants arrivent.

— Hodja, lui demandent-ils, veux-tu nous accorder l'hospitalité?

— Je vous l'accorde, entrez, je vous prie, et il ajoute: J'userai de vous deux à mon plaisir.

— Vraiment, se dirent ces deux jeunes gens, le Hodja veut rire.

— Ma femme, fait-il, apprête le repas et tords le cou à cette oie, et il ajoute encore:

J'userai de vous deux à mon plaisir. Ils mettent l'oie de côté pour la manger le lendemain.

— Ma femme, fait encore le Hodja, prépare les lits, et il ajoute encore : J'userai de vous deux à mon plaisir; puis il se couche.

— Véritablement, se dirent alors les deux étudiants, le Hodja ne plaisante pas ; il veut pour tout de bon nous traiter comme il le dit. Il nous faut veiller tour à tour, de cette façon n'importe ce qui arrivera, celui qui sera debout appellera l'autre. Ils se relayent en effet exactement et se mettent à dormir et à veiller chacun à son tour.

A un moment le Hodja, toujours préoccupé de mettre son projet à exécution, se met à crier :

— En vérité j'en userai à mon plaisir avec l'un puis je recommencerai avec le second !

— Puisque nous sommes deux, se dit le veilleur effrayé, j'ignore auquel de nous il va s'en prendre tout d'abord.

Emu de cette pensée il éveille son camarade qui se lève.

— Dépêchons, se disent-ils, il nous faut partir avant qu'il nous vienne assaillir !

Aussitôt ils font leurs paquets, décrochent l'oie pendue à la fenêtre, sortent en hâte et courent encore.

CCLXXXIV.

Un mari peu galant.

Le Hodja était un jour assis chez lui auprès de sa femme, il regarde tristement les charmes secrets de celle-ci et s'écrie :

— Ma femme, qu'est ceci ? Je le dis par trois fois, je te repudierai !

— Que dis-tu là ?

— Ne pourrais-je, répond-il, me débarrasser par cet expédient de ce qui, chez toi, me déplaît le plus !

CCLXXXV.

Singulière oraison funèbre.

La femme de Nasr-Eddin Hodja était malade ; au bout de deux ou trois jours passés à la veiller il se sent défaillir.

— Ma chère, lui dit-il, lève-toi ou laisse-moi sortir pour manger!

Elle se met à pleurer et, sur ce, le Hodja sort. Alors elle profite de son absence, se lève en hâte et, à son retour du bain, il voit la maison balayée, le repas cuit et les matelas remués. Sa femme, qui avait tout mis en ordre, faisait la sieste. A sa vue il s'appuie contre la porte, les mains balantes, la tête chancelante et s'écrie:

— Hélas, elle est morte! Mes chers petits garçons, mes chères petites filles, jamais vous ne pourrez naître maintenant!

CCLXXXVI.

Ce qui profite à l'un nuit à l'autre.

Çertain jour la femme du Hodja se trouvait seule. Elle se découvre, se regarde et s'écrie:

— Hélas, cher trésor, pourquoi n'en ai-je pas trois comme toi, quel précieux avantage j'ai perdu là!

Par aventure le Hodja arrive, l'entend et

voit à quel propos elle s'exprimait ainsi. Alors il reste dehors et se découvre à son tour.

— Que de malheurs tu as attirés sur ma tête, dit-il en pleurant, et quelle suite de calamités ai-je endurées à ton sujet!

La femme entend quelqu'un gémir dehors, regarde et reconnaît le Hodja.

— Eh! qu'as tu donc à te plaindre?

— Je me lamentais de ce que là où vous autres femmes avez un trésor nous avons une source de maux et de tourments sans nombre.

CCLXXXVII.

Plaisante conversation.

Certain jour le Hodja pénètre dans une vigne et se met à manger du raisin. Le vigneron survient.

— Que fais-tu-là? dit-il.

— J'y suis venu pour me décharger le ventre.

— Eh bien, où est alors ce que tu as fait?

Nasr-Eddin regarde en vain de côté et d'autre, il n'aperçoit point de quoi se justifier.

— Voyez cela ! dit-il cependant à la vue d'une fiente d'âne.

— Mais cela, réplique le gardien, provient d'un âne !

— Si ce n'est ni de moi ni de toi je ne sais vraiment alors de qui cela peut provenir !

CCLXXXVIII.

Réplique à des chrétiens.

Des chrétiens disaient un jour au fils du Hodja :

— Viens adorer le Messie ou sort de la ville !

— Quand le Messie arrivera, réplique-t-il, alors j'en sortirai.

CCLXXXIX.

Proportion entre la contrainte exercée et l'effet obtenu.

Un jour, dans la mosquée le Hodja saisit l'iman par l'oreille pendant qu'il était prosterné.

Ce prêtre récite alors la plus solennelle des prières, le verset du trône.

— Si tu récites le verset du trône rien que quand on te tire l'oreille, fit le Hodja, que réciterais-tu donc si l'on te pressait la bourse?

CCXC.

Indices trompeurs.

Certain jour une panique vint à s'emparer du village où le Hodja et sa femme demeuraient; les habitants fuyaient chacun de son côté. Le Hodja se décide à son tour à abandonner sa maison et fait en conséquence ses préparatifs de départ. Il possédait cinquante aspres qu'il ne savait où cacher; une pensée subite vint lui traverser l'esprit. Un pré s'étendait devant sa maison et, dans ce pré, était plantée une longue perche. Il met ses espèces dans un sac, penche la perche, y attache le sac, lâche le tout et l'argent se trouve suspendu tout en haut.

Par malheur des polissons l'avaient vu; à peine le Hodja s'est-il éloigné qu'ils arrivent,

s'emparent de l'argent, frottent la perche de fiente de bœuf, s'éloignent et la laissent se redresser.

Peu après le Hodja vient chercher ses aspres et ne trouve plus que la perche toute souillée de fiente de bœuf.

— En vérité, s'écrie-t-il, je suis bien étonné de la façon dont cet argent m'a été pris! Comment un bœuf, animal à quatre pattes et dont je vois les traces sur la perche, a-t-il pu trouver le moyen de grimper jusque là haut? Voilà qui me passe!

CCXCI.

Inconvénient de vouloir embarrasser un cynique.

Certain jour Nasr-Eddin Hodja et ses voisins se consultaient sur la question de savoir de quel côté ils iraient se promener.

— Allons, dit-il, voir les femmes se baigner dans la rivière!

Ils en tombent d'accord et le suivent. Ar-

rivés auprès des femmes, l'une d'elles, voyant qu'elles étaient regardées, se découvre.

— Hodja, lui dit-on pour se moquer de lui, ne profiteras-tu pas de cette occasion ?

Sans hésiter il écarte ses vêtements, met ce qu'on pense à l'air et s'écrie :

— Voyez, camarades, qu'on ne me prend jamais au dépourvu ; comme un arbre j'ai toujours, au service de mes voisins, quelque branche droite sur laquelle on peut monter !

Ainsi ceux qui avaient voulu le taquiner virent la plaisanterie tourner à leur confusion.

CCXCII.

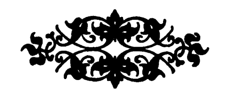
Le Prêtre en remonte toujours aux fidèles.

Un jour que Nasr-Eddin Hodja devait réciter la prière, les fidèles se dirent entre eux :

— Quand il viendra et qu'il nous donnera le salut ne lui rendons point, nous verrons ce qu'il fera.

Sur ce le Hodja arrive et salue l'assistance, mais nul ne lui répond.

— Vraiment, fait-il après avoir regardé de côté et d'autre, me voilà tout seul, personne n'est venu, et, ce disant, il s'éloigne laissant l'assemblée fort désappointée de l'issue de l'aventure.





HUITIÈME SUPPLÉMENT

Extraits du manuscrit de la Bibliothèque royale de Berlin, Diez O. 121, d'après le texte rapporté par la Chrestomatie de Dieterici.

CCXCIII.

Nasr-Eddin Hodja choisi par Tamerlan pour bouffon.

La première fois que Nasr-Eddin Hodja se présenta devant Timour-lenk (Tamerlan), ce conquérant se dit en lui-même : Il me faut le faire périr, aussi vais-je lui poser des questions et s'il reste sans répondre à une seule je le ferai mettre à mort.

— Qui es-tu ? demande-t-il au Hodja.

— Je suis, répond Nasr-Eddin, le Dieu de la terre.

Or Timour-lenk était de race tartare, et se trouvait entouré des plus beaux et des plus jeunes de sa nation, lesquels, comme il convient à leur race, avaient les yeux fort petits.

— Eh bien, Dieu de la terre, poursuit Timour, as-tu remarqué ces jolis enfants que voici, qu'en dis-tu ?

— Je les ai regardés, mais avec leurs petits yeux ils manquent de grâce.

— Puisque tu es Dieu, reprend Timour, fais-moi le plaisir de les leur agrandir!

— Mon Padischah, je ne suis que le Dieu de la terre, aussi ne puis-je agrandir que les yeux qui se trouvent au-dessous de la ceinture; quant à ceux qu'on voit au dessus, cela regarde le Dieu du ciel!

Timour se réjouit fort de cette réplique, et comprit par là à quel gaillard il avait affaire.

— Puisque tu es un si joyeux compagnon, s'écrie-t-il, je jure que je ne me séparerai plus de toi!

— Qu'il en soit ainsi, répond le Hodja, tu es le maître!

CCXCIV.

Plaisante réplique à Tamerlan.

Timour-lenk était fort laid, il avait un œil de moins et un pied de fer. Certain jour qu'il était assis à s'entretenir avec le Hodja, Timour porte la main à sa tête et fait appeler le barbier. Ce dernier ne tarde pas à paraître et après lui avoir rasé la tête, il lui met une glace dans la main. Timour s'y regarde, voit combien il était laid et se met à pleurer. A son exemple le Hodja et toute la cour se répandent en larmes et en gémissements; ils emploient ainsi une heure ou deux. Les courtisans parvinrent cependant à distraire Timour en lui contant quelques traits singuliers et lui firent oublier son chagrin; il mit fin à ses pleurs; mais le Hodja n'en continuait que de plus belle.

— Je me suis regardé au miroir, lui dit alors Timour; je me suis trouvé si affreux que j'ai éprouvé un extrême chagrin de me voir si laid, moi le padischah et le maître de tant d'esclaves; aussi ai-je pleuré à bon droit, mais

pourquoi pleures-tu encore à l'heure qu'il est et ne cesses-tu pas de te lamenter?

— Tu t'es regardé une seule fois dans la glace, réplique aussitôt le Hodja, et ce court moment a suffi à te faire pleurer deux heures. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que moi, qui te voit toute la journée, je pleure plus longtemps que toi?

À ces mots Timour fut pris d'un rire inextinguible.

CCXCV.

Leçon donnée à un mendiant.

Certain jour le Hodja, après s'être donné bien de la peine pour y monter, était occupé à couvrir de tuiles le toit de sa maison. En cet instant quelqu'un vient frapper à sa porte. La femme du Hodja va ouvrir.

— Que veux-tu? demande-t-elle à un homme qui se tenait là à attendre.

— Appelle vite le Hodja, j'ai à lui parler.

— Il est occupé, réplique la femme, il est sur le toit.

— N'importe, il faut qu'il vienne me parler de suite.

— Un homme est à la porte, crie la femme en hêlant son mari, il veut te voir et dit qu'il s'agit d'une affaire extrêmement pressée.

— Ma femme, fait le Hodja, je suis monté jusqu'ici avec tant de difficultés que je n'en descendrai pour aucun motif. Si cet homme a quelque chose à me dire qu'il te parle et tu viendras m'en faire part.

La femme retourne auprès de la porte.

— Eh, l'ami, dit-elle, le Hodja ne veut pas quitter le toit, c'est un endroit dangereux, aussi craint-il de se blesser en descendant ; dis-moi ce qui t'amène, j'irai le trouver et te rapporterai sa réponse.

— Non pas, fait l'autre, c'est à lui-même qu'il me faut parler, il s'agit d'une affaire importante.

La femme va faire part au Hodja de cette réponse. Peut-être, ajoute-t-elle, s'agit-il de quelque chose de lucratif.

Le Hodja se décide enfin à quitter son poste, mais, arrivé à la dernière échelle, celle-ci se rompt et il se blesse au bras. Il arrive à la

porte fort contrarié et aperçoit un individu mal vêtu qui lui dit :

— Pour l'amour de Dieu, Hodja, fais-moi l'aumône d'un aspre!

— Très-bien, viens par ici.

Sur ce il le fait entrer et, au moyen de quarante échelles, le conduit sur le toit.

— Va, mon ami, lui dit-il alors, Dieu t'assiste.

— Pourquoi, réplique le mendiant, ne m'as tu pas répondu cela en bas ?

— Pourquoi, animal, n'as tu pas dit en bas à ma femme ce qui t'amenait ? Qu'était-il besoin de me faire descendre et blesser en tombant ?





NEUVIÈME SUPPLÉMENT

Extraits du recueil populaire de cent-vingt-six historiettes édité en Turquie.

CCXCVI.

L'appétit vient en mangeant.

Le Hodja prend un jour avec lui quelques pastèques et s'en va couper du bois dans la montagne. La soif le prend, il coupe l'une des pastèques, la trouve fade et la jette; il en coupe une autre et en fait de même; en un mot, il les coupe toutes, mange à peine de quelques unes et pisse sur les morceaux qui restaient. Il con-

tinue à couper du bois et, peu après, se sent altéré de nouveau. Il prend alors les têtes des pastèques coupées, puis chacun des morceaux et en disant : celui-ci est mouillé, celui-là est propre, il finit par les manger tous.

CCXCVII.

Deux voyageurs en route.

Un jour que le Hodja allait à la ville, il rencontre tout-à-coup deux hommes et leur demande :

— Où allez-vous ?

— Nous ne sommes encore, dirent-ils, qu'au commencement de notre queue.

— Espérons, fit le Hodja, que vous en atteindrez le bout ce soir.

CCXCVIII.

Danger d'incendie.

Un jour le Hodja avale de la soupe brûlante ; il pousse un cri et sort tout agité dans la rue en disant : Faites place, camarades, j'ai le feu dans le corps.

CCXCIX.

Point d'honoraires point de conseils.

Un mollah (prêtre) avait parcouru l'Arabie, la Perse, l'Inde, et toutes les contrées, sans pouvoir obtenir de réponse à certaine question. Le Hodja lui fut indiqué. Il partit aussitôt pour Ak-Chéhir et, en chemin, dépense un aspre à acheter des grenades qu'il met dans son sein. En arrivant aux champs les plus voisins d'Ak-Chéhir, il aperçoit un homme occupé à labourer une pièce de terre, chaussé de guêtres, vêtu de feutre, mais qui avait l'apparence d'une personne instruite; c'était le Hodja. Il le joint et le salue.

— Le salut soit sur vous, Mollah-Effendi, répond le Hodja, qu'y a-t-il de nouveau?

— Je viens te poser des questions, pourras-tu m'y répondre?

— Certainement, mais quelqu'un a dit: sans argent ta mère n'aurait rien accordé à ton père; pourquoi te satisferais-je gratis?

Le mollah sort les grenades qu'il avait dans son sein et les offre au Hodja. Celui-ci se met

alors à répondre aux demandes du mollah tout en mangeant les grenades l'une après l'autre. Il les finissait quand le mollah lui dit:

— Il reste encore une question.

— Tu te trompes, mon ami, reste-t-il de la grenade?

— Ah! fit le mollah, tu me parais un laboureur à la grecque (un artisan de fourberies), il ne manque pas de pareils savants. Et il s'en fût.

CCC.

Découverte d'antiquités.

Un jour que le Hodja pensait à bâtir une écurie souterraine, comme les Grecs en construisaient autrefois, il fut se promener et vit, dans la cave d'un de ses voisins, une vache et nombre de bœufs. Il se réjouit à cette vue, retourne chez lui et dit à sa femme:

— Que me donneras-tu pour cette bonne nouvelle? J'ai fait la trouvaille d'une écurie pleine de bœufs, restée abandonnée depuis le temps des infidèles.

CCCI.

Ce qui nuit à l'un profite à l'autre.

Le Hodja avait deux filles: elles vinrent le voir ensemble.

— De quoi vivez-vous? leur demanda-t-il.

— Mon mari est cultivateur, dit l'une, il a beaucoup semé de blé et, s'il pleut, il aura de quoi m'habiller.

— Mon mari, dit l'autre, est potier, il a fait beaucoup de vases, s'il ne tombe point d'eau il pourra m'acheter des habits.

— L'une de vous deux, dit le Hodja, verra certainement ses souhaits s'accomplir, mais j'ignore laquelle.

CCCII.

Fête précède disette.

Un jour le Hodja, à son entrée dans certaine ville, voit tout le peuple occupé à boire et à manger. On l'aperçoit, on lui fait politesse, et on lui apporte de la nourriture. L'an-

née était stérile et le Hodja, tout en mangeant et en buvant, se demandait comment les vivres se trouvaient si abondants en cet endroit. Il en fit la question.

— Es-tu fou? lui répondit-on, c'est aujourd'hui le Baïram, aussi voit-on chacun, selon ses moyens, apporter quelque chose chez lui et le faire cuire; l'abondance ne règne que pour un moment.

— Plaise à Dieu, s'écrie alors le Hodja, que ce soit tous les jours le Baïram.

CCCIII.

Réponse à un empressé.

Un fils naquit un jour au Hodja; quelqu'un vint lui apporter cette bonne nouvelle.

— S'il m'est né un fils, dit le Hodja, j'en dois certainement avoir de l'obligation à Dieu, mais dois-je donc aussi t'en être reconnaissant?

CCCIV.

Confusion opportune.

Un jour le Hodja s'en va se promener sur son âne. Avant d'aller satisfaire un léger besoin, il ôte son manteau et le met sur son âne. Un homme, qui les observait, s'empare aussitôt du manteau. L'âne se met à braire dans le moment.

— Pourquoi crier et braire, s'écrie alors le Hodja, maintenant cela ne sert plus à rien!

A ces mots, le voleur, pensant que le Hodja l'avait vu, s'empresse, pendant que celui-ci était encore éloigné, de remettre le manteau à sa place.

CCCV.

Malheur consommé, malheur oublié.

Certain jour un loup se met à dévorer l'âne du Hodja pendant que celui-ci coupait du bois dans la montagne; il n'aperçoit le loup qu'au moment où celui-ci enlevait sa proie. Quel-

qu'un lui crie alors de prendre garde à ce qui se passait.

— Qu'as-tu à crier, réplique le Hodja, maintenant que le loup a mangé ce qu'il a voulu; il n'y a plus de peine à se donner en haut de la montée.

CCCVI.

Un galant éconduit.

Un jour la femme du Hodja et celle d'un voisin s'en furent à la rivière laver des caleçons. Dans cette même campagne se trouvait aussi l'ayân (chef de plusieurs villages), sorti pour se promener. Il s'avance du côté des femmes et les regarde.

— Que regardes-tu, l'homme? fit la femme du Hodja.

— La femme de celui qu'on appelle le Hodja, réplique l'ayân.

Le lendemain celui-ci s'en va chez Nasr-Eddin.

— Telle femme est-elle à toi? lui demande-t-il.

— Elle est à moi.
— Amène-la moi.
— Qu'en feras-tu?
— Il vaut mieux lui faire une demande galante qu'à toi.
— Fais-m'en d'abord une, répliqua le Hodja, et je lui en ferai une autre après.

CCCVII.

Entre amis pas de façons.

Une voiture passait un jour, allant à Sivri-Hissàr; le Hodja se disposait aussi à s'y rendre. Il sort alors tout nu de sa maison, court après la voiture, y monte et part avec elle. En s'approchant de Sivri-Hissar, les conducteurs furent annoncer à la ville l'arrivée du Hodja. Les habitants viennent à sa rencontre et le voyant tout nu lui en demandent la raison.

— Je vous aime tant, dit-il, que pour vous venir voir, j'ai oublié même de me vêtir.

CCCVIII.

Demi-travail demi-paye.

Par aventure, le Hodja avait attrapé la teigne. Il se fit raser et donna un aspre au barbier; la semaine suivante, celui-ci, après l'avoir rasé, lui présente une glace.

— La moitié de ma tête, dit alors le Hodja, est maintenant prise de teigne, ne pourrais-tu te contenter d'un aspre pour deux toilettes?

CCCIX.

Dans toute société une dupe.

Un jour le Hodja s'en va à la pêche avec quelques autres; ils jettent le filet à la mer; le Hodja se précipite aussitôt dans le filet.

— Que fais-tu là, Hodja? lui dit-on.

— Je pensais, dit-il, être moi-même le poisson (c'est-à-dire l'individu qu'on a voulu attraper dans cette affaire, le dindon de la farce).

CCCX.

Un fiancé peu galant.

Un jour le Hodja se mariait; il adresse des invitations, les voisins arrivent, commencent à manger et oublient d'appeler le Hodja. Celui-ci se fâche.

— N'avez-vous pas bientôt fini? s'écrie-t-il.

Ils sortent et cherchent le Hodja sans le trouver; ils se mettent sur ses traces et finissent par le découvrir.

— Holà, lui crient-ils, arrive donc, où t'en vas-tu ainsi?

— Que celui, répond-il, qui a pris part au banquet entre dans la chambre nuptiale.

CCCXI.

L'ablution incomplète.

Un jour, au moment de commencer la prière, l'eau manque au Hodja pour compléter ses ablutions. Ensuite il se met en oraison une jambe en l'air à la manière de l'oie.

— Que fais-tu là ? lui dit-on.
— Cette jambe, répond-il, n'a pas eu d'ablution.

CCCXII.

Dans l'obscurité on ne distingue rien.

Quelqu'un vint un jour prendre logement chez le Hodja. La nuit arrivée, il se couche et, un moment après, souffle la chandelle.
— La chandelle éteinte est à ta droite, dit le voyageur, passe-la-moi que je l'allume.
— Es-tu fou ? réplique le Hodja. Comment connaîtrais-je ma droite dans l'obscurité ?

CCCXIII.

Le chevreau devenu bouc.

— Sous quelle constellation es-tu né ? demandait-on un jour au Hodja.
— Sous la constellation du bouc.
— Mais, Hodja, il n'y en a pas de ce nom !
— Quand j'étais enfant, réplique-t-il, ma

mère me fit croire que c'était ma constellation et qu'elle était alors nouvelle.

— La nouvelle n'est pas celle du bouc, mais bien celle du chevreau.

— Imbéciles ! il y a quarante ou cinquante ans de cela, le chevreau n'est-il point devenu bouc?

CCCXIV.

L'oreille d'un ennemi est fermée aux meilleurs avis.

Pendant que le Hodja était Hathib (celui qui récite dans la mosquée le Houthbé ou prière publique pour le souverain), il eut une dispute avec le sou-bachi (sorte de magistrat municipal dans les petits endroits). Sur ces entrefaites le sou-bachi mourut. Le moment de l'enterrement venu, on alla trouver le Hodja.

— Viens, effendi, lui dit-on, faire l'instruction.

— Mais, répondit celui-ci, ceux qui se disputent avec moi ne prêtent pas d'attention à mes discours (En citant cette expression pro-

verbiale, le Hodja fait allusion aux recommandations mortuaires faites au défunt. L'allocution sur le corps a, en effet, pour but principal de préparer le mort à répondre aux questions que lui poseront, une fois placé dans le tombeau, le bon et le mauvais ange).

CCCXV.

Le berger astronome.

Un jour que le Hodja se rendait à Derbend, il rencontre un berger.

— Es-tu docteur de la loi? lui demande celui-ci.

— Certainement.

— Écoute: j'ai posé une question aux gens comme toi; attends un moment que nous fassions une convention: si tu peux me répondre je parlerai, si tu ne peux pas nous ne parlerons pas.

— Quelle est ta question? fit le Hodja.

— De deux lunes qui existent, dit-il, l'une est petite: elle devient grande comme une roue quinze jours après, puis elle meurt et disparaît.

Ensuite une nouvelle paraît et en fait autant. Que deviennent les vieilles?

— Voilà vraiment, fit le Hodja, une chose bien difficile. Les vieilles lunes se brisent et on en fait des éclairs. Ne vois-tu pas, quand il tonne, de quelle façon ils brillent semblables à des épées?

— Bravo! s'écrie le berger, tu es un vrai savant; je suis absolument de ton avis.

CCCXVI.

Les visiteurs importuns.

Le Hodja rencontre un jour une troupe d'étudiants en théologie.

— Venez, s'il vous plaît, chez moi, leur dit-il.

Une fois arrivés devant chez lui, il les prie d'attendre un instant pendant qu'il va entrer. Il pénètre à l'intérieur.

— Femme, es-tu là? s'écrie-t-il. Débarrasse-moi donc de ces gens-ici!

Elle se montre et dit:

— Le Hodja n'est pas rentré.

— Il est rentré, répliquent les étudiants.

Là-dessus ils se mettent à disputer. Cependant le Hodja, retiré dans les appartements supérieurs, met la tête à la fenêtre.

— Hé, messieurs, crie-t-il, pourquoi vous échauffez-vous ainsi ? cette maison a peut-être deux portes ; il a bien pu sortir par l'autre et ne point rentrer.

CCCXVII.

Un père a la main heureuse.

Certain jour un fils naquit au Hodja.

— Coupe-lui toi-même le nombril, lui dit-on, car ta main porte chance.

— Très-bien, fit le Hodja.

Il tire le nombril, arrache tout et laisse un trou à place.

— Hé, seigneur, que fais-tu donc là ? s'écrie-t-on.

— S'il n'a pas de trou ailleurs, réplique-t-il, il en aura un là.

CCCXVIII.

Tel fils, tel père.

— Je sais comment tu es venu au monde, disait à son père le fils du Hodja.

— De quoi parles-tu là ? dit la mère en se fâchant.

— Tu t'embrouilles, ma femme, dit le Hodja, pour quelle raison ce garçon, qui est intelligent, ignorerait-il cela ?

CCCXIX.

Le barbier maladroit.

Le Hodja se faisait raser un jour par un barbier novice qui lui entamait la tête à chaque coup de rasoir et collait du coton sur la coupure.

— Hé! l'ami, dit alors le Hodja au barbier, si tu dois semer du coton sur la moitié de ma tête, je m'en vais semer du lin sur le reste.

(Allusion aux bandelettes de toile à mettre sur des lésions plus fortes que les écorchures du rasoir, pansées simplement avec de la ouate).

CCCXX.

Naïveté d'un faux témoin.

Un jour des gens emmenaient le Hodja pour servir de témoin. Ils arrivent chez le cadi et celui-ci, s'adressant au Hodja, lui dit :

— Il s'agit de blé dans ce procès.

— C'est au sujet d'orge, réplique le Hodja, que j'ai à témoigner.

— Mais c'est du blé, lui insinuent ses compagnons.

— Ignorants que vous êtes, s'écrie le Hodja, du moment qu'il s'agit de mentir, qu'importe que ce soit à propos d'orge ou de blé ?

CCCXXI.

Le rossignol novice.

Un jour le Hodja était monté sur un abricotier dans le jardin de quelqu'un, quand le propriétaire survint.

— Que fais-tu là ? s'écrie celui-ci.

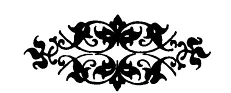
— Hé! ne vois-tu pas, réplique le Hodja, que je suis un rossignol? Je chante!

— Eh bien, dit l'autre, chante donc, je t'écoute!

Le Hodja commence à chanter.

— Quel gazouillement! fit le jardinier éclatant de rire.

— C'est comme cela, réplique le Hodja, que chante un rossignol novice.



CONCLUSION.

On voit que le Hodja était instruit dans chaque science et initié à toutes les finesses. Il instruisait de ses leçons tous ceux qui l'en priaient. Quelquefois ses discours restaient incompréhensibles car, pendant ses instructions, Dieu l'inspirait et le comblait de révélations ; c'était vraiment un sage. La miséricorde du Seigneur soit sur lui, la miséricorde et la protection.

FIN.


LANE MEDICAL LIBRARY
This book should be returned on or before the date last stamped below.
JUL 20 1982



